

Daniel Gagné

LE PAYS DES BONSAÏS

Chroniques de l'Abitibi des années 1940-1960

Catalogage ISBN : 978-2-9817460-4-7

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec – 2019

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada – 2019

Copyright ©: Tous droits réservés

Du même auteur :

Kipawa, deux sangs, Soleil de Minuit., 2005

Chroniques hispano-américaines, Kindle publishing, 2018

Suite algonquine, Kindle publishing, 2018

PRÉFACE

Ce petit recueil de contes se veut le reflet d'une époque où la mécanisation n'était pas encore arrivée, ce qui exigeait des femmes et des hommes courageux pour survivre malgré l'adversité dans un pays difficile, rude et sur une terre ingrate.

Daniel a su rendre vivants les récits que son père Lucien lui a raconté sur le déclin de sa vie. Les termes d'antan sont là, bien présents, qui rendent encore plus crédibles les panoramas si bien dépeints. Les scènes y sont décrites de façon à ressusciter les moments d'un passé oublié.

Une belle métaphore que celle des cyprès qui poussent malgré le climat et l'infertilité du roc avec les fleurs de pierre de toute l'Abitibi et du Témiscamingue : le pays des bonsaïs. En filigrane, il en ressort une volonté de s'en sortir avec les moyens du bord : leur ténacité a contribué à façonner la génération des fonceurs qui leur ont succédé.

La frontière entre la fiction et la réalité est bien ténue. La misère quotidienne se conjugue avec l'espérance.

Bravo!

Clément Paquet

TABLE DES MATIÈRES

L'allée des bonsaïs.....	7
Des chevaux et des hommes	11
Histoire de loup	13
Le gaucher contrarié	17
Le guetteur de petits riens	31
Un don Juan, un vrai.	41
Would you hold that leg for me please?.....	47
Le bonhomme Perrier.....	57
Le météorite du Montreuil.....	71
Le lunétique.....	85
Le petit Cherokee de Reneault	192

L'allée des bonsaïs

Parti sans but véritable, j'explorais paresseusement ce coin de nature situé aux portes de la ville, mais que j'avais négligé jusqu'ici parce qu'il en était trop près justement et que, on s'entend tous là-dessus, les merveilles du monde se doivent d'être habituellement lointaines et peu accessibles. Il s'agissait d'un ancien site minier, défiguré par le passage de l'homme et de ses machines de fer rouillées.

C'était un petit royaume de rocs et de rochers où poussaient de grandes flaques d'une mousse très verte dans les dépressions humides quand ce n'étaient pas de vastes blancheurs de linaigrettes aux fleurs cotonneuses que le vent échevelait par pure sentimentalité.

Parvenu au sommet presque nu de cette colline pierreuse, je pouvais contempler ce pour quoi j'y étais venu : la ville dans son étendue assez modeste, au milieu des grandes forêts et des lacs parsemés d'îles où elle avait poussé il y a moins de cent ans.

Mon regard fut attiré par la petite agitation blanche d'un sac de plastique qui se gonflait sous la brise. Un peu plus loin, on pouvait en deviner un deuxième, accroché lui aussi à une branche basse. Des repères, sans doute attachés là

par des cueilleurs de bleuets, nombreux en cette saison, qui craignaient de se perdre en broutant d'une talle à l'autre, oublieux de toute direction tant était grande leur ambition de remplir vite leur panier toujours trop vide.

Je suivis cette piste comme celui qui a tous les choix, en espérant qu'elle me conduise quelque part. Elle semblait mener vers la plaine tout en bas qui se terminait par un étang à nénuphars, entouré d'un marécage. J'amorçais la descente quand soudain j'aperçus le premier.

J'aurais pu tout aussi bien ne rien remarquer mais il y avait ce jour-là dans l'air un je-ne-sais-quoi de doux et de calme qui le rendait pathétique. C'était un cyprès. Un de ceux à qui il faut habituellement l'épreuve du feu pour qu'il naisse.

Il était là, tordu et difforme, adressant au ciel quelque supplique mystérieuse. Le muet appel à la délivrance d'un condamné enchaîné dans les hauteurs désertiques. Ou alors un qui tient tête à un dieu, qui l'aura oublié là. Je m'approchai pour mieux entendre.

Il avait poussé là où rien ne pousse, sur le roc nu, à même une anfractuosité qu'il avait dû écarter sans doute pour arriver à rejoindre la lumière. On l'aurait dit coincé entre les mâchoires d'un étau et il devait lutter pour les garder ouvertes. Son tronc, modeste au premier abord, n'était qu'une tempête de muscles gonflés, plus durs que la pierre, plus forts que le roc.

Épuisé par cette bataille interminable, il n'avait pas voulu dresser fièrement la tête vers le ciel comme font les arbres à la vie facile, plantés dans la terre lourde et généreuse de la plaine. Il s'était plutôt fait discret, courbant l'échine, étalant sa ramure sur tous les côtés à la fois, léchant la pierre, dansant, vibrant dans l'espace comme un buisson ardent.

Il avait arraché sa grimace à la douleur. Il était beau. De cette beauté qui s'ignore, qui ne se recherche pas pour elle-même mais qui nourrit d'éternité celui qui ne détourne pas ses yeux quand ils osent voir. Avancant encore de quelques pas, j'en repérai d'autres, fiers suppliciés, empoignant leur rocher dans leurs serres et prêts à s'envoler, envers et contre tout, attendant du ciel le signal qu'il leur fallait.

J'en avais vu d'autres de cette trempe auparavant me dis-je, comme frappé par la ressemblance entre ces arbres et ces hommes du Nord, d'outre colère, dont mon père m'avait parlé alors qu'il agonisait dans son lit d'hôpital. Des fleurs de pierre, chantant la surnature : Émard, à d'Alembert; Sawyer, à Poulariès; Drolet, à Renault; Jenesse, à Roulier. Lui-même aussi, qui avait survécu à des passages étroits. C'était la première fois que j'en voyais chez les arbres. Pareils à ces bonsaïs, ils défilaient aujourd'hui devant mes yeux, comme à l'époque où mon père enchaînait doucement leurs histoires devant moi,

enroulant le fil de sa vie à la leur, alors que je les sentais tous rassemblés autour de lui pour l'emmener doucement avec eux dans le pays de « fleurs et de miel » qu'ils avaient cherché toute leur vie.

Aujourd'hui, quelques années après son départ, ses paroles reviennent me hanter. Et je me suis senti appelé à leur donner une seconde vie, dans leur vrai monde, celui de l'imaginaire et du réel enlacés dans l'étreinte du pays bonsaï. Écoutons une voix chevrotante nous le raconter ce pays, avec ses humbles histoires sans prétentions, sans éclats héroïques, défilant une à une devant nous, comme les ave d'un dernier chapelet récité à voix basse avant de s'éloigner sans retour.

Des chevaux et des hommes

Comme il avait aimé les chevaux, cet homme. Chaque fois qu'il en parlait, sa voix s'enthousiasmait et nous emportait dans une autre époque. L'époque où être un homme voulait aussi dire être pour moitié cheval.

Non, ce n'était pas une race de centaures que celle de nos pères et des pères de nos pères. Mais le cheval et tout ce qu'il portait, tirait, roulait et arrachait servait d'extension naturelle à leurs muscles de bras et de jambes. Et pourquoi pas aussi de l'âme ? Une sorte de prolongation et de prolongement. Une autre façon d'occuper le champ de l'espace et du temps.

Cela me ramène à ce jour où j'ai conduit mon père au musée de voitures à chevaux de Colombourg. Rongé par une maladie qui allait le conduire à son tombeau, voilà que peu à peu il reprenait vie au contact de ces vestiges d'une époque qu'on associe presque à la préhistoire aujourd'hui. Traits, harnais, colliers, cordeaux, sellette, grelots, bacul, menottes, *boggie*, *barlot*, carriole, *sleigh*¹ *double*, *sleigh* à *patins*, *sleigh fine*, *sleigh* à Ti-Mé qui l'emporte « à St-Malachie, douze milles dans les terres, loin du fleuve, presque aux lignes des États, pour aller voir les filles, puis

¹ Traîneaux servant au transport des charges et des personnes en hiver.

revenir, le cul gelé, à la lueur des étoiles ... ». Tout un déluge de mots, archaïsés pendant la minuscule durée d'une vie d'homme, remontait à ses lèvres. Le cheval qui l'avait un jour habité, peu à peu émergeait des profondeurs marines de la mémoire et nageait à la surface, naseaux écumants, piaffant et hennissant contre l'insulte de l'oubli. Il attrapa mon père, le mit sur son dos et l'emporta vers cette vie, cette autre vie qui murmure parfois à nos portes et qu'on appelle aussi *sur-vie*.

Pour nous, qui sommes à bord du vaisseau spatial de l'évolution, au milieu des lanceurs de navettes, des satellites géostationnaires, des quasars, des pulsars dans un univers en équilibre sur l'ultra densité d'un réseau de trous noirs, ces souvenirs représentent une brutale contraction de la courbure espace-temps. Aurons-nous un repère stable derrière nous pour nous rappeler qui nous étions avant d'être devenus qui nous sommes? C'était peut-être ce qui se passait pour mon père à Colombourg, lorsqu'il revivait ses premières années de vie.

Histoire de loup

On n'aurait pas cru que mon père eût été un enfant qui aimait les chiens. Et pourtant, lorsqu'il me racontait cette histoire, j'ai bien dû admettre que oui.

Il n'y avait pas de cabots sur la ferme de ses parents. On ne jugeait pas cela utile. Mais lui, il caressait depuis longtemps le souhait d'en avoir un. Et il échaafauda un stratagème pour ce faire. Un jour, il s'empara de quelques poussins dans la basse-cour pour tout bonnement aller les troquer contre ... un chien chez l'un de leurs voisins! Fier de son maquignonage, il revint à la maison avec le toutou de ses rêves dans ses bras. Le plus frêle de la portée, mais qui savait se faire aimer. L'accueil de son papa fut plutôt glacial. « Un chien! Mais qu'est-ce qu'on va faire de ça? Une bouche inutile à nourrir! ». Toutefois, grâce à la complicité de la mère, on fit plier le père de mon père.

Ce chien-là grandit et fut à même d'accompagner tout le monde aux champs. Ce qu'il adorait, car ça lui donnait l'occasion d'exercer son sport favori : la chasse à la marmotte. Il devint un as de la pratique, arrivant à les débusquer même sous les tas de roches. Le grand-père s'en amusait un peu, mais estimait toujours que ce chien-là mangeait trop... Il s'appelait Loup, dont il avait le cœur.

Mon père dut quitter la maison deux années plus tard, à sa prime adolescence, pour aller « gagner sa vie » se donnant comme apprenti à mille petits métiers de misère. Il laissa Loup derrière lui aux bons soins de la famille, non sans inquiétude. Jusqu'à ce jour...

Le grand-père était monté haut dans ses terres surveiller une vache qui allait bientôt « tomber en chaleur ». Il l'avait mise avec un redoutable taureau qu'on réservait pour ce genre de tâche. Lorsque ce dernier le vit s'approcher de « sa » vache, il le prit très mal. Il commença à trépigner, à gronder, à souffler et à « s'escouer la tête d'un bord à l'autre ». Le grand-père comprit sans autres explications qu'il valait mieux repasser un autre jour. Il s'éloigna le plus vite qu'il put, mais un souffle court et un cœur malade ne lui facilitaient guère les choses. Si bien qu'il trébucha juste au moment où il allait franchir la clôture, le taureau furieux à quelques mètres derrière lui.

Il cria « Loup! » comme on crie « Au secours! ». Loup n'était pas très loin, tout occupé à coincer un « siffleux » particulièrement dodu. En entendant l'appel de détresse, il se retourna et jugea la gravité de la situation. En moins de temps qu'il ne fallut pour l'appeler une seconde fois, il fut sur le ruminant, prêt pour la charge finale. Il lui sauta directement aux jarrets, à cet endroit qu'il connaissait bien où un petit ergot en saillie offre une prise idéale à ses crocs puissants. Le bœuf en blêmit de douleur. Mais quel diable

était-il donc en train de l'attaquer juste au moment où il allait en finir avec ce fermier de ...? C'est qu'il insistait maintenant, les canines s'enfonçaient toujours, atteignant un nerf qui montait « droit au cœur ». Il se retourna en poussant des cris aigus de douleur. Loup savait que la partie était gagnée, même s'il dut lâcher prise lorsque le bœuf tenta de l'encorner. Le grand-père profita de cette diversion pour détalier et passer la clôture...

Lorsqu'il revint à la maison, titubant sur ses jambes, il appela Loup à ses côtés. « Ce chien-là va toujours avoir sa place dans la maison. Il m'a sauvé la vie aujourd'hui! » lança-t-il de sa voix qui ne tolérait aucune réplique.

Loup vécut sans souci à la ferme jusqu'à ses quinze ans. Sa plus grande joie était de revoir mon père lorsqu'il revenait pour de brèves visites de temps à autre. Il n'avait plus à se faire de souci pour son petit chien devenu un berger métissé bien rondelet, à force d'accumuler les copieux repas de siffleux arrosé de crème fraîche, toujours mise de côté pour lui près du poêle. Lorsqu'il mourut de sa belle mort, il était tellement gras que ma grand-mère en a récupéré le corps pour en tirer deux cuvées de savon!

Et ce Loup nous transporta ensuite jusque chez Le Pitte....

Le gaucher contrarié

Comme je l'ai déjà dit, Lucien mon père, adorait les chevaux. Parmi tous ceux qu'il a côtoyés, il en est un qui l'avait marqué plus que les autres...

Le Pitte était un cheval exceptionnel. Étant jeune, il avait trotté sur les ronds de course à Trois-Rivières. Son allure fine, son pas léger, presque sautillant, sa tête dressée, le museau à l'affût, l'œil sauvage, sa longue crinière noire frémissant au moindre souffle de l'air ; cette bête avait tout pour arracher l'admiration de ceux qui aiment les chevaux. Mais il avait un gros problème : on avait voulu faire de lui un cheval de trait. Une existence sans gloire et sans surprise où les jours défilent l'un après l'autre, de la mangeoire aux champs et des champs à la mangeoire.

Comme il arrive souvent aux meilleurs, la sélection avait été impitoyable pour lui. Une toute petite blessure, à peine un boitement au paturon et sa valeur était tombée à zéro. Finie la vie de château, les petits soins des palefreniers, les visites du vétérinaire, les harnais et les fers de bel acier doux.

Mais que peut-on faire d'un champion qui arrive toujours deuxième ? Plusieurs de ses propriétaires n'avaient pas pu trouver une réponse à cette question. De maquignons en

maquignons, de manoirs en chaumières, il avait bien fallu admettre, à la longue, que cette réponse était de moins en moins évidente. Que faire d'un cheval qui n'avait sa place nulle part ? D'essais en erreurs puis, d'erreurs en erreurs, le Pitte, excédé, avait pour sa part décidé qu'il n'aurait dans la vie, ni Dieu, ni maître. Ce qui n'était rien pour faciliter les choses à ses propriétaires.

Finalement, il avait fini par aboutir chez la veuve Lambert, à Bernières. Il menait là une sorte d'existence dont il s'était accommodé. Les travaux des champs, oui, mais pas n'importe lesquels ; et pas avec n'importe quel compagnon de labeur. Mais surtout la parade en voiture fine pour la messe du dimanche, les victoires faciles sur les autres attelages qu'il dépassait en montant les côtes sur le rang du village. Mais pas sur la route de Québec !

Ce n'est pas qu'il détestait la ville, mais il y avait, pour s'y rendre, à franchir le pont. Ce pont si long, si haut qu'on avait l'impression de ne plus vivre ni sur terre, ni sur mer, ni dans les airs, mais dans tout ça à la fois. Et puis, alors même qu'on était dans ce lieu qui n'en était pas un, voilà que ça arrivait...

C'était d'abord un grondement lointain, puis de moins en moins lointain, de plus en plus un étourdissant vacarme. Puis, une explosion de métal martelé, de rouages, de rotations grinçantes et de fumées noires et puantes qui s'emparait de la terre, de la mer et du ciel. C'était le diable

qui venait le chercher. Et le Pitte savait très bien pourquoi. Le salut était dans la fuite. Il crachait son mors, cassait ses attelages, ruait dans le bacul et... s'envolait.

Or la veuve Lambert, bien qu'assise sur une rente confortable, tenait à ajouter régulièrement à son pécule. Elle pouvait encore tirer un bon revenu de l'exploitation de ses terres. Entre autres, de la vente de ses légumes aux citadins de Québec pendant l'hiver. À chaque semaine, son homme engagé *attelait* et on cheminait vers la rive nord du fleuve, par tous les temps, frapper aux portes des clients, nombreux dans les petites rues de Sainte-Foy. Pas question d'utiliser le Pitte cependant. Il allait certainement les tuer s'il fallait croiser les « chars » sur l'interminable pont de Québec. On se rabattait alors sur l'un des lourds chevaux de trait, au pas lent mais régulier.

Ces bêtes de somme avaient vite compris qu'on ne peut pas battre le diable quand il vous saute dessus en traversant un pont, et que mieux valait lui vendre un petit bout de son âme pour qu'il vous épargne au passage. Et en effet, les « chars » leur couraient après, parfois, en traversant au-dessus du fleuve. Les grands percherons se ratatinaient alors au fond de leur peur, jusqu'à rejoindre les petits poulains timides qu'ils avaient été à leur naissance, jusqu'à plus petit encore. Le grand Lustucru n'y verrait pas là une proie intéressante. Et... en effet, il passait son chemin, non sans avoir lâché, au milieu de son coup de

sifflet, comme un grand éclat de rire devant la frayeur qu'il avait causée à ces pauvres bêtes. De retour à l'écurie, l'émotion encore toute chaude circulait d'un « part² » à l'autre, parmi les quatre chevaux de la ferme. Et le Pitte était bien aise d'avoir su s'épargner ces bouleversements inutiles.

Jusqu'à ce qu'un jour mon père, en tant que nouvel homme engagé, fasse son apparition sur la ferme. Rien d'impressionnant au début. Petit et poli, il voyait à son affaire, se familiarisait avec l'ordinaire de la place et obéissait à toutes les consignes, les devançant même quand il le pouvait. Car il connaissait bien le travail de la terre et n'avait pas besoin qu'on lui explique en long et en large ce qu'il fallait faire et ne pas faire pour venir à bout des difficultés de parcours. On lui fit de plus en plus confiance, lui laissant peu à peu organiser son temps de la manière qu'il jugerait la plus rentable. Il avait bien remarqué ce cheval pour moitié inutile que la veuve s'entêtait à garder dans son cheptel, par pure vanité, semblait-il. Cependant, si l'occasion se présentait, il saurait bien le mettre à profit.

Lorsque l'hiver s'empara du pays et qu'il eut à subir les morsures du froid à chaque fois que la corvée de la vente des légumes revenait, il ne mit pas très long à trouver un moyen pour améliorer son sort. L'habitude était alors sur la

² Stalle pour les chevaux dans une écurie

ferme d'alterner entre l'un ou l'autre des trois lourdauds de percherons pour tirer le traîneau. Peu importait lequel, le voyage serait pénible. Non seulement fallait-il se *les geler*, assis immobile sur le tas de légumes pendant que la vieille s'attardait à chaque porte, entrant pour jaser un peu, prétextant, pour se réchauffer, recevoir et répandre et distribuer les nouvelles ; mais en plus, il fallait subir le trajet du retour, qui paraissait sans fin, accroché au pas encore plus lent du cheval, comme si le froid eût fait sécher en lui le moindre petit quignon d'ardeur qui s'y trouvait. Ce supplice avait ceci de particulier qu'il vous faisait souffrir bien avant qu'il ne commence, car on avait tout l'après-midi pour le voir venir, l'envisager et se désespérer de ne pas pouvoir l'éloigner.

À moins que... Une idée éclaira son esprit à demi gelé. Il y avait un moyen d'améliorer son sort et Lucien se jura bien qu'on allait l'essayer même si c'était un brin risqué. Ce serait la dernière fois qu'il arriverait à la ferme aussi congelé que l'eau dans les barils à la porte de l'étable !

Le jeudi de la semaine suivante, c'était encore une fois jour de marché. La veuve pouvait prendre son temps le matin car elle savait que Lucien aurait tout préparé, harnaché les bêtes, chargé les sacs de légumes qu'il avait entourés de grosses fourrures de *bâflo*³ pour les empêcher de geler pendant le trajet. Elle sortit donc un peu plus tard qu'à son

³ bison

habitude, ayant allongé son thé dans le futile espoir d'emporter avec elle une provision de chaleur supplémentaire qu'elle pourrait utiliser plus tard dans la journée.

Elle fit quelque pas dans la cour, satisfaite de constater que tout avait été fait selon ses moindres désirs, sans même avoir besoin de... mais que se passait-il donc ? Elle venait de voir le cheval là devant. Ce cheval-là !

- Pas le Pitte, Lucien ! Tu sais ben qu'on peut pas l'atteler pour aller en ville. Y a peur des « chars », celui-là !

- On va prendre le Pitte. Soyez pas inquiète. J'en ai déjà conduit des chevaux qui avaient peur des « chars ». Pis, j'en ai jamais échappé. Ce sera pas différent aujourd'hui. Avec lui, ça s'ra pas une traînerie pour revenir à la maison, quand on va avoir fini la tournée des légumes !

- Es-tu fou ? I va nous tuer, ce ch'val-là !

Lucien haussa les épaules

- Embarquez ! On part.

C'était lui qui maintenant donnait les ordres. La vieille n'eut d'autre choix que de remettre son sort entre les mains de son homme engagé. Après tout, il semblait savoir ce qu'il faisait pour tout le reste. Peut-être était-il aussi passé maître dans l'art de conduire les chevaux les plus rétifs.

Tout se passa bien jusqu'à ce qu'on arrive au pont. Le cheval filait comme une flèche. Le trajet en fut abrégé d'un bon quinze minutes. La veuve commençait à apprécier l'initiative. Mais le pire était à venir. Une sentinelle postée dans une guérite chauffée gardait l'entrée du pont. On était en temps de guerre. On craignait un sabotage des Allemands. C'était de la paranoïa. Mais il fallait bien occuper tous ces conscrits à la mine triste.

Lucien en profita pour s'informer. Non, il n'y avait pas de train avant onze heures cet avant-midi. Mais c'était pour les trains réguliers, avait cru bon d'ajouter le militaire. En temps de guerre, on ne savait jamais. Un autre train pouvait toujours survenir à l'improviste. En entendant cela la veuve sentit son cœur se serrer. *Vas-y pas Lucien! I va nous arriver malheur... Ben voyons donc la mère : i aura pas d'train, pis pas d'malheur ! Faites-vous en pas!*

C'était compter sans le Pitte. Il n'avait pas besoin de se fier à une sentinelle. Dans sa tête, il reconnaissait bien et ce pont et tout ce qui venait avec.

- Avance. Marche, le Pitte !

Ce cheval immobile comme un âne et la veuve qui se tortillait sur le siège arrière en gloussant d'énervement n'auguraient rien de bon. La traversée n'allait pas être de tout repos... Trop tard pour reculer maintenant.

Lucien descendit sans un mot et marcha devant le cheval comme s'il avait décidé d'abandonner là sa cargaison et sa monture. Le Pitte s'attendait à tout sauf à ça. Il le regardait s'éloigner sans comprendre. Il n'avait toujours eu que deux choix dans la vie : obéir ou subir le fouet. Qu'est-ce qu'on attendait donc de lui maintenant ? Il fit un pas en avant, puis deux. L'autre poursuivait sa route, mais semblait lui parler.

- Viens-t 'en, le Pitte. Suis-moé. Y a pas de danger. Allez, t'es capable.

Le Pitte avançait sans vouloir s'en rendre compte. Il rattrapa bien vite son cocher qui, agrippant les cordeaux, sauta à bord au passage. Lucien jubilait. Il l'avait bien eu ce cheval. Il savait qu'il l'aurait. La veuve avait cessé de glousser. Elle fermait les yeux et se voyait déjà de l'autre côté, le pont franchi. On était à peu près à mi-parcours. C'était dans le sac. Une fois de plus, il aurait eu raison. Ces Lambert ne s'y connaissaient vraiment pas en chevaux.

Tout à coup le Pitte s'immobilisa, hennissant légèrement. On sentit de petits tremblements parcourir la structure d'acier sous les patins du traîneau. Lucien se retourna et... ah! non! Le monstre, qui approchait à pleine vitesse. Le Pitt, avec ses œillères, ne pouvait rien voir, mais il n'en entendait que mieux. Lucien ne jubilait plus. Il s'en voulait de sa témérité. Encore une petite minute et le train serait

sur eux. Maudite guerre, avec ses horaires secrets ! Une minute. Une toute petite minute et le couperet du destin s'abattrait sur eux. La veuve lâcha un grand cri :

- Les « chars » ! Mon Dieu, on va mourir !

- On mourra pas ! Agrippez-vous après le câble sur le dessus des peaux *d'bâflo* !

Lucien ne se connaissait pas cette détermination du geste qui, parfois, s'installe en nous lorsque la vie ne nous laisse pas d'autres choix pour s'en sortir. Ce n'était toutefois pas le cas chez le Pitte. Très peu pour lui, cette médecine !!!

Un éclair le parcourut du bout des oreilles jusqu'au fond des sabots. Lucien avait vu venir le coup, mais ce fut trop rapide pour qu'il puisse tirer à temps sur les cordeaux. Le traîneau bondit en avant, propulsé dans l'espace. La vieille, projetée à l'arrière, s'affala au milieu de ses patates et de ses carottes. Elle criait sans aucune retenue : *on va mourir ! on va mourir !*

C'était donc ça le Pitte ! Malgré la frayeur qui l'empoignait, Lucien ne pouvait s'empêcher de s'en enivrer. Quel coursier ! Le vent de face était aussi violent que grisant. Et si on le laissait aller ? Il batterait peut-être le train de vitesse ? Pas question cependant de se retourner pour vérifier s'il gagnait sur eux. Le bruit par contre semblait se rapprocher. Autant celui du train que celui de cette poule qu'on égorgeait à l'arrière : *on va mourir ! on va mourir !*

Elle avait peut-être raison après tout. Et ce serait de sa faute à lui ! Il n'aurait pas le luxe de s'apitoyer sur son sort. D'abord parler à cet animal emballé au dedans de lui-même. Tu vas y arriver. Pas de panique. Puis parler au cœur courageux de cet animal emballé devant lui.

- Du calme, le Pitte. Du calme. Le train va passer à côté de toi, pas sur toi.

Il ne se connaissait pas non plus cette voix. Elle venait sans doute d'un de ses ancêtres qui savait parler aux chevaux. Elle parlait tout seul. Elle sortait de lui sans qu'il le veuille. Il en oubliait tout ce qui se passait autour. Tout redevint lent.

- Tu es un bon cheval, le Pitte. Doux maintenant. Doux. Tu es capable de te contrôler...

Presque pas besoin de tirer sur les cordeaux. Juste assez pour sentir un courant circuler entre le cheval et l'homme, dont les vies étaient désormais liées l'une à l'autre. Pourtant le traîneau allait vite, très vite. On voyait jaillir le feu sous les patins, les étincelles sous les sabots ferrés. Mais il allait toujours droit devant. La voix n'arrêtait pas. C'était une prière autant qu'une protestation. C'était l'armée des faibles quand elle marche au combat sachant qu'elle ne reculera pas. C'était ce qui reste de l'enfant quand son père vient de le frapper...

Et le Pitte galopait en se laissant envelopper par cette voix. Il n'entendait plus la machine infernale qui s'étirait maintenant devant lui, jusque derrière lui, s'appuyant sur l'implacable mouvement de ses bielles et de ses roues d'acier. Il flottait. Il bondissait dans l'apesanteur. Plus rien ne l'arrêterait désormais. Il était libre. Et heureux.

Le train finit par les laisser derrière lui. Le Pitte courait toujours, comme s'il avait été déçu de s'être laissé rattraper. Lucien aussi était libre et heureux. Lui et ce cheval, ensemble, ils avaient remporté une grande victoire. Le fringant coursier-toujours-deuxième était devenu un champion. Un champion que le diable allait respecter.

Lucien commanda au cheval de s'arrêter. Il descendit du traîneau, lâcha les guides et s'en fut le trouver. L'animal était en nage, les naseaux fumants, une *broue* blanche sur le pelage. Dès que l'homme engagé fut à sa portée, il s'enfouit le museau sous son épaule, comme s'il voulait se faire pardonner sa faiblesse. Il n'y avait rien à reprocher. Tout était clair et limpide. Il n'y avait qu'à caresser cette croupe de champion tout en continuant à le réchauffer avec cette voix étrange et belle.

La vieille se releva au milieu de ce qui restait de sacs sur le plat du traîneau. On en avait égrené un bon nombre sur le tablier du pont, loin derrière. Elle avait épuisé la source du cri en elle-même. Le réflexe était toujours là pourtant, mais

nul son n'arrivait à terme. Quand elle les vit tous les deux devant elle, serrés l'un contre l'autre, en train de pactiser à propos d'elle ne savait quoi, contre elle ne savait qui, elle se dit qu'elle avait été bien étourdie d'avoir fait confiance à ces deux fous !

Le soir venu, quand on s'en revint à la maison et que le Pitt galopait allègrement vers la ferme de Bernières, elle avait tout oublié de ses bonnes résolutions et ne songeait qu'à son bonheur d'avoir réussi à faire sa journée en deux fois moins de temps qu'à l'accoutumée. La semaine prochaine, elle ferait encore confiance à ces deux fous !

Quelques mois plus tard, le temps de donner raison à la veuve Lambert, Lucien allait quitter ce coin de terre pour courir le vaste monde. Ce ne fut pas sans un dernier au revoir au Pitte. Tous deux se doutaient que leurs routes ne se croiseraient plus désormais et que ce qui les attendait ne ressemblerait en rien à une pente douce vers l'herbe tendre à l'infini. Mais lui, ce gaucher contrarié pendant sa rude éducation enfantine et l'autre, ce champion contrarié, s'étaient assagis au contact l'un de l'autre. Ils venaient de toucher du doigt cette chose surprenante qui allait leur redonner le courage de plier sans casser sous les coups de bélier du destin. Cette chose n'avait pas de nom pour se faire connaître d'eux. C'était la force faible. Ils venaient d'apprendre que c'était aussi une force et que c'était même la seule qui compte à l'échelle d'une vie.

Mais le garçon de ferme n'allait pouvoir l'accepter vraiment qu'au soleil couchant de ses jours sur terre, lorsque les derniers rayons du printemps allaient distiller ses souvenirs de jeunesse, mûris, fermentés par tant d'années enfouies dans la noirceur, dans son long exil au pays du Nord, le pays des bonsaïs, mais où l'on retrouve aussi, parfois, des guetteurs de petits riens

Le guetteur de petits riens

Un petit vieillard courbé parle du passé avec son petit-fils. Il n'y a rien là de bien extraordinaire. Les petits vieux ont tendance à rester accrochés comme ça au temps passé. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat n'est-ce-pas, sauf que ... sauf qu'il en parle au présent. Je veux dire, il parle du passé à l'indicatif présent:

- En ce temps-là, il faisait ... En ce temps-là, il fait très chaud. J'attelle ma Rousse. C'est ma jument préférée et on s'embarque pour un voyage à la ville. Arrivé à la côte à Guindon, je la laisse souffler un peu. Cette côte-là est passablement à pic et par cette chaleur ...

Le petit-fils n'a aucune difficulté à suivre son grand-père dans le passé, peu importe la syntaxe:

- Grand-père, pourquoi qu'elle s'essouffle toujours la Rousse?

- Oh! elle n'est plus aussi jeune que dans le temps. Et puis y a mon frère Eugène qui s'en est servi pour *skidder*⁴ du bois l'hiver passé. Dans les chantiers du *Mumba*, la vie est dure pour les chevaux : ils s'usent vite.

⁴ Débusquer les troncs de bois coupés vers les chemins de halage

– Grand-père, j'aimerais ça la conduire, la Rousse . Est-ce que tu penses que je pourrais ? »

- Peut-être bien. Peut-être que demain ou après-demain, je l'attellerai pour me rendre au village. On ira vendre quelques poches de patates —il nous en reste beaucoup, on a eu une grosse récolte l'an passé— chez Mégilde, le marchand général. Je te laisserai tenir les cordeaux dans les beaux bouts du chemin, si t'es gentil."

- Youpi ! Qu'est-ce qu'il faut faire pour être gentil ?

- Ben ... Tiens, commence donc par m'apporter ma pipe dans le cendrier sur le coin du poêle."

- Ben sûr ! Est-ce que je vais pouvoir craquer ton allumette quand tu vas allumer ta pipée ?"

- Ouais, si tu fais attention.

Le garçon apporte la pipe et, pendant que le vieil homme sort sa blague à tabac, il s'essaie à frotter une allumette sur la boîte.

- Pas si vite Etienne! J'ai pas fini de *charger* !

Il continue de bourrer sa pipe pendant que l'enfant le presse d'accélérer.

- OK tu peux y aller : j'ai fini.

Et l'enfant frotte et frotte encore sans succès. Il essaye avec une autre allumette et réussit. Le grand-père ne tarde pas à se perdre dans les volutes de fumée qui emplissent bientôt le portique.

- Quand j'étais plus jeune, je m'allumais sur la fesse, comme le curé Lévesque. Tiens regarde : comme ça !

Le petit garçon est tout étonné de voir la flamme jaillir de l'allumette que son grand-père vient de frotter contre la grosse étoffe de son pantalon.

- Le curé Lévesque a moins de misère lui avec sa grande soutane.

- Sa quoi ?

- Sa soutane. Une espèce de grande robe noire tissée ben serrée. Ça chauffe l'allumette plus vite que l'étoffe du pays.

Ah! le curé Lévesque, tout un bonhomme que celui-là ! Et le voilà reparti. Au temps des héros de la colonisation, d'une messe basse à l'autre dans les maisons basses en bois rond, derrière sa Rousse qui trotte devant lui.

Quand on est vieux, on n'a rien d'autre à faire que de se bercer tranquillement sur la galerie, se bercer du passé au présent et du présent à l'avenir. Tout ça sans jamais

quitter la galerie en se laissant porter sur les nuages de pipe.

Et le petit-fils de 6 ans et demi n'a aucune difficulté à suivre son grand-père pendant ses voyages dans le temps. Ensemble ils montent au village vendre des sacs de patates et le petit garçon se réjouit à l'avance en pensant que demain son grand-père va lui laisser les cordeaux. Et tout cela est aussi vrai que lorsqu'il apporte la pipe au grand-père ou que tantôt sa mère les appellera pour souper.

Quand on est vieux et qu'on a le temps de laisser venir à soi le temps, il nous apporte parfois des surprises. Entre autres, il nous ramène des souvenirs, des images, des visages et des noms du passé qui se mettent à tourner autour de notre tête comme un carrousel ou comme un rapace qui tournoie dans le ciel, allant puis revenant au-dessus de nos têtes.

Ainsi le passé passe dans le présent et dans l'avenir. C'est un train qui file, qu'on reconnaît bien quand on vit en gare, et dans lequel on peut sauter pour de petits voyages très agréables, le temps de finir une conversation interrompue il y a cinquante ans, le temps de retourner s'étourdir au son des violons des veillées du bon vieux temps, le temps de caresser le harnais d'une bonne bête de somme. Et le

train nous ramène ensuite à la gare, sur cette berceuse qu'on n'a jamais quittée des fesses, sauf pour un peu mieux suivre des yeux des volutes de pipée qui se perdent dans le soleil couchant.

Quand on court après le temps, on manque régulièrement ces trains-là, réservés pour ceux qui n'ont rien d'autre à faire que de guetter les petits riens qui passent et repassent dans le temps lorsque la vie se calme et se rappelle, d'une vie à l'autre.

Le bruit du vent sifflant sous ses ailes, battant l'air par saccades, s'accroche à l'oreille d'un vieux guetteur de petits riens, assis au bord du chemin dans le soleil du petit matin. Le corbeau passe au-dessus de la maison, salue d'un branlement de tête le vieux guetteur et poursuit sa patrouille le long de la route de La Sarre. Il se braque et résiste à *Kiwétine*, le vent du nord qui s'acharne contre lui. Piquant du nez, puis remontant un courant ascendant, il réussit à se frayer un chemin en grimpant sur les vagues de cette mer invisible qui agite le ciel.

Seule la vue d'une petite victime malheureuse, lièvre, mouffette ou porc-épic, tombée sous les roues d'un camion en traversant la route, pourra le faire hésiter. A ce moment, il atterrira pour calmement accomplir sa noble besogne de charognard.

En ce début de printemps enneigé, son corps étendu oscillant dans le ciel promène un peu de noir sur le blanc des montagnes et le vert des forêts de conifères, les deux seules couleurs qui habitent encore le pays figé par l'hiver.

De temps à autre, le corbeau jette un petit cri rauque comme s'il pestait contre les diableries de *Kiwétine*. Ce bruit faisait sursauter le vieux guetteur dont les rêves, appendus au patrouilleur ailé, survolaient ce pays contre lequel s'étaient usés ses muscles, ses membres et son cœur.

Un moment, vers la cinquantaine, il avait cru réussir à lui imposer sa loi. A cette époque, ses champs défrichés s'étendaient jusqu'à la ligne de l'horizon et chaque automne il engrangeait de bonnes récoltes. Maison confortable et bâtisses spacieuses logeaient ses gens, ses bêtes et ses biens, nombreux.

Mais il n'avait fallu que vingt ans d'une retraite progressive pour que le pays reprenne son bien, pour que le désordre succède à son ordre des choses. Les champs repoussaient en branches et même en arbres. Les bâtisses s'écroulaient une à une autour de lui, incapables de supporter le poids des *grandes neiges* sur leur dos.

Pourquoi fallait-il mourir avec ce goût d'amertume après une lutte de titan et une obstination de castor contre la nature et son désordre ?

Lorsqu'il était débarqué dans ce pays il y a soixante ans, la misère y était noire comme le vol du corbeau patrouilleur sur les champs de neige. Et aujourd'hui, après soixante années passées à lutter et pester contre ce pays, la misère y est encore noire comme le vol du corbeau sur la neige.

Ce n'est pas vraiment le constat d'échec qui le mine. C'est ce mal de vivre dans un monde où l'ordre est la proie du désordre. Les petites branches qui poussent dans les champs, c'est comme de petits *minous* de poussière qui s'accumulent sous les lits et les meubles. Si on ne les enlève pas régulièrement et rapidement, la saleté envahit lentement toute la maison. Le foin fou, la marguerite et l'épervière qui tachent la verdure des champs, c'est comme les toiles d'araignées qui peu à peu sortent des recoins obscurs et progressent vers le centre de la pièce. Oui vraiment, vivre à côté d'un champ abandonné, c'est vivre dans une maison sale !

Ah! si ses jambes étaient plus solides, si ses bras avaient la vigueur de ses quarante ans, il bondirait de sa chaise et se lancerait à l'assaut de ces branches, de ces arbres, de ce foin fou, de ces nids de fourmis.

Le corbeau repasse au-dessus de sa tête en poursuivant sa patrouille et jette un coup d'œil aux pensées effervescentes du petit vieux en bas.

Oui, cette fois ça y est, il combattra, il combat ce désordre comme il l'a toujours combattu. Ce dernier passage du corbeau lui aura redonné ses forces d'antan, son sang bouillonne à nouveau, ses muscles se raidissent. Le petit vieux n'est plus qu'un fantôme errant dans la mémoire. Il vient de retourner à ses quarante ans, à ses champs, à ses labours, à ses bâtiments bien ordonnés, propres. Il a remonté le courant. Il est remonté du désordre à l'ordre, depuis qu'il a le temps.

Chevauchant à bride abattue ses nouveaux quarante ans, il apprécie mieux tous les petits moments insignifiants qu'il a déjà vécus. Ses cordes de *tremble* bien cordées, bien alignées, bien sèches. Le plaisir de se charger d'une brassée de ce bois, en soupesant chaque morceau pour apprécier sa légèreté et son éclat de bois bien fendu, séché à l'abri comme il se doit de l'être, à sa place dans l'espace lorsque le temps s'arrête et qu'aucun désordre ne dérange le coup d'œil.

Et le corbeau patrouilleur repasse devant lui, quarante ans plus tard, l'espace d'un instant.

Le petit vieillard est revenu à l'ordre, dans son désordre. Ses yeux ont refait la mise au point de l'infini à la brièveté des choses qui l'entourent. Il émerge de son rêve en réalisant qu'il contemple un vieux clou rouillé en face de lui, vieux clou qui n'en peut plus de tenir sa même planche de galerie depuis vingt ans. Cette galerie d'ailleurs n'en peut

plus de se tenir là, figée sur le pas de la porte depuis vingt ans. Elle veut retourner à la terre, à la liberté de ne plus être, de se fondre en poussière, en nourriture pour la vie, la vie future qui grouille déjà dans la pourriture de ses planches.

Et le vieillard aussi grouille de cette vie-là. Tout recommence avec la mort. Son petit-fils bourgeonne sur le vieux rameau de sa vie qui s'efface doucement. Une suite à son monde. C'était donc ça la patrouille du corbeau messager. L'ordre des choses qu'il avait construites n'était donc pas ce bouclier qu'il avait cru tenir dans son combat contre le temps. Le désordre rattrape le temps quand les vagues de la vie nous submergent. Et tout ordre n'est que passage.

Ses yeux désormais bien écarquillés se promènent du vieux clou au vieux corbeau. Il hoche tranquillement la tête. Le corbeau hoche tranquillement la queue.

La boucle est bouclée. Le guetteur file sur l'aile...:

- On reviendra l'hiver prochain ! disent-ils, s'envolant à tire-d'aile tous les deux, dans la brume du matin.

Un don Juan, un vrai.

Alexandre Séguin n'avait pas appris les bonnes manières. Il n'avait pas non plus d'instruction. Et il donnait franchement dans la pauvreté. Mais il plaisait aux femmes. C'était chez lui un talent inné. Un don Juan. Un vrai. Celles qui s'attardaient, tombaient dans ses filets et s'en extrayaient bien difficilement.

Pourtant il n'avait pas vraiment le physique de l'emploi. De taille et de constitution moyenne, il ne ressortait pas vraiment de la masse. Le cheveu noir, lissé et pommadé, plutôt sobrement vêtu il parfumait abondamment son unique chemise pour faire oublier son ignorance du savon. Il aurait pu ainsi en faire fuir plus d'une. Si ce n'avait été de ses yeux.

Un feu ou un démon le dévorait de l'intérieur quand il jetait son dévolu sur une femme. Il suffisait que, par un geste ou une remarque, il fasse en sorte que leurs regards se croisent. C'était alors comme deux volets qui s'ouvriraient subitement sous ses sourcils pour décocher des flèches visant droit au cœur. Dès que le coup partait, l'effet était paralysant. Malgré méfiance et résistance, les pauvres victimes sentaient alors un trouble délicieux les envahir. Elles auraient voulu à la fois s'enfuir et rester à sa merci.

Quel était donc ce poison dont il détenait le secret ? Beaucoup d'autres hommes, ses compagnons de travail à l'hôpital d'Youville, auraient bien voulu le lui arracher. Mais il se contentait de hausser les épaules. C'est facile, faites comme moi ! Il s'attaquait alors à des châteaux-forts imprenables pour le leur prouver.

Il y avait eu, par exemple, cette fois où il attira la sœur directrice de l'hôpital jusqu'à sa modeste chambrette dans les quartiers réservés aux ouvriers pour lui montrer ses « belles images » de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus. Appâtée à l'idée de changer d'avis sur cet employé à la réputation nuisible au genre d'établissement qu'elle gérât, la religieuse l'avait suivi sans hésiter. Il lui montra alors quelques portraits de la sainte de Lisieux qu'il avait encadrés et accrochés à la tête de son lit.

- Mon doux ! Mais vous me surprenez, monsieur Séguin. Je ne vous aurais pas cru un homme si pieux.

- Eh oui ! Ma sœur, je prie Sainte Thérèse à tous les jours...

- Vraiment ? Vous devez sûrement avoir de grandes faveurs à lui demander ?

- Oui, ma sœur...

Il s'arrêta un instant pour s'assurer que la mère supérieure détourne les yeux vers lui. Il lui décocha alors un sourire ingénu et, pointant sa maigre couchette, s'empressa d'ajouter sur un ton perfide :

- ... je la prie pour qu'elle m'apporte de belles cerises bien fraîches à tous les jours !!!

La religieuse devint aussi écarlate que les fruits mûrs du cerisier. S'étant laissée berner comme une jeune fille, elle n'osa même pas le réprimander. Relevant ses jupes pour hâter la manœuvre, elle s'enfuit de cette antichambre du péché sans demander son reste !

On raconte qu'il s'était même attaqué à la garde Baker. Cette dernière était une sorte de virago qui régnait sur la salle d'opération, menant tout son monde à la baguette sans tolérer la moindre incartade à ses règlements. Le fait qu'elle soit unilingue anglaise limitait au strict minimum ses échanges avec ses collègues, pour la plupart sourdes à l'anglais, ce qui ajoutait encore plus de distance et de crainte autour d'elle.

Elle avait le don de surgir à l'improviste au moment où le personnel prenait un peu de répit en son absence. Elle fonçait alors au milieu des employées qui piaillaient joyeusement, comme un renard bondissant au milieu de la basse-cour. Pris en défaut, elles couraient alors en tous sens afin de regagner silencieusement leur poste et leurs occupations.

Mais notre ami Alexandre se tirait d'affaires autrement. Un jour où il pérorait comme un petit coq *bendy* au milieu du groupe d'infirmières agglutinées autour de lui entre deux

amygdalectomies, Miss Baker surgit inopinément derrière lui, sans qu'il s'en rende compte. Malgré toute l'attraction qu'il exerçait, Séguin fut surpris de constater que, soudainement, toutes ses enjôlées s'étaient envolées pour se réfugier dans de quelconques tâches de désinfection ou de rangement d'instruments chirurgicaux. Il se retrouva bientôt seul sans se douter de la menace qui avançait derrière son dos. Sans crier gare, elle lui lança de sa voix la plus perfide :

- *Well, Mister Séguinne... You've got nothing to do for now ?*

Il resta immobile dix secondes, le temps de laisser sa proie s'avancer jusqu'à le toucher du pied. Il se retourna ensuite d'un geste vif qui déstabilisa l'infirmière-chef. Il lui planta ses yeux carrément dans les siens, sans mot dire. Désarçonnée, elle sentit l'instant d'après un courant chaud lui parcourir l'échine puis l'envahir comme un elixir violent. Incapable de se détacher du regard reptilien, son cerveau luttait vainement pour retrouver les commandes. Il fit un pas vers elle. Elle sentit sa dernière heure venue, à la merci d'un homme qu'elle aurait dû mépriser. L'idée lui vint que s'il fallait en venir là, mieux valait feindre de s'évanouir et ainsi détourner les soupçons du véritable coupable qui était son propre désir. Séguin n'avait qu'à se pencher pour cueillir ce fruit séché sur la branche. Les autres infirmières avaient cessé toute activité et contemplaient, médusées, le

drame silencieux se jouant devant elles. Alexandre jugea préférable d'en rester là.

- Je vous demande pardon, madame, mais j' comprends pas l'anglais...

Clac! Le charme était rompu. L'autre émergea rapidement de l'hypnose.

- *Nothing. Do as you want, Mister Séguinne...*, bredouilla-t-elle en déguerpissant sans demander grâce. Ses descentes éclairs à la salle d'opération s'espacèrent de beaucoup par la suite. Quelques semaines plus tard, s'étant remise de ses émotions, elle prit à part un préposé qui comprenait un peu l'anglais et lui demanda à brûle-pourpoint :

- *What kind of a wizard is there in this man, M' Séguinne ? He seems to be mesmerizing people just the way he looks at them !*

Et l'autre lui répondit dans la langue du pays :

- Oh ! M. Séguin ? C'est le diable incarné ! Un vrai don Juan. Prenez bien garde à lui !

Pauvre Séguin ! Ces incidents, auxquels s'en ajoutèrent d'autres qu'il convient mieux de taire, lui attirèrent des ennemies jurées. Elles ne rateraient pas la première occasion pour se débarrasser de lui.

Un jour, un chauffeur de taxi se présenta à la Procure pour réclamer une saisie sur le salaire de cet employé qui depuis un an réquisitionnait ses services pour des allers-retours chez ses parents au village voisin de Granada, en promettant chaque fois de régler la note « à la prochaine paye ». Il avait étiré l'élastique de son crédit jusqu'au point de rupture. La sœur économe en parla à la sœur supérieure qui l'écouta d'une oreille attentive. Elle fit immédiatement venir Séguin dans son bureau et le confronta à son créancier. Elle remboursa à ce dernier une large part de la dette. Lorsque le chauffeur eut quitté les lieux trop heureux de ce dénouement, elle se tourna vers l'enjôleur médusé. Elle lui donna alors le choix entre quitter immédiatement son emploi ou consentir à travailler bénévolement pendant un an pour racheter sa créance.

C'est ainsi que Séguin quitta à regret le service de l'hôpital, avec pour tout bagage son unique chemise dans un petit sac de papier sous le bras et abandonna pour de bon sa carrière de don Juan. Lucien, quant à lui, demeura à l'hôpital, où il engrangea bien d'autres souvenirs.

Would you hold that leg for me please?

- Eh! Monsieur Lucien! Le docteur Mc Arthur a besoin de vous à la salle d'opération.

Ça semblait urgent à en juger par le ton de sœur Saint-Augustin, la contremaîtresse du service de chirurgie, habituellement conciliant mais cette fois-ci avec un contrepoint plus appuyé, qu'on aurait pu prendre pour de la fermeté la connaissant peu. Ce qui était le cas de Lucien.

Embauché depuis à peine une semaine à l'hôpital des Sœurs Grises de Noranda, il flottait encore dans le rêve, ayant été promu chef brancardier en chirurgie du jour au lendemain. Quand on semblait né pour rester garçon de ferme cette promotion avait les allures d'un ailleurs inaccessible. Il n'en revenait pas de côtoyer les infirmières, les chirurgiens et les anesthésistes dans le sanctuaire même de la rigoureuse compétence, la salle d'opération.

Il arrivait de l'étable, comme le Jésus de la crèche. La marche était haute, ses jambes trop courtes. Il lui manquait tant de choses. Mais pas tout cependant. Car il s'y connaissait en découpe, charcutage et soin des bêtes. Le mystère de cette frontière où la vie et la mort se pourchassent, se déchirent et s'étreignent au corps à corps l'avait toujours attiré. Là où d'autres s'évanouissaient

devant l'intensité des scènes chirurgicales, lui persistait, s'intéressait même, osant questionner les médecins sur le pourquoi et le comment de leurs gestes.

Il s'était ainsi fait remarquer. Le plus souvent, à cette époque du conflit mondial de 1939-1945, on n'avait pas le choix des assistants à la salle d'opération. On se débrouillait avec des renards peureux s'esquivant au moindre d'hémoglobine ou alors avec des bœufs patibulaires, indifférents à tout et de peu d'utilité dans les moments difficiles, assez fréquents dans ce petit hôpital de l'arrière-pays, là où la débrouillardise et l'esprit d'initiative auraient plutôt dû combler le manque de personnel et d'équipements spécialisés.

Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'on se limitait aux cas mineurs. Ici les traumatismes abondaient, car l'industrie minière en effervescence recrutait des jeunes ayant plus d'enthousiasme que d'expérience et les « accidents faisaient partie de la *djobbe* ». Une *djobbe* très dangereuse, où les explosions, les éboulements, les écrasements fauchaient des vies, démembraient des corps, ruinaient des carrières presque à toutes les semaines. Alors, à l'hôpital des civils aussi, c'était trop souvent la médecine de guerre. Pour Lucien, qui avait été exempté du service militaire grâce à cet emploi, c'était un peu comme si le destin le rattrapait.

Aujourd'hui il avait justement conduit à la salle d'opération une autre victime de ces combats invisibles contre le roc, semblables à ceux de la vraie guerre, à cette différence près qu'ils se livraient dans les entrailles de la terre. Un trou qui n'avait pas sauté au milieu de la ronde⁵. Le mineur du quart suivant devait quand même sortir le minerai dynamité. Inconscient du risque, il avait provoqué un petit éboulis près de la gueule chargée de poudre noire, tout juste ce qu'il fallait pour lui faire sauter les mâchoires et cracher sa bave de cailloux fracturés. Quelques-uns l'avaient atteint à la jambe et Damien se retrouva coincé sous un amas de pierres, incapable de bouger. Son compagnon de travail parti avec la *loco* livrer son convoi de minerai, il eut tout le loisir de jongler avec les conséquences de s'être trouvé au mauvais endroit au mauvais moment avant que ce dernier ne revienne. Il l'appela en criant, pour la forme, car il savait que ce serait peine perdue. Puis il s'évanouit dans la désespérance.

Quand il revint à lui, il aperçut le visage commotionné de son partenaire penché sur lui, essayant de le ranimer tout en l'installant sur un brancard de fortune sur lequel il le traînerait jusqu'à la *station*⁶, tout seul, car à cette heure-là

⁵ Série de trous forés, selon une technique propre aux boute-feux, dans la zone d'abattage en vue d'y recevoir la dynamite.

⁶ Quai d'embarquement des hommes et du matériel dans le monte-charge, appelé « cage », à chaque palier sous terre.

la galerie⁷ était déserte. Damien ne sentait plus ni sa jambe ni le mal. Il essayait juste d'oublier cette boule à l'estomac qui grossit et grossit chaque fois que le cerveau se met à échafauder des scénarios catastrophiques lorsque les circonstances coupent tous nos moyens. Son co-équipier le rassurait du mieux qu'il pouvait. D'après lui, sa jambe n'était pas cassée, juste écrasée en surface. Les roches tout autour l'avaient un peu protégé du poids des autres. Les médecins faisaient des miracles aujourd'hui. Il serait sur pied rapidement. Dans combien de temps? L'autre haussa les épaules d'impuissance.

Damien ne parlait pas mais n'en pensait pas moins, recroquevillé à l'intérieur de lui-même. Pendant que la cage les remontait rapidement à la surface, une petite voix lui disait tout doucement que sa carrière de mineur était bel et bien finie. Ce serait la dernière fois qu'il verrait le monde au bout du faisceau des lampes frontales, la dernière fois qu'il ramènerait de grosses payes à la famille prostrée dans la misère des terres nordiques à Bellecombe. Il était leur seul espoir avec ses bras vigoureux et son courage tout neuf.

À l'urgence de l'hôpital, on conclut rapidement à la gravité de la blessure : les os réduits en bouillie, la circulation sanguine coupée pendant de longues heures. La question n'était pas de savoir s'il fallait amputer, mais jusqu'où il fallait couper. Les spécialistes l'entouraient, discutant de

⁷ Voie d'accès aux chantiers d'abattage à partir du puits principal.

son « cas » en un anglais qu'il essayait intensément de déchiffrer à partir des seules mimiques du visage et des intonations. Le verdict tomba comme la guillotine, après de courtes délibérations : ce serait au-dessus du genou et tout de suite, pour battre la gangrène de vitesse. Aucune larme versée malgré l'immense peine, de part et d'autre. La vie s'accrochait à toutes bouées malgré l'insulte et l'horreur.

Après le départ des médecins, le petit essaim d'infirmières drapées de blanc ne mit pas de temps à s'approcher, changea les pansements, refit le lit, fournit ce qu'il pouvait d'explications et le réconforta entre deux thermomètres, deux mesures de pression sanguine et deux piqûres « pour la douleur ». Ces soins eurent au moins l'effet de lui engourdir le cerveau, son pire ennemi en ce moment.

Quelques heures plus tard, le brancardier, Lucien, le réveilla. C'était l'heure. Il lui indiqua la civière à ses côtés. Pouvait-il arriver à s'y glisser tout seul? Certainement, osa-t-il, dans un mouvement désespéré pour profiter une dernière fois de ses deux jambes. Il se redressa, pivota et s'éjecta du lit atterrissant sur ses deux pieds. Il s'agrippa au regard du brancardier. Pouvait-il deviner ce qu'on ressent en se tenant debout sur ses membres une dernière fois? Il mentait, évidemment. Car c'était déjà trop tard. Il ne sentait plus sa jambe, ne la contrôlait plus. Devant lui, l'employé habillé tout de blanc lui sourit faiblement, faisant mine de ne pas comprendre ce qu'il y avait dans son

regard effaré, tout en assurant son geste maladroit pour se hisser sur la civière.

Ayant déposé la civière à bon port, le brancardier rejoignit ensuite ses quartiers dans une petite salle attenante au poste du service de chirurgie, reprenant avec les autres préposées aux malades les conversations inachevées du matin. C'est là que sœur Saint-Augustin le héra.

Sitôt entré dans la salle d'opération, il devina la tension qui y régnait. Les infirmières s'agitaient à gauche et à droite, faisant mine de s'approcher du patient, mais reculant sitôt après. L'anesthésiste gémissait dans un coin comme un élève puni. Le Dr M^c Arthur, son bonnet tout de travers sur la tête, marmonnait des ordres brefs à travers son masque humide tout en agitant une scie à viande au-dessus de ses épaules. Lucien s'arrêta à quelques mètres de la table, se sentant de trop dans une pièce de théâtre d'où les acteurs voulaient s'enfuir avant la fin. L'infirmière-chef l'interpella d'un signe de main impatient. M^c Arthur repéra le geste et se retourna.

- Ah! Here you are!

Lucien approcha sur la pointe des pieds, incapable d'imaginer comment se rendre utile dans les circonstances. M^c Arthur écarta son monde comme on tire un rideau. On entraîna illico dans la scène tragique. Du patient, on ne voyait que la jambe, le reste étant enfoui dans les champs

stériles. Damien n'était plus qu'une plaie béante saignant dans un seau par terre.

- *Would you hold that leg for me, please?*

Une voix calme, encore empreinte de cette politesse tout anglaise qui tente de civiliser la cavalcade des émotions débridées. Vraiment, ce n'était que ça! On l'avait fait venir ici en catastrophe pour si peu.

Lucien s'approcha, attrapa à deux mains la jambe ballante et la tint serrée contre lui pendant que le chirurgien reprenait sa scie, heureux de tomber sur un assistant qui s'y connaissait en gros ouvrages. Une fois l'os coupé, il termina le sectionnement des muscles et des nerfs au scalpel. L'adresse et la rapidité des gestes avaient quelque chose de fascinant. On en oubliait l'inconvenance des détails, fragments d'os nageant dans le sang, odeur de viande découpée. Cet homme savait où il s'en allait malgré la nécessité de faire vite. Rien à voir avec la petite école, la boucherie des matins *frimassés* d'automne sur la ferme paternelle, la fête du boudin. Il ne vit même pas venir la fin. Subitement, il se retrouva avec dans les mains un bout de jambe qui ne tenait plus à rien.

Mais c'était tout de même la jambe de Damien. L'étrangeté de la situation lui fit perdre ses moyens pendant que la dissection se transformait en raccommodage du moignon. On l'abandonnait avec une question sans réponse sur les

bras. Ce n'était plus une question, c'était un tigre en train de se jeter sur lui. Que faire de ce fardeau de plus en plus lourd, comme si l'immensité du désespoir humain s'y engouffrait à toute vitesse? À qui appartenait maintenant ce bout de membre, ce bout de vie en bout de course?

Il revoyait maintenant le visage de Damien avant qu'il ne tente de se soulever pour atteindre le lit de la civière. Il y avait dans ses yeux une imploration qu'il comprenait tout juste maintenant. Qui aura ma jambe aura aussi l'injustice de mon sort à partager. Voilà pourquoi personne ne voulait la tenir pendant l'opération. Lucien s'effondra, le dindon d'une farce pas très comique. Il chercha à droite et à gauche pour constater que tous les regards le fuyaient. Il finit par croiser celui de M^c Arthur et s'y agrippa paniqué.

- *What's the matter?*

- Qu'est-ce que... qu'est-ce que je fais de la jambe?

Oh! Ce n'était que ça?

- *Put it in the can*, répondit-il, haussant les épaules et pointant la bassine près de la table où le sang et des débris caillaient lentement. C'était tout. On pouvait passer au suivant.

Mais pas Lucien. Il retourna auprès de l'amputé le lendemain. Puis auprès de M^c Arthur. Est-ce que le docteur ne pourrait pas parler à la *compagnie*? Pas de problème,

répondit l'autre, avec un sourire résolument bon. Il allait le faire de toute façon.

De la *compagnie*, Damien finit par recevoir une « compensation », un pécule dont il allait tirer beaucoup. Ingénieux et affable, il se lança en affaires, mit sur pied un commerce de matériaux de construction. La mine qui lui avait pris sa jambe devint l'un de ses bons clients.

Quant à mon père, bien d'autres aventures l'attendaient, dans un tout autre monde que celui des hôpitaux. Peu à peu, il laissa aller cette jambe vers l'infini de l'oubli, jusqu'à ce qu'un jour du bout de son âge, comme un boomerang de l'au-delà, les jambes amputées de deux de ses frères diabétiques lui remettent en mémoire ce curieux épisode de Damien dans sa vie.

Le bonhomme Perrier

Ovide Perrier s'était convaincu, tôt dans la vie, qu'il possédait quatre as dans son jeu. C'est-à-dire ce talent assez rare d'aussi bien manier la carotte que le bâton pour faire marcher son monde. C'était déjà plus qu'il n'en faut pour réussir en affaires, surtout quand on avait, en quittant la famille, hérité de bons contacts et d'une solide marge de crédit à la banque. Cette famille, installée dans les Bois-Francs, avait mis sur pied une entreprise florissante dans un domaine assez nouveau pour l'époque, le transport des passagers en autocar. Elle désirait essaimer dans une région neuve, là où elle n'aurait pas trop à souffrir de la concurrence du train et du bateau. On lui paya un aller simple en train pour l'Abitibi en lui arrachant le serment de n'en revenir qu'à bord de ses propres *autobus* : le dressage aux affaires, façon américaine du *self-made man*. On avait cependant négligé un petit détail. C'est que pour faire rouler ce genre d'entreprise, il faut d'abord une route.

Des routes, il y en avait pourtant en Abitibi. Mais c'était à peine de quoi satisfaire un attelage de Clydes⁸ lourdement chargé. Pour les gros convois, on s'en remettait au train et à la vapeur. Quant au reste, la lenteur venait à bout de

⁸ Chevaux de traits réputés pour tirer de fortes charges.

tout, car les délais étaient inclus dans la livraison. Certains commençaient toutefois à trépigner, nouveaux adeptes de cette religion envahissante venue du Sud et qu'on pouvait résumer en une maxime : le temps, c'est de l'argent ! Le bonhomme Perrier, comme on allait bientôt le surnommer, était de ceux-là. Il entendait bien miser sur ses coreligionnaires pour s'attirer une clientèle.

Il acheta à crédit son premier autobus, un *Flexible* usagé qu'il avait déniché bon marché en Ontario. Il le gara fièrement dans la cour arrière de la petite maison qu'il avait louée au centre-ville de Rouyn. Une pancarte, clouée de travers sur le portique avant, attestait qu'il s'agissait aussi du premier terminus de la ville.

Les choses démarrèrent rondement. Perrier conduisait lui-même l'unique véhicule de son équipage. Il vendait les billets, assurait la comptabilité, le secrétariat, la promotion et même l'entretien mécanique. Les clients affluaient, ravis de pouvoir faire l'aller-retour entre La Sarre et Rouyn en une seule journée. Fort de son succès, il entreprit alors de desservir plusieurs petites localités rurales environnantes. Mais ce fut trop pour un seul homme, tout talentueux fut-il. Il travaillait jour et nuit, enfilant ses habits de mécanicien après avoir conduit son engin toute la journée. Les pannes se multipliaient. Les réparations laissaient à désirer. Les pièces de rechange manquaient cruellement. Il devint évident qu'il devait « engager ». Il recruta un premier

chauffeur, qu'il ne paya pas très bien. Il en eut pour son argent.

Il s'agissait d'un bon Canadien-français, habitué à trotter à la vitesse des bœufs. Cette attitude était d'ailleurs fort logique quand on devait composer avec les chemins qu'on avait au mitan du siècle dans ce pays nouveau. Les voyageurs ne se plaignaient pas trop des retards, en habitués des pays de colons. Mais c'était cette vilaine habitude que le bonhomme voulait justement corriger chez eux. Comment ? En leur offrant tout simplement la possibilité de respecter un horaire. Une fois qu'ils auraient goûté aux vertus de ce nouvel Évangile, ils le réclameraient pour toujours, délaissant le train, le bateau et autres chars à bœufs pour adopter l'autobus. Vite et à temps !

Sauf que le chauffeur, lui, n'en avait cure. Pour un salaire de misère, pourquoi allait-il se casser les reins à porter sur son dos les passagers, l'autobus même parfois, dans les côtes glacées en hiver ou les déserts ensevelis sous la neige ? Pourquoi se *désâmer* à torturer cet engin poussif quand il s'enlisait dans les vases lisses que laissait la moindre pluie sur des sentiers asphaltés de la seule misère noire ? Le bonhomme le faisait bien, lui, soit ! Mais c'était un missionnaire et son Dieu allait bien le récompenser un jour, peut-être...

Malgré ses grandes qualités, l'évangéliste s'était en fait trompé de cible en s'attaquant aux ennemis du culte

nouveau. Au lieu de s'en prendre au ministère à Québec qui faisaient la sourde oreille à ceux qui se plaignaient des chemins pavés de bonnes intentions, Perrier s'en prenait à ses chauffeurs !

C'était une cause perdue d'avance, mais il s'y adonnait avec le zèle d'un prosélyte qui mise sur la somme de ses échecs apostoliques pour ébahir les incrédules. Malgré cela, le commerce prospérait. Au bout de quelques années, il comptait une douzaine d'autobus en service, trois terminus éparpillés en région, quelques mécaniciens et une vingtaine de conducteurs, sa bête noire.

À chaque nouveau qu'il embauchait, c'était le jeu du chat et de la souris qui recommençait. Le bonhomme l'avait déjà condamné d'avance pour escroquerie et fainéantise avant même qu'il ait ajusté sa casquette neuve sur sa tête. Et les chauffeurs, persécutés de manière préventive, s'organisaient pour lui donner raison. Il s'ingéniait à tenter de les prendre en défaut, inventant même des directives stupides pour la simple satisfaction de les voir transgresser par ces « insoumis » et ces « profiteurs » de chauffeurs.

Ainsi, il leur interdisait de retirer la moindre goutte d'antigel des barils qu'il entreposait au sous-sol de son terminus. Il avait dû en surprendre un qui lui en subtilisait quelques litres afin de faire le plein du radiateur de son auto personnelle. Il en avait déduit que tous les autres faisaient de même. Pourtant ce n'était pas le cas.

À cette époque, les autobus n'avaient pas la robuste constitution de ceux d'aujourd'hui. Conçus pour l'été et pour les rues pavées des villes, on leur demandait ici de rouler sur d'étroits sentiers découpés en pleine forêt vierge, en été empoussiérés au point de bloquer le renifleur du carburateur; en hiver devant avaler des raz-de-marée de neige par des froids paralysants tout en grimpant des glissoires interminables qu'il fallait ensuite dévaler en valsant entre les deux voies qui n'en faisaient plus qu'une, entre l'enfer et le diable. Tout cela alors qu'on les lestait à bloc dans la soute à bagages, agrandie en cale de navire au détriment de l'espace réservé au moteur, histoire de mieux rentabiliser chaque aller-retour.

Ces moteurs rendaient l'âme au bout de seulement quelques dizaines de milliers de kilomètres et les radiateurs s'épuisaient à tempérer l'acier surchauffé, tordu par l'effort insoutenable. D'où le nom de « chauffeurs » qu'on donnait aux conducteurs de ces véhicules? Quand les radiateurs lâchaient, ce qui était routinier, le pauvre capitaine de rafiote devenait homme à tout faire et se débrouillait pour rentrer au bercail en s'approvisionnant dans toutes les flaques d'eau des fossés longeant la route. Hagarthy, un des chauffeurs, venait de se taper le tronçon Macamic-Rouyn. Il devait immédiatement relayer l'express Val-d'Or-Montréal et n'aurait pas le temps de faire réparer la tuyauterie dégoulinante du système de refroidissement.

Sitôt arrivé à Rouyn, il descendit au sous-sol du quartier général, là où se trouvaient les barriques d'antigel pour remplir à la hâte quelques bidons qui serviraient de réserve à son chameau assoiffé, le temps d'atteindre Malartic. Mais c'était sans compter sur la vigilance du bonhomme.

Comme un garde-chasse traquant un braconnier insaisissable, il s'était caché dans la forêt de pneus usagés qui jonchaient le sous-sol du terminus, la cave. Il y attendait patiemment son heure. Au moment où Hagarthy, penché sur son récipient, allait en refermer le bouchon, il surgit de nulle part et lui asséna un formidable coup de pied au cul. Ce dernier en perdit son casque et s'envola pour atterrir quelques mètres plus loin dans une pile de chambres à air dégonflées, malheureusement pour son échine. Il eut beau protester de son innocence et de son dévouement à la cause de l'horaire, le bonhomme resta inflexible, convaincu d'avoir débusqué un cas d'espèce qui impressionnerait les autres chauffeurs..

Hagarthy ramassa son couvre-chef et son honneur, tachés d'huile, et retourna au travail sans son antigel. Le moteur de son autobus figea d'un infarctus à la hauteur de Cadillac. Les voyageurs ne purent rattraper l'express de Montréal ce jour-là. Évidemment par la faute de cet incapable de chauffeur ! Et il en allait souvent ainsi.

Mais les chauffeurs méritaient parfois leur disgrâce. Par exemple, il y eut Charrois, ce coureur de jupons invétéré

qui aimait s'amuser à humer de près les serveuses chaque fois qu'il s'arrêtait dans une des haltes ménagées dans l'horaire pour permettre aux passagers de se dégourdir les jambes et de prendre un repas chaud au cours du long trajet. Le bonhomme tentait désespérément de réduire ces pauses au minimum pour compenser l'effet d'une autre de ses décisions à la Salomon. En effet, pour arriver à respecter la cédule irréaliste imposée malgré les multiples obstacles qui ralentissaient leur allure, les conducteurs n'avaient d'autre choix que de rouler plein gaz dans les beaux droits. Il avait alors demandé à ses mécaniciens de « barrer » le moteur de ses autobus afin d'éviter la surchauffe lorsqu'on le forçait à rouler longtemps à plein régime. Comment? Simplement en interposant une longue tige de métal qui bloquait l'admission d'essence dans le carburateur.

Mais Charrois avait un ami chez les mécaniciens, lequel lui enseigna comment déjouer les ruses imaginées par le maître matou. Il fallait simplement raccourcir la course de cette tige en l'arquant de côté. Un simple lacet de bottine suffisait.

Tout le long du trajet Montréal-Grand-Remous, Charrois prenait soin de son monde, distribuant les sourires et les œillades à toutes les dames à bord. S'il en avait repéré une qui lui paraissait plus réceptive, il l'invitait à s'asseoir sur un siège à l'avant, tout près de lui. Il n'était alors que

minauderies, ne quittant des yeux sa poupée que le temps d'amorcer les virages les plus serrés. Mais Dieu sait s'il y en avait ! Lassé de cette route qui le privait du seul paysage qu'il voulait voir, il stoppait alors quelque part au milieu du parc La Vérendrye, improvisant une pause-pipi à l'itinéraire. Le plus souvent au camp Dorval, près de la petite chapelle. Et là, sur les bancs de la cantine, il se livrait à une cour dévergondée sous l'aile protectrice du clocher et sous les yeux des passagers inquiets de ce retard inexplicable. Finalement, quand il avait pleinement empourpré les joues et les oreilles de la belle avec ses avances audacieuses, il invitait tout le monde à rembarquer. Une demi-heure de retard, ça pouvait se rattraper si on avait de bonnes chaussures. Et surtout de bons lacets !

Il trafiqua promptement le carburateur et monta à bord en sifflotant. Finies les causeries galantes, il conduisait un bolide de course maintenant. Les parois latérales en craquaient dans les courbes tellement elles pliaient pour arriver à les enfiler à pareilles vitesses. Le pauvre moteur râlait au milieu du silence général des passagers inquiets et beaucoup moins pressés maintenant qu'il en allait de leur vie. Une fois rendu au terminus de Rouyn, Charrois reprit là où il l'avait laissé le petit air qu'il sifflotait tout en couvrant sa dulcinée, pâlie par l'émotion et la fatigue, de

galanteries insistantes. L'horaire était respecté à quelques minutes près. Il n'y avait rien à redire.

Un jour le mécanicien qui récupérait les *long-courriers* de Montréal à leur arrivée en blêmit de surprise lorsque, après avoir fermé le contact chez celui de Charrois, le moteur continua à tourner comme si de rien n'était, tellement il était rouge de chaleur! Inutile de préciser que le petit ajusteur mécanique dans l'atelier du sous-sol ne chômait pas, alésant les cylindres l'un après l'autre et sur dimensionnant les pistons dans l'acier ravagé des cages de moteurs qu'on avait par trop sollicités.

Cet employé docile, dévoué à sa tâche, avait su par contre s'attirer la confiance du chef qui avait décidé de s'en faire un allié dans sa bergerie harcelée par les loups. Pour arriver à ses fins, il substitua la carotte au bâton. Son ajusteur aurait toute la latitude voulue pour planifier son travail et gare aux jaloux osant critiquer les nombreuses heures que cet employé consacrait à défier les mots croisés du *Petit Journal*. Cet homme allait au-devant de l'ouvrage, ayant toujours en inventaire deux ou trois moteurs remontés à neuf prêts à remplacer le premier qui lâcherait en route. Depuis qu'il avait décidé d'avoir sa propre *machine shop*, le bonhomme avait fait un coup de maître, réduisant par dix les délais que lui imposait l'envoi à Montréal de ses nombreuses pièces à réusiner. Mais la compétence du *machiniste*, comme on les appelait à

l'époque, y était aussi pour quelque chose. Et Perrier le savait. Il lui fallait s'attacher cet employé à son service et pour de bon. Or ce dernier caressait le rêve de déménager un jour dans le patelin de ses origines, près de Québec. Rien que d'y faire allusion faisait frémir notre homme d'affaires. Pour arriver à l'en dissuader définitivement, il n'y avait qu'un moyen : l'acheter !

Sa stratégie commença par de petits cadeaux, des suppléments en liquide versés après la distribution des chèques de paie. Tous les prétextes étaient bons. Le machiniste, flatté d'être ainsi apprécié, redoublait d'ardeur au travail, prenant de plus en plus d'initiatives, toujours endossées par le patron. Il commandait des culasses taillées dans de nouveaux alliages plus légers mais plus résistants, il s'intéressait aux moteurs diésels, qu'on disait plus durs à la tâche, suggérant d'en faire l'essai sur la flotte du long-cours. Et surtout, il entretenait comme des bijoux précieux toutes ses machines-outils, sans regarder à la dépense. Il était véritablement maître à bord dans le vaste sous-sol qu'il emplissait des airs des *Joyeux Troubadours* jaillissant de la grosse radio sur pied flambant neuve dont on lui avait fait don il y a quelques années, sous prétexte que la femme du boss n'en aimait pas la couleur après l'avoir vue *jurer* parmi ses autres meubles de salon !

De supplément en supplément, on en vint à une prime régulière qui s'ajoutait furtivement aux émoluments

convenus. Le paradoxe était que le travail, lui, allait en diminuant. En effet, à force d'améliorations ici et là, les moteurs tombaient en panne moins souvent, les instruments du métier conservaient une coupe impeccable et il n'y avait plus de délais quand venait le temps des chirurgies majeures : le patient pouvait repartir dès le lendemain avec un cœur neuf dans la carlingue. Autant de gagné pour le respect de l'horaire.

Mais autant de répit de moins pour les autres employés. Les mécaniciens ne se tournaient plus les pouces en attendant qu'on en finisse avec le redécoupage du moteur, le laveur d'autobus ne pouvait plus reprendre son souffle entre deux véhicules en convalescence et les chauffeurs écopaient de plus en plus de la seule responsabilité du maintien de l'horaire. Une sorte d'épuration naturelle finit par ne laisser en place que les plus soumis à ce genre de contrainte. Tout cela était bon pour les affaires.

Le machiniste finit par apprendre qu'il n'était pas seul à puiser dans la réserve personnelle du patron. Le contremaître d'atelier à Val-d'Or y avait aussi accès, et plus largement que lui encore. Cet homme était devenu le bras droit de Perrier, le remplaçant au pied levé chaque fois qu'il s'absentait « pour affaires » à l'extérieur du pays. Une sorte de courroie de transmission pour tout le reste de l'engrenage. Le bonhomme avait ainsi réussi à s'acheter la paix de l'esprit. Il pouvait maintenant retourner à

Victoriaville se pavaner au milieu de ses frères en alimentant copieusement sa réputation d'un pour qui l'argent « ne pèse pas au bout du pouce »!

Un jour pourtant cette réputation lui attira de sérieux ennuis. Les limiers de l'impôt finirent par flairer un os derrière cette affaire qui, officiellement, rapportait peu. Ils grattèrent, mâchèrent et avalèrent une montagne de chiffres dans les bureaux du comptable, un peu perdu dans les multiples comptabilités qu'on le forçait à tenir. Ils en ressortirent en jappant de plaisir : il y avait bien là une poule grasse qui avait su esquiver le panier à œufs. Du coup la fortune du bonhomme subit une cure d'amaigrissement accélérée. Mais contre toute attente, il n'y eut pas de cris de révolte, ni de plaintes, ni de pleurs. Simplement son pas avait ralenti et son dos paraissait plus voûté, pendant qu'il promenait son œil inquisiteur sur ses employés et sur son roulant.

Ceux qui l'avaient toujours craint en furent impressionnés et se prirent même de sympathie pour cet autre Job des temps modernes. On se remit au travail avec la conviction de participer à la résurrection de l'entreprise. Et cela aussi fut bon pour les affaires. Quelques mois plus tard, son machiniste de Rouyn dînait à sa table à Val-d'Or et s'inquiétait au sujet de cette saignée du fisc. Le bonhomme ne parut pas trop ému. Il se laissa même aller à l'une de ses rares confidences au sujet de sa situation financière :

—Tu sais, ils m’ont « plumé » pas mal. Mais... ils n’ont pas tout trouvé!

Le cœur n’y était plus cependant. La *béznisse* allait trop bien. Il n’y avait plus qu’à maintenir le cap sur une mer calme. Le vieux lion ne se décidait pas à ronronner sagement. Il se prenait parfois à penser aux batailles épiques avec ses chauffeurs des premières années, tous disparus pour la plupart. Il les regrettait maintenant comme un chat privé de souris.

La nostalgie aidant, il vendit. À des financiers qui n’avaient cure de connaître le prénom des enfants des employés. Ils commencèrent par exiger du gouvernement des routes décentes et bien entretenues. Ceci obtenu, les lourdauds de chevaux de trait, *Flexible* et *Courrier*, firent place à de fringants *Prévost*. L’ancienne équipe connut aussi le même sort. Le contremaître de Val-d’Or et le machiniste de Rouyn furent remerciés de leurs bons services et remplacés par des fonctionnaires anonymes basés à Montréal.

Le bonhomme ne survécut pas longtemps à tout ce chambardement. Mais quelques années après sa mort, on trouva dans la soute à charbon de sa demeure des centaines de liasses de dollars cachées sous les poutres et sous les outils noircis. Quand on les déroula pour les compter, le froissement des billets jaunis avait un air de gémissement, celui des chauffeurs et des autobus s’arrachant le cœur dans les côtes enneigées et les

bourbiers mouvants d'une Abitibi qui résistait encore à se partager avec le reste du monde...

Le météorite du Montreuil

Jenesse avait un amour dans la vie et c'était une érablière. Elle tenait du miracle ayant poussé on ne savait pourquoi dans cet esker sablonneux du moyen Nord où n'avaient l'habitude de prendre racine que le cyprès, la comptonie voyageuse et le bleuet. Il avait découvert ce trésor un jour qu'il s'était cru perdu en forêt, justement à la recherche du bleuet. Ça avait été tout de suite le coup de foudre pour lui. De beaux érables rouges sveltes mais vigoureux, un sous-bois bien dégagé où l'ombre croise le fer avec la lumière sans se douter que leurs victoires et défaites successives se réglaient sur la course du soleil. Et surtout, il y avait le lac.

Honnêtement, on aurait plutôt dit un étang. Modeste, discret, profond comme les sources qui l'alimentaient. Son eau resplendissait, claire comme le regard du temps quand le ciel est au beau fixe. Et dessus, il y avait les îles. Un trésor dans le trésor. Car c'était des îles flottantes. Des bribes d'Amazonie égarées ici en plein Septentrion. Du coup, le Jenesse en avait oublié qu'il était perdu. Le choc, sûrement, l'avait fait frémir du genou aux orteils. On lui avait déjà parlé d'un météorite tombé pas très loin de là, il y a des millions d'années. Il avait haussé les épaules : ça

n'apporte rien de plus dans son assiette que de vivre à côté d'un cratère. Quelle erreur! C'était sûrement à cause de lui, de l'épaisse chaleur qu'il avait dégagée que ces merveilles avaient été permises ici.

Ce n'était pas par hasard qu'il était arrivé sur cette perle ignorée. C'était lui qu'elle attendait, l'esseulée, la belle en pure perte. Elle l'avait attiré jusqu'à ses pieds en égrenant les bleuets le long de sa piste. Elle serait sienne désormais et lui, il serait sien. Il en avait la certitude. Il s'approcha de la mare pour en admirer les frissonnements colorés par le souffle chaud du jour se coulant sur sa peau au soleil couchant. Les petites îles se baladaient d'une anse à l'autre au gré des errances du vent. Le pays des fées, pas de doute. Terrassé, il s'assit au pied d'un bouleau et pleura. Pourquoi lui? Pourquoi maintenant?

Il avait depuis longtemps renoncé à l'ambition du bonheur et à toutes les autres formes de l'ambition d'ailleurs. Il vivait bien simplement dans sa petite ferme, sise dans le hameau de Roulier. Une vache et son veau, deux bœufs, cinq gorets, une douzaine de poules et un grand potager lui assuraient une maigre subsistance. Le foin, l'orge et l'avoine venaient bien dans ses champs qu'il avait déboisés, essouchés, labourés en y plantant le meilleur de lui-même. Veuf depuis trois ans, les enfants éparpillés dans de vastes villes éloignées, il était entré dans ce temps immobile où le quotidien se meuble de petites routines bien

apprivoisées qui donnent l'impression que rien ne change autour de soi. Mais ses propres changements n'en émergeaient que davantage.

Ses muscles plus lents, plus mous à l'effort, ses yeux qui ne s'intéressaient plus aux détails du rapproché et n'aspiraient qu'à fixer le lointain de l'horizon dans sa mémoire, laquelle ne voulait plus s'embarrasser de tout ce qui ne faisait que passer en surface dans sa vie. Son corps s'échappait de lui par un trou au centre de son histoire et se tarissait lentement comme une source en hiver.

Et voilà que maintenant l'eau lui était redonnée. Il s'en aspergea les mains puis la tête. Les forces lui revenaient. Il avait hâte à la prochaine saison « des sucres » pour se gorger de la sève des érables. L'emplacement de la cabane était déjà choisi, celui de l'appentis pour son bœuf aussi. Il bourra sa pipe, l'alluma et bascula dans les bras de son rêve.

Un faible bruit sec le fit sursauter quelques instants plus tard. Quelqu'un ou quelque chose approchait derrière lui. Peut-être le propriétaire des lieux qui voulait l'en chasser? Son cœur se serra de tristesse à cette idée. Il se retourna lentement, nullement pressé de devoir s'extirper de son enivrement. Une forme s'imposa peu à peu dans son champ de vision, qui tournait à l'hallucination.

Une originaire toute dressée sur ses hautes pattes le regardait immobile. Ses grands yeux calmes l'enveloppaient de douceur pendant qu'elle mâchouillait sa dernière bouchée de ramilles d'érable. Toute blanche dans l'embrasement du soleil couchant, elle s'ouvrit à lui, dans un algonquin qu'il parvint à comprendre :

– Je suis Nidjani, l'albinos. Je veux partager mon domaine avec toi. Je suis lasse d'errer seule au monde.

Jenesse répondit par un large sourire qui fit mal à ses joues tellement elles avaient perdu l'habitude de ce mouvement. Lui aussi était las d'être seul, même s'il ne voulait pas l'admettre. Ce fut le début d'une longue conversation silencieuse où chacun contemplait le lac en laissant parler ses songes.

- Vois-tu ces îles blotties les unes sur les autres au fond là-bas? Ce sont mes enfants qui voyagent de par le monde et qui, par moments, lorsque le vent est trop fort, lorsque le malheur frappe dru, s'enveloppent les uns aux autres pour mieux faire face. Il y a *Wabanonè*, *Kwésis*, *Ickotè*, *Shiizepakoute*⁹...

Et le vieux Jenesse se mit à penser à ses propres enfants éparpillés eux aussi sur la surface agitée de la vie. Il y avait Laura, *Wellé*, Donat, Marie... On aurait dit que de les voir

⁹ Blanche, Fille, Feu, Sucrée

confinés à cette petite étendue d'eau le rassurait et qu'il pouvait encore leur épargner les coups du mauvais œil, comme au temps de leur enfance quand il remontait sur eux les couvertures dans leur lit à l'étage, tous blottis les uns sur les autres avant de s'abandonner au sommeil et à son monde de terreurs et d'ostensoirs. Nidjani, Nidjani! Il venait de comprendre qu'avec elle il pouvait venir ici pour veiller sur leurs enfants respectifs.

Pendant des semaines il revint souvent. Il construisit un petit abri et put ainsi passer la nuit sur place sur une confortable douillette de feuilles de sapin dont l'odeur lui rappelait qu'il était invité d'honneur dans le royaume de Nidjani. Les grandes neiges de janvier l'en séparèrent pendant des mois interminables. Elles finirent par couler en ruisseaux joyeux. Il se précipita alors dans le Montreuil pour entailler les premiers érables qui bordaient son refuge. Lorsqu'il eut bu de cette eau, il sentit ses membres se remplir d'énergie. Avec ses bœufs pour toute aide, il se construisit une hutte en planches grossières, assujettie sur une lisse de billots prélevés à même le peuplement de cyprès confinés dans les parties plus sablonneuses autour du lac. Puis il se mit à *courir les érables* dont il prélevait la sève sucrée à l'aide de *chalumeaux* de bois qu'il avait gossés à la lueur de la chandelle pendant les soirs d'hiver. Il faisait bouillir l'eau sur un baril en acier de quarante-cinq

gallons¹⁰ couché sur le ventre qu'il avait transformé en poêle à bois en lui découpant une porte à un bout, un trou à l'autre pour y ajuster un tuyau à fumée. Il avait aussi percé une ouverture au centre de la partie supérieure, juste assez grande pour y insérer une chaudière de zinc au-dessus des flammes, dans laquelle il déposait l'eau recueillie. C'était tout à fait rudimentaire mais ça permettait de cuire un sirop suffisamment concentré pour qu'il se conserve quelques semaines. Il le *finissait* ensuite sur son *poêle de cuisine* après son retour à la maison à la fin des *sucres*. Durant la récolte, le soir il se couchait près de ses bœufs dans sa hutte et s'endormait content, réchauffé par une présence invisible mais lumineuse autour de lui. Il était heureux.

L'année suivante il prit le temps de se construire une vraie cabane avec un évaporateur commercial reposant sur un socle de maçonnerie dans lequel il pouvait charger des bûches d'un mètre de longueur. Il tailla des sentiers parmi les *buttons* aux alentours pour agrandir le cercle des arbres qui contribueraient à alimenter sa bouilloire. Le soir venu, il s'assoyait à la fenêtre, repu de sa journée, pour contempler le lac avec ses navires immobilisés dans la glace mais qu'on aurait dit impatients de reprendre la mer, maintenant que l'eau libre se gonflait sous leur prison de cristal. La châtelaine des lieux ne venait guère avant que les

¹⁰ 200 litres

premières fleurs ne soient apparues aux branches des érables.

Il ne vit d'abord que les traces de son passage pendant la nuit. Un jour, ses bœufs sortirent de leur torpeur coutumière s'agitant en reniflant intensément. Il sut tout de suite qu'elle était là, aux aguets. Elle le laissa s'approcher si près qu'il put lui tendre une offrande de foin sec et d'avoine qu'elle dédaigna. Venue essentiellement pour examiner l'installation sucrière, elle le regardait avec un sourire approbateur dans les yeux, les naseaux frémissants. L'eau! Bien sûr, c'est l'eau d'érable qu'elle voulait! Il lui en déposa une pleine chaudière dans la neige sous son nez. Elle la flaira un peu, y plongea le museau et but goulûment. Ses oreilles battaient comiquement de part et d'autre de sa tête pendant qu'elle s'abreuvait à ce plaisir rare, fondant de la langue jusqu'au cœur. C'était donc pour ça qu'elle l'avait entraîné jusqu'ici et incité à y exploiter les érables. Elle connaissait le goût de cette liqueur et se languissait de le retrouver. Jenesse venait de découvrir le moyen de la garder près de lui. Tous les jours par la suite il lui réservait un seau plein de sa récolte la plus sucrée près de sa cabane, qu'elle venait boire à la brunante pendant que ses bœufs s'envoyaient gaiement leur ration de foin à ses côtés.

Il en fut de même l'année suivante. Et Jenesse rajeunissait au milieu de ses immuables rites chaque fois qu'il voyait

venir la saison des sucres, la saison de Nidjani. Mais, au village, le bruit courut qu'il avait trouvé une érablière dans le Montreuil. Il avait donné un peu de son sirop à certains incrédules pour les convaincre. Ce beau geste avait assoiffé les envieux. On murmurait en sourdine que cette érablière poussait sur les terres de la Couronne, qu'elle appartenait donc à tout le monde. Et Nidjani? Personne ne croirait sa version des faits. D'ailleurs, valait mieux se taire, rapport aux braconniers... Jenesse se tourmentait à chercher le moyen d'acquérir légalement son érablière.

Il résolut d'aller consulter le député, un homme important mais qui avait des manières simples et se laissait aborder facilement par les petites gens. Il fut reçu dans le bureau de comté, à Rouyn. Tout intimidé, il exposa son plan au parlementaire qui parut fort intrigué. Lui aussi venait du Sud, avait été baptisé jeune à l'eau d'érable et partageait la même religion que son électeur, exubérante au « temps des sucres », cette messe folle où on anticipe la douceur de l'été en sirotant l'élixir des sucriers.

– *Vous en faites pas, monsieur Jenesse.* je vais vous arranger ça. Revenez me voir l'automne prochain.

L'automne suivant, ce n'était pas arrangé. Mais on s'était informé et il n'y aurait aucun problème. Quelques petites formalités à régler avec les pousse-crayons au ministère et le fonds de terre serait à lui. Fallait revenir à l'autre automne prochain. Jenesse s'en retourna presque satisfait,

un petit doute excepté. L'année suivante, on en était toujours au même point. L'inquiétude grandissait.

– *Vous en faites pas monsieur Jenesse.* Tant que je serai là, personne ne touchera à votre bien.

Votre bien. Rien que d'entendre ces mots, « c'était de la musique à son oreille ». Il songeait alors à sa cabane, à son lac, à ses îles, à ses enfants flottants, à la blanche originaire qui, comme lui, ne vieillissait plus depuis qu'elle buvait de cette eau bourgeonnante. Mais les langues, bonnes et mauvaises, parlaient de plus en plus fort au village. Et dans plus grand encore. Et toujours cette promesse vague du député. Au moins cela avait-il suffi pour décourager ceux qui en voulaient à « son bien ». Ça lui avait tout de même coûté quelques gallons de sirop oubliés discrètement dans le bureau du député à chaque année.

Puis un jour, l'improbable arriva. Le politicien « perdit son élection ». Jenesse était atterré. Tout serait à recommencer avec le nouvel élu. Si jamais on pouvait lui cacher qu'il avait déjà eu de petites ententes avec son prédécesseur... Or il l'apprit, et très rapidement même. Cinq jours après le plébiscite, il accorda un contrat de coupe de bois dans l'érablière. On raconta plus tard que le marchand général avait patiemment manigancé tout cela derrière son comptoir...

On ne prit même pas la peine de l'avertir. C'est le bruit des tracteurs et des scies mécaniques entendu dans le lointain qui lui mit la puce à l'oreille. Il se précipita à pied mais avec une hache à la main. Il mit près de trois heures à s'y rendre, souffrant à chaque pas d'entendre le vacarme qui s'amplifiait et lui chavirait le cœur. Quand il déboucha enfin dans la clairière qu'il avait dégagée, il vit ses pires craintes confirmées. Trois hommes s'affairaient là, abattant ses plus beaux arbres, les sciant en billots et les empilant sur une charrette de cultivateur pour sûrement les transformer en vulgaire bois de poêle.

C'était le massacre pour le massacre, exécuté par les chevaliers du mal, tout excités à l'idée de détruire un peu plus de beauté sur terre. Du plus loin qu'il les vit, il leur cria, bien inutilement car son appel se perdait dans le vacarme des machines et le fracas des arbres qui s'effondraient au sol. Il dut s'approcher jusqu'à les toucher de sa hache avant qu'ils ne s'arrêtent.

On s'expliqua. Ils lui montrèrent le papier signé de la main d'un obscur agent de l'État au ministère des Richesses naturelles. Il n'avait rien à montrer excepté son cœur qui palpitait et l'évidence, tout autour d'eux, que quelqu'un avait déjà pris possession des lieux auparavant. Cela ne les avait pas impressionnés. En se rendant à sa cabane, il constata avec horreur qu'ils s'y étaient installés sans se gêner. Leurs vêtements épars accrochés à ses chaises,

leurs outils et leurs sandwiches mêlés sur sa table, une théière sur son évaporateur qu'on avait bourré de bois prêt pour l'allumage. Même le seau réservé à Nidjani avait été réquisitionné pour y ranger l'huile destinée aux gosiers asséchés des moteurs!

Les gallons de sirop versé dans l'estomac de l'ancien député lui remontèrent au nez et coulèrent en larmes amères sur ses joues tremblantes. La brûlure de la promesse trahie flamba jusqu'à son cerveau. Il se saisit de leur butin et lança le tout violemment dehors. Hors de chez moi, assassins!

Les autres, des jeunes aux bras d'acier, le regardaient sans rien dire. Ils voyaient bien la dévastation dans ce visage usé par des années de misère mais encore étonné par l'injustice de son sort, lui qui n'avait nui à personne dans la vie. Il aurait voulu leur en parler de la vie, de sa vie qu'ils mettaient en pièces, de celle de Nidjani et de ses enfants là-bas gambadant sur le lac. Les mots ne lui venaient pas. Il n'avait jamais été causant, le Jenesse, et les années de solitude avait empiré le mal, emmurant les paroles dans sa tête. Il regarda une dernière fois tout ce ... ce... cela qui lui avait donné un second souffle pour repousser la mort. Il repartit le dos courbé bien décidé à trotter vers sa tombe laissant les autres saisis d'un étrange malaise. Sans même se concerter ils laissèrent quelques

érables debout ci et là pour lui conserver l'illusion d'une érablière.

Mais Jenesse n'osa même pas y retourner après qu'ils en eurent fini avec leurs travaux. Privé de son eau de Jouvence, il dépérit comme une fleur en sécheresse. Autour de lui les quelques présences familières le quittèrent une à une, la vache et son veau, les deux bœufs, les douze poules... Il ne resta qu'une chatte d'Espagne qui le suivait partout en se frôlant entre ses jambes.

Ce fut quelques années plus tard que mon père le connut par hasard, en cherchant des bleuets lui aussi (c'était un endroit de prédilection pour en trouver). Il lui rendait visite de temps à autre pour *jaser*. Quand ils se furent un peu apprivoisés, Jenesse lui mentionna le passage de l'érablière dans sa vie. Ces deux-là venaient de se découvrir une ferveur commune : *les sucres*! Mon père lui proposa d'aller visiter les anciennes installations. Il finit par y consentir non sans beaucoup d'hésitations.

Son chemin, une plaie taillée à force d'homme dans la forêt, s'était cicatrisée en un sentier incertain. Les deux hommes s'y engagèrent, ajustant leur allure au pas lent de l'aîné. Les souvenirs remontaient au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans les fondrières, embellis par les années

d'éloignement. Il avait beau scruter les lieux avec minutie à la recherche de tel détail accroché à son rêve, la réalité l'avait dépassé. Il ne s'y retrouvait pas.

On marchait ainsi depuis des heures et des heures. Son compagnon ne fut pas loin de croire que le vieux avait inventé cette histoire à force d'ennui de sa jeunesse. « Retombé en enfance », comme on disait de beaucoup de ces vieillards évacués de l'avenir autant que du présent et pour lesquels il ne restait que le futur antérieur à conjuguer. On rebroussa chemin devant l'évidence d'une erreur de syntaxe entre les lieux et le temps. Ce fut mon père qui au retour découvrit par hasard l'érablière dans une clairière envahie par les touffes de joviales repousses sur les troncs séchés des érables abattus.

Jenesse refusa d'abord de l'admettre tellement ça ne ressemblait plus à ce qu'il portait dans sa tête. Puis, on découvrit les restes de la cabane, effondrée sauf pour les pierres serties de mortier de l'évaporateur. Ils toisèrent les gros arbres survivants qu'on avait laissés sur place et mon père en déduisit qu'il y avait bel et bien eu une vraie érablière en ces lieux. Le lac ? Jenesse ne tenait plus en place, maudissant ses jambes trop molles. *Par-là!*, qu'il lançait d'une voix enfiévrée à l'autre déjà loin devant.

Il finit par le rejoindre déjà en poste sur la rive. Le visage radieux il lui expliqua la nature ambiguë des neuf petites îles qui découpaient la surface du lac. Un peu plus et il lui

révélaient l'existence des enfants et de Nidjani. Ils restèrent ainsi longtemps perdus chacun dans la contemplation de ses souvenirs d'enfance sucrée. Le bonhomme décida finalement de remonter lentement jusqu'à la cabane, laissant l'autre à ses songes. Soudain Lucien s'écria derrière lui :

– Monsieur Jenesse! Monsieur Jenesse, venez voir : un orignal!

Jenesse rebroussa chemin, courant aussi vite que sur ses pattes alertes d'autrefois. Il le rejoignit tout essoufflé. C'était bien elle, broutant des racines de potamot dans une baie peu profonde. Elle le regarda en souriant de toutes ses dents. Le vieil amant en eut le cœur chaviré. Nidjani! m'a attendu tout ce temps. La sève remontait en lui, se frayant péniblement un chemin à travers ses artères sclérosées. Il était à nouveau gonflé à bloc. Il pouvait maintenant entendre son cœur battre dans sa poitrine et la chaleur chassait l'arthrite de ses os. Il souriait de tout son dentier en regardant mon père :

- *Ah ben! Ça... Ça me vaut mille piastres!*

Il voulait dire : ça me vaut l'éternité...de cette histoire revenue hanter mon père au jour de ses derniers jours...

Le lunétique

À D'Alembert, le long de la route conduisant au Nord, il y avait une petite cabane. Une humble demeure avec à peine un toit, des murs et une porte. Elle est si minuscule qu'elle se tient cachée aux regards extérieurs, engoncée dans les restes du *solage*¹¹ de l'ancienne maison de plein droit qu'elle fut autrefois.

Aujourd'hui, cette habitation n'existe plus, mais chaque fois que l'on passe en auto devant l'endroit elle apparaît subitement à nos yeux comme un fantôme du temps passé. Et quand je vois planer l'ombre noire du corbeau au-dessus de la lande abitibienne cela me ramène aussi à cette cabane et à monsieur Émard, le vieil ermite qui l'occupait. Sa vie ne fut qu'une plaie ouverte par la cruauté du monde, un acharnement du mauvais sort sur un innocent marqué au front par un cruel destin, contre lequel il n'opposa qu'une douce résignation, celle de ceux qui ont trouvé leur unique salut dans le rêve et la magie. Son pauvre visage offert à toutes les tourmentes, son corps tordu et pathétique en ont fait pour moi l'image du bonsaï par excellence, celui qui résume tous les autres et à qui j'ai fait large place dans ce recueil.

¹¹ Fondations, cave de maison

Mon père allait le visiter à périodes fixes, rythmées sur les saisons, mais surtout pendant celle des noisettes. Car les noisetiers poussaient dru comme les cheveux sur la tête en ces terres jadis cultivées mais qu'on avait abandonnées graduellement à tout ce qui voulait bien croître dessus. Pour je ne sais quelle raison, les noisetiers y régnaient en seigneurs intraitables dans certaines sections à flancs de rochers. Ils ne toléraient que l'érable à épis comme vassal, faisant barrage à quoi que ce soit de végétal qui osait s'aventurer un tant soit peu dans leur empire.

Chaque automne, les deux hommes se frayaient péniblement un chemin dans cette jungle où on ne pouvait conserver un sentier plus d'une année, tellement la repousse y était vive et jalouse de son territoire. S'ils réussissaient à battre les *suisses*¹² de vitesse, ils arrivaient à emplir de gros sacs de noisettes, des poches vides de patattes, en jute, dont on faisait grande consommation à l'époque. C'était une sorte de vendanges nordiques dont la transformation occupait une partie des soirées d'hiver. Une fois écorcées, les noix mûrissaient dans la pénombre sur les étagères du cellier, dans des pots bien alignés dont les ors chatoyaient sous la lampe parmi les rouges des confitures aux fraises et les mauves de celles aux bleuets.

Ce cellier était en fait une pièce minuscule aménagée sous une trappe dans le plancher de la maison de M. Émard,

¹² *Tamias rayé*

maison qui elle-même n'était qu'une seule pièce d'à peine trois mètres sur quatre mètres. Entourée de ce qui restait de deux des murs de la cave, elle devait être le début de la reconstruction de sa résidence, incendiée pendant son absence un certain automne. Mais l'argent et le courage lui manquèrent en même temps et il dut se résigner à habiter dans ce cagibi temporaire, sans eau courante et sans électricité, dont le seul avantage était sa proximité de la route Rouyn-Makamik. Cela lui permettait de relayer facilement l'une ou l'autre ville en hélant un autobus de passage. Il faisait ce trajet chaque semaine et fréquentait donc régulièrement les terminus du bonhomme Perrier¹³. C'est là que mon père, *machiniste* attitré du bonhomme, a pu faire sa connaissance.

Il y traînait sur les bancs en attendant l'heure du départ, n'ayant nulle part où aller une fois ses emplettes terminées. Ces dernières étaient toutes contenues dans une petite boîte de carton soigneusement ficelée qu'il lâchait rarement des mains. Son éternelle casquette sur la tête et maigrement vêtu, il ne parlait guère aux autres voyageurs dont les conversations animées l'entouraient pourtant. Ses yeux un peu délavés par l'usure du temps semblaient occupés à scruter un ailleurs fort lointain et non urgent. Ils sortaient d'un rêve chaque fois que mon père s'approchait

¹³ Cf chapitre 8, p. 57

devant lui, le plus souvent pour glisser une boîte de conserve ou un outil dans sa caisse de provisions.

Ainsi, il lui avait fabriqué quelques solides couteaux à dépecer à même des lames de ressorts pour suspension d'auto. Ce qui lui avait valu l'admiration et la reconnaissance sans borne du vieil ermite de D'Alembert. Ayant su que son bienfaiteur adorait la cueillette des petits fruits, il l'invita chez lui, alléguant la générosité de la Nature sur son territoire.

Bien sûr, il fallait un peu marcher, beaucoup même quand il s'agissait des bleuets dont les plus abondantes talles s'accrochaient aux rochers des collines D'Alembert longeant le fronteau du fonds de terre, à plus d'un kilomètre de la route. Suffisamment loin pour que les ours s'y sentent en sécurité et rivalisent avec les cueilleurs pour s'emparer la manne bleue. C'était là le véritable obstacle, car mon père craignait les ours. Non d'une crainte issue du respect pour une force supérieure, mais plutôt enracinée dans la peur que nous inspire un être maléfique. On l'avait persuadé enfant que les ours pourchassaient l'homme comme une proie. D'où la nécessité pour lui d'être accompagné de M. Émard et de sa hache avant de s'aventurer sur ces hauteurs lointaines. Qu'ils y viennent alors! Le vieillard tout malingre s'enflammait à cette idée. Il n'en fallait pas plus pour faire remonter en lui des

souvenirs qui débordaient de sa mémoire et qu'il partageait avec Lucien.

Ainsi cette fois où un hiver, ayant eu à marcher cinquante kilomètres en raquettes entre le chantier où il travaillait et le plus proche hameau (il disait cela comme s'il s'agissait d'une petite promenade), il fut poursuivi par une meute de loups. Au début, il avait cru à des chiens errants, car ces animaux ne se montraient pas. On ne les devinait qu'au son ouaté de leur course sur la neige et à leur halètement discret dans les fourrés épais bordant les deux rives de la rivière gelée qui lui servait de chemin en hiver. Puis l'un d'eux se mit à hurler pour rallier ses comparses. Le soir allait tomber rapidement et Pierre (c'était là son prénom) commença à douter de la sagesse de son plan.

Parti tôt le matin, il avait prévu s'accorder une halte en cours de route, une fois la majeure partie du trajet accompli. Il n'avait pas peur des loups qu'il avait dû affronter à quelques reprises auparavant. Mais il s'agissait de grands solitaires, de *loups-francs* dans son langage, que la faim parfois obligeait à transgresser les tabous et à patrouiller les sentiers de l'homme, en quête d'un lièvre ou d'une souris venus y chercher l'immunité.

Lorsqu'on les rencontrait par hasard sur la piste, ces fauves vous toisaient du regard tout en s'écartant poliment du centre, avouant par là qu'ils étaient en terrain ennemi. Mais il fallait tout de même se croiser au coude à coude, la

fuite étant éliminée comme solution de part et d'autre. C'est là que la hache faisait toute la différence. Pierre en emportait toujours une lorsqu'il circulait en forêt. Le loup savait apprécier cette différence et dès qu'il voyait le fil de la lame luire au bout de la main, il s'asseyait par terre à la manière des prédateurs, l'arrière-train affaissé au sol mais les pattes bien dressées, prêt à bondir. De la fausse soumission, et tous deux le savaient. Un loup reste un loup et n'abandonne pas facilement la partie. Il sait que la hache n'est pas plus terrible que la main qui la tient. Gare à vous si elle tremble! On avançait les fesses serrées, se jetant un œil à hauteur d'épaule, puis on continuait sans se retourner. Du moins pas avant d'avoir fait cent pas pour s'assurer que l'autre se tenait toujours à distance respectueuse.

Il allait en être autrement cette fois-ci. Il n'avait pas affaire à des solitaires respectueux, mais à des *jeunesses* en maraude, ceux qui ont des choses à prouver. Il n'y en aurait pas un seul à mâter, mais cinq ou dix. Peut-être quinze. Des ombres, impossibles à compter, ondulant furtivement çà et là à travers les mailles du sous-bois. L'étau se resserrait sur un homme traqué courant sur ses raquettes vers un filet de lumière léchant les franges de l'horizon. Il n'allait pas arriver à destination avant la noirceur. Il ne pouvait se résoudre à bivouaquer une partie de la nuit autour d'un feu, encerclé par ces démons et

combattant le sommeil. Il lui faudrait changer ses plans, poursuivre sa route au clair de lune, s'il y en avait.

Profitant de ce qui lui restait de clarté, il sortit une hache de son havresac pour couper quelques grosses branches à même un petit bouleau à proximité. Il y enroula tout ce qu'il put détacher d'écorce sur cet arbre et de bois pourri chez ses voisins. Aux premiers sons de la cognée dans la chair gelée du bouleau, les loups figèrent sur place. Il ne s'en rendit pas compte, occupé qu'il était à terminer son flambeau improvisé. Les frôlements, les halètements, les gémissements roulés, tout cela avait disparu. Il demeurait encerclé mais l'audace avait diminué chez les poursuivants. Lui-même se sentait plus confiant du simple fait que, ayant dû se concentrer sur une activité manuelle, il avait pu libérer son esprit des menaces qu'il se forgeait lui-même. Dès qu'il eut fait cent pas, il sentit que l'atmosphère avait changé. Le bruit de ses raquettes sur la neige occupait seul l'espace et le temps. La meute s'était ravisée et écartée. Ceux qui auparavant avaient même osé sauter à découvert sur la rivière afin de mieux flairer ses pistes fraîches dans son dos, mettant leurs pattes dans ses traces, s'étaient faits invisibles dans le sous-bois. Rien ne presse pour allumer ma torche, s'était-il dit soulagé. Il la rangea dans son bagage.

Il marchait d'un pas confiant et décidé maintenant, tenant son outil bien serré dans une main, une sorte de bouée de

sauvetage finalement. Plus que cinq kilomètres à franchir avant les premières habitations. Il respira plus aisément. Les loups, plus difficilement. Il sortit le flambeau et y mit le feu, car on n'y voyait presque plus. Les autres s'acharnaient toujours mais le cœur n'y était plus. Cette proie allait leur échapper à moins d'un faux pas inattendu. On insistait pour la forme. La bande se laissa distancer, imperceptiblement d'abord, perdant quelques bêtes à chaque kilomètre qui les rapprochait du monde des hommes. À la fin, ils ne furent que deux ou trois à suivre loin derrière. Pierre s'arrêta et leur fit face brandissant la hache et faisant mine de leur courir après. Ils se dispersèrent sans insister davantage. À partir de ce jour-là il se promit de ne plus jamais sortir sans sa hache.

Mon père se rassurait un peu en l'écoutant raconter ce genre d'histoire, bien qu'il eût préféré continuer à croire que les loups s'étaient tous enfuis dans le grand Nord devant l'avancée de la civilisation. Pourtant, des loups il y en avait plein parmi les hommes et, contre ceux-là, la hache ne pouvait rien. Cela Pierre Émard l'avait appris, beaucoup trop tôt dans la vie.

Né dans la pauvreté au tournant du siècle à Sainte-Flore, près de Trois-Rivières, il perdit sa mère alors qu'il n'avait que six ans. Après les funérailles, son père rassembla toute la famille à la cuisine suintante de tristesse et de froid et leur dit :

– *C'est ben d'valeur mes p'tits enfants, j'aurais aimé vous garder, mais j'peux pas.*

C'était une condamnation sans retour. Les trois petits poussins s'emmitouflèrent une dernière fois les uns sur les autres avant d'être dispersés aux quatre vents. Pierre fut placé chez un cultivateur d'une paroisse voisine et ses deux sœurs au couvent à Trois-Rivières. Il allait être près de vingt ans sans les revoir. Il ne fut pas adopté par cette famille, mais embauché. À six ans, il devait gagner sa croûte comme *homme engagé*.

On lui confiait des petits boulots de misère pour soulager les femmes de leurs corvées. Quand arrivait la morte saison, on cherchait à se débarrasser de lui, l'emmenant à la messe le dimanche pour l'offrir à l'un ou l'autre qui aurait eu besoin d'une paire de petits bras pour le prix du gîte et du couvert. Il se souvient de s'être fait traîner de carriole en carriole pendant que chacun s'affairait aux préparatifs du départ.

– Vous auriez pas besoin d'un p'tit homme pour une semaine ou deux. Nous, on peut plus le garder.

Cette phrase-là allait-elle donc lui coller à la peau comme un vieux vêtement inusable? Il ne pleurait pas, espérant à chaque refus qu'on les ramènerait à son père, lui et ses sœurs, faute de trouver preneur.

Mais des preneurs, il y en avait toujours. Pour corder du bois chez l'un, pelleter la neige chez l'autre, *égermer* les patates à Sainte-Claire, tirer les vaches à Sainte-Sophie, tourner la manivelle de la baratte à beurre à Sainte-Émilie. Le plus souvent, il travaillait seul, enfermé dans un petit réduit, ayant tout son temps pour penser à ce qu'aurait pu être sa vie s'il avait pu avoir une vraie famille comme les autres, ces enfants de son âge qu'il regardait partir pour l'école chaque matin en se demandant ce qu'il y avait donc tant à apprendre avec les institutrices pour qu'on y mette des années avant de digérer leurs leçons. Pour ce qu'il en voyait, ce ne devait pas être un savoir très utile car ceux qui avaient appris le plus sur ces bancs d'école semblaient les moins habiles pour s'attaquer aux tâches domestiques. Mais, tout de même, il aurait aimé tâter de ce à quoi pouvait ressembler une chose inutile. Une sorte d'attrance pour l'inconnu qu'il ne cherchait pas trop à s'expliquer.

Qu'y avait-il de si captivant dans ces journaux que les notables du village passaient de longues heures à décrypter les dimanches au village? Nul ne lui en parlait jamais et il n'osait leur poser la question tellement elle eut parue farfelue. Après tout, autour de lui tous savaient lire et écrire et on était de connivence sur ce que pouvaient raconter les *gazettes*. C'était une exclusion de plus pour celui qui n'était pas comme les autres. Il se jura bien d'aller

à l'école lui aussi quand il serait un homme libre de ses gestes.

Il dériva ainsi au gré des marées et des corvées, dans une quinzaine de familles et une demi- douzaine de paroisses avant d'aboutir chez Ti-Douard Lemelin. Celui-là avait l'air de l'apprécier pour autre chose que la force de ses bras. Il lui enseignait les rudiments du métier de paysan-bûcheron, le traitant comme ses autres fils et surtout, ne menaçant pas de le « donner » à un n'importe qui dès qu'un moment de chômage pointait à l'horizon. Pierre se serait attaché à lui, mais il avait connu trop de séparations arbitraires dans le passé pour se laisser aller à ce genre de sentiments.

Il y avait maintenant plus de deux ans qu'il *créchait* chez les Lemelin et on ne parlait toujours pas de s'en débarrasser. C'était trop beau pour durer. Un matin, à l'automne de ses quatorze ans, Ti-Douard lui apprit sans tambour ni trompettes qu'il devrait l'accompagner « aux chantiers » pendant le prochain hiver. Jos Ladouceur, le *djobbeur*, cherchait un homme à tout faire pour l'entretien des camps pendant que les hommes étaient au bois. Ti-Douard lui avait spontanément proposé Pierre.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Il était devenu un homme du jour au lendemain sans plus de formalités. Il aurait un salaire dont il pourrait conserver une partie « pour son tabac et

ses petites dépenses », avait précisé Ti-Douard. Ce premier hiver en forêt fut très dur, bien au-delà de ce qu'il avait imaginé. Il avait l'air d'un bambin au milieu de tous ces costauds et regrettait la compagnie de ceux de son âge qui pourtant le traitaient avec indifférence au village ou dans l'entourage des Lemelin. Tout cela pour un *gagne* aussi maigre que lui et qu'il fallait remettre presque en entier à son protecteur. Petit à petit, l'idée fit son chemin dans son cerveau qu'il pourrait peut-être se débrouiller tout seul dorénavant. Tant qu'à se faire louer à droite et à gauche par tout un chacun, aussi bien choisir soi-même son prochain maître. Sa décision prise, la vie lui parut moins dure. L'automne prochain il quitterait les Lemelin pour voler de ses propres ailes, à quinze ans!

Par chance, l'automne suivant Lemelin ne lui en tint pas rigueur et l'accompagna même pendant tout l'hiver à ce chantier. Il en fit un apprenti pour le métier de charretier, ce qu'on appelait « skiddeur » à l'époque. C'était moins dur que bûcher mais il fallait posséder une *timme*¹⁴, leurs attelages, leurs traîneaux et leur nourriture. Un inconvénient de taille pour qui n'avait pour tout bien que le linge sur son dos. Mais il pouvait servir d'assistant à ceux vieillissants qui souhaitaient s'alléger des plus durs travaux comme de décharger le bois sur les piles. Lemelin lui en trouva un au chantier voisin, avant de prendre congé de

¹⁴ Paire de chevaux

Pierre. Les deux hommes se séparèrent au retour des Fêtes. Qui sait quand ils se reverraient? Ti-Douard l'invita à revenir chez lui si jamais les choses tournaient mal. C'était toujours ça de pris, pensait Pierre, le baluchon sur le dos, marchant vingt kilomètres dans les chemins forestiers pour rejoindre son prochain patron.

Pourtant son plan n'était pas de revenir chez les Lemelin. C'est au couvent des Ursulines à Trois-Rivières qu'il voulait se pointer au printemps prochain quand le dégel allait mettre fin aux travaux de *charroyage* du bois. Il travailla vaillamment pour son nouveau maître, bien décidé à se faire apprécier pour sa rentabilité. Les trucs du métier appris de Ti-Douard lui permirent d'y arriver. Après le dégel, il descendit en ville avec trente *piastres* dans ses poches, un magot inespéré pour lui. Il se sentait comme un arbre gonflé de sève, prêt à éclater en une profusion de bourgeons.

Arrivé à Trois-Rivières, il se précipita à la porte de l'imposant édifice de pierres où logeaient les religieuses avec leurs protégées. On le reçut comme un imposteur en puissance, incapable de prouver son lien de parenté avec ses sœurs. On voulut l'éconduire, mais il s'incrusta au parloir. Ce n'était pas chose difficile car il n'avait nulle part où aller. De guerre lasse, on fit venir la Supérieure qui se rappela vaguement l'arrivée des sœurs Émard, il y a une dizaine d'années, accompagnées de leur jeune frère. Le

père était reparti avec le bambin après lui avoir confié ses filles. Était-ce possible que cet enfant-là soit devenu ce jeune homme perplexe devant elle? Dix ans, c'était l'éternité pour de jeunes enfants à la merci des caprices de la vie des orphelins. Pierre arrivait trop tard. Ses sœurs avaient été dispersées elles aussi comme paille au vent.

La plus jeune avait été « emportée par le petit Jésus », après une attaque de consommation peu de temps après son entrée au couvent. Quant à l'aînée, Gabrielle, on l'avait envoyée dans une congrégation enseignante à Saint-Boniface, au Manitoba, il y avait de cela cinq ou six ans. Aux dernières nouvelles, elle s'y préparait à prononcer ses vœux. Pour ce qui est du père, il n'avait donné signe de vie depuis ce départ.

Le Manitoba, la seule piste à suivre pour renouer avec une assise sur quoi se reconstruire une identité familiale, c'était un vertigineux inconnu pour Pierre dont l'expérience du monde habité n'avait jamais dépassé les frontières de la Mauricie. La religieuse devina son désarroi sous ses airs hébétés.

- Vous pourriez lui écrire, se hasarda-t-elle.

Écrire? Comment avait-elle pu supposer qu'il savait écrire? Son ignorance n'était donc pas affichée clairement dans son regard? En d'autres circonstances, il se serait presque

réjouit de pouvoir tromper les gens à ce sujet. Mais pas maintenant. Il hésita longuement.

- Vous... vous ne pourriez pas m'aider pour... la lettre?

Sœur Raymonde comprit qu'on ne l'avait guère envoyé sur les bancs d'école là où il avait été pris en charge et qu'il *en arracherait* dans la vie. Elle délaissa ses autres occupations et lui demanda de la suivre dans son bureau. Prenant sa plus belle plume et son papier le plus fin, elle y inscrivit les pensées de Pierre, du moins celles qu'il voulait bien livrer. Cette lettre, c'était de la magie. Elle allait transporter par la voie des rails ses paroles intégrales jusque dans l'oreille de sa sœur. Elle saurait ainsi qu'il existe toujours et qu'il la souhaitait à ses côtés. Elle viendrait l'y rejoindre aussitôt. Il ne doutait pas un instant qu'elle puisse avoir un esprit et un projet différents du sien.

La lettre partit et fit seule le long voyage. Mais la destinataire n'avait déjà plus la liberté qu'il imaginait. Il attendit patiemment son arrivée à Trois-Rivières chez une logeuse près du couvent. Tous les jours il marchait devant le portique espérant que sa sœur apparaisse en lui ouvrant grand les bras. Tous les jours les grandes portes restaient closes. Cela dura ainsi près d'une quinzaine. Pierre se mit à douter de la magie de l'écriture. La lettre n'avait peut-être pas pu retracer sa sœur? Cette dernière n'avait peut-être pas bien déchiffré le message? La supérieure n'avait peut-être pas inscrit les mots qu'il fallait? Son âme avait pu

s'échapper de l'enveloppe par un geste malheureux des postillons? Il devrait aller lui-même porter les mots dans cet autre monde pour en ramener son unique famille ici.

Finalement une autre lettre fit le trajet en sens inverse. La maîtresse des novices le fit venir au couvent, l'âme de sa sœur cachetée sous les plis du papier tenu dans sa main. Elle la lui tendit, mais il n'osa la prendre, craignant d'offenser d'une manière quelconque cette présence couchée à l'intérieur. Sœur Céleste-de-la-Providence s'impatia un peu devant ce bougre immobile, déchira le sceau d'un mouvement brusque qui lui fit mal, ajusta ses lunettes, balaya des yeux les mouvements d'une écriture mal assurée, fronça les sourcils et lui rendit la missive en silence. Pierre la regardait, l'œil suppliant. Il devina que les nuages noirs ne se dissiperaient pas de sitôt au-dessus de sa tête.

- Votre sœur ne peut venir vous rejoindre. Elle est entrée en communauté et son devoir l'oblige à rester là-bas. Mais elle aimerait beaucoup vous revoir, si vous pouvez vous déplacer.

Tout n'était donc pas perdu. La rejoindre, bien sûr. Mais quand, comment? Seul, sans argent, sans aucune expérience de ce pays mystérieux où on l'avait expédiée, exprès pour l'éloigner de lui, semble-t-il. Pourquoi fallait-il que tout soit toujours si compliqué dans sa situation sitôt qu'il voulait y changer quoi que ce soit?

Sœur Céleste avait l'habitude de traiter avec les démunis. Elle lui offrit un petit boulot au couvent pour le prix d'un logement, le temps qu'il trouve autre chose ailleurs dans Trois-Rivières ou les environs. Elle en informa Gabrielle, toujours par le chemin du papier. Pierre était heureux pour la première fois depuis fort longtemps. Le papier remplaçait presque les personnes, pourvu qu'on y mette tout son cœur. Gabrielle marchait presque à ses côtés maintenant. Il pouvait lui parler et l'écouter, malgré la distance. Il n'était plus seul au monde.

Le billet de train pour Winnipeg coûtait cher et il ne trouvait que du travail mal rémunéré chez les habitants des villes. Ici il fallait un métier pour qu'on s'intéresse à vous. Les semaines et les mois passaient sans qu'il ait pu mettre de côté le moindre sou. Les lettres rares et brèves ne faisaient que raviver la douleur de l'absence. L'automne frappait aux portes. Il lui faudrait repartir pour les chantiers s'il voulait économiser le montant exigé par la compagnie de chemin de fer. Il retourna chez son compère de l'an dernier, propriétaire des chevaux et du gréement, qui accepta de le reprendre.

À la mi-saison, le charretier fut blessé, *éreiné* en manœuvrant un billot trop lourd pour lui. Il dut retourner *au bord* avec son attelage. Pierre ne trouva personne d'autre pour l'employer. Il dut partir lui aussi, se retrouver de

nouveau devant la porte du couvent, sans le sou et sans avenir dans la tête. Cette fois, on ne pouvait le garder là aussi. On l'envoya à l'évêché où un missionnaire paraît-il recrutait des colons pour « ouvrir des terres » dans le nord du pays.

Pierre se présenta à lui comme ceux qui n'ont rien à perdre, exactement le genre d'homme qu'il fallait à cet Oblat coureur des bois pour l'évangélisation des Indiens. Il lui parla brièvement des terres et des hommes du Nord. En plus d'un Ouest, il y avait donc un Nord sur cette terre. Son destin toujours semblait le conduire à l'exil, ce grand vide prêt à accueillir ceux dont la vie tourne à vide jusqu'au vertige. Mais le missionnaire peu à peu emplissait le vide. Il y mettait la promesse d'une terre bien à lui, garante de son bien, généreuse envers celui qui, de ses muscles de fer l'arracherait aux arbres et la nourrirait de sa sueur quotidienne. Pierre sentit ses boyaux lui faire mal à force de se contracter. Un chez soi. Une demeure où réunir les siens et desserrer l'étau du néant autour de sa vie. Aucun effort physique, aucun sacrifice ne lui paraissait trop grand pour redresser la trajectoire de son sort ici-bas. Une fois le nid construit, il s'élancerait vers l'Ouest pour rapatrier l'oiseau envolé.

Une poignée de main d'acier trempé dans le regard brillant des deux hommes scella le pacte. On était en 1918. Le

bonheur avait un nom désormais. Il s'appelait *Makamik*, le castor, tout boiteux qu'il fût selon les Algonquins .

Quelques jours plus tard, le cœur léger, il regardait par la fenêtre de son wagon le paysage défiler devant ses yeux. Depuis La Tuque la même scène lui apparaissait : des lacs bordés d'épinettes plantées sur un terrain relativement plat. C'était son premier voyage à bord des *gros chars* et il en était venu à la conclusion que, si on se laissait emporter par ces engins, c'était le pays qui vous regardait passer et non l'inverse. Cette illusion allait même parfois jusqu'à s'imaginer immobile au milieu d'un coin de forêt filant à ses côtés.

Parmi le groupe l'accompagnant, la plupart n'avaient pas l'air de se formaliser au sujet de cette confusion du temps et de l'espace lorsqu'on voyage à grande vitesse dans ces contrées. On avait dû leur expliquer le « pourquoi du comment » à l'école. À vrai dire, ils ne s'intéressaient pas du tout à ce qu'il y avait dehors, jouant aux cartes ou écoutant le curé raconter les merveilles de la vie du colon en Abitibi, incluant le commerce, toujours possible, avec les Indiens. Ce bout-là de son discours intrigua le jeune exilé. Les Indiens, il n'en avait jamais vu, pas plus que les ours et les orignaux au milieu desquels ils vivaient comme de parfaits animaux. Au lieu de les mépriser, il se mit à envier secrètement leur solitude, leur privilège de n'avoir pas à se mesurer aux autres hommes et de n'avoir aucun

compte à leur rendre. Il se promet de leur rendre visite si l'occasion s'en présentait.

À partir de Senneterre, on commença à voir de rares habitations perchées çà et là le long du trajet, pour la plupart des cabanes de rondins toutes esseulées au milieu d'un champ de souches et de billots parsemés sur le sol. Ce pays ne suintait pas la richesse et il en ressentit un pincement au cœur. Ici il faudrait se débrouiller avec ce qu'on aurait à portée de main. Seuls les plus forts ou les plus tenaces survivraient. Serait-il de ceux-là? Pour lui-même, il n'en doutait pas, tant il se grisait à l'idée de forger lui-même sa destinée, mais pour sa sœur c'était autre chose. Il lui faudrait plusieurs années sans doute avant de jouir d'un bien suffisant pour tenir l'inconfort à distance.

Parvenu à Taschereau, ses hésitations fondirent un peu en apercevant les constructions plus élaborées autour de la gare spacieuse, érigée au milieu d'une trouée dans les murs de conifères. Il repéra même quelques animaux domestiques en pâture dans les champs essouchés. Sa respiration se fit moins oppressante à la vue de cette modeste victoire sur la masse déferlante des arbres enserrant l'avancée de la locomotive en terre nordique. Au fur et à mesure qu'on progressait vers Makamik, l'élargissement des espaces défrichés augmentait l'espoir.

Si Makamik ne pouvait guère se comparer aux gros villages confortablement installés sur les rives du Saint-

Laurent, cette bourgade encore jeune semblait déborder d'une énergie bien communicative. Sur le parvis de la gare, les habitants se pressaient autour des nouveaux arrivants pour les accueillir. Du renfort pour épauler les troupes de bâtisseurs de pays. On se pressait autour d'eux, on les serrait dans ses bras, on les écoutait comme des curés alors qu'ils ne faisaient que raconter le quotidien et l'ordinaire de la vie fluviale, au Sud. Pierre se laissait envelopper par un sentiment merveilleux, tellement inconnu pour lui qu'il ne pouvait même le nommer. Pour la première fois de sa vie, d'aussi loin qu'il pouvait la remonter, on le désirait. Ici, il avait une place réservée. Ici, il resterait, peu importe la misère et l'éloignement de la civilisation. Alors que tous ses compagnons de voyage quittaient une famille en s'exilant, lui il en trouvait une.

Après les fêtes de bienvenue, on le conduisit à son lot, un lopin de terre si vaste qu'il n'en voyait pas le bout sans devoir marcher pendant plus d'une heure. Et toute cette forêt, ces arbres centenaires dont il était couvert. À lui! À la seule condition de s'escrimer à les couper de ses bras. En prince, il aurait le loisir de labourer et cultiver la terre ainsi dégagée. À lui! Sans rien déboursier. Ainsi avait parlé l'agent du gouvernement. De plus, on s'offrait même à lui venir en aide pour les débuts toujours difficiles du nouvel arrivant. Ses voisins déjà installés lui avaient promis leur aide et leurs conseils pour la construction de son *campe*.

Les marchands du village, éloigné de seulement trente minutes à pied, lui offraient crédit pour la nourriture et tout le fourbi nécessaire aux entreprises d'un « premier colon ». Il s'assit sur un tronc d'arbre couché par terre, bourra sa pipe et « s'envola vers le paradis » dont il venait d'apercevoir un petit bout sur cette terre même.

On était en mai et la sève montante du renouveau tout autour de lui l'enflammait d'une énergie quasi inépuisable. Avec l'aide des colons d'expérience, il nettoya un carré de forêt à faible distance de la route et se servit des troncs ainsi abattus pour ériger un refuge, bien rustique aux yeux des passants mais seigneurial aux siens. Son château sur son domaine! Il apprit les trucs du métier pour alléger l'effort et la souffrance, et surtout, il se fit des amis, de vrais amis, le traitant en égal et non en orphelin sans feu ni lieu.

Pendant les longues soirées d'hiver, le voisinage s'intensifiait, l'oisiveté aidant. On allait d'une maison à l'autre, un peu plus souvent chez Pierre, sous prétexte qu'il était seul et peu connu dans le pays, mais pour de vrai, on appréciait la chaleur avec laquelle il recevait son monde. Il aurait, semble-t-il, tout donné pour plaire, même s'il n'en imposait pas par sa verve ou ses connaissances. Encore moins par sa richesse. De temps à autre, les femmes « oubliaient » un pain ou un plat mijoté en quittant son logis, les hommes lui « prêtaient à long terme » des clous, des planches ou des outils dès qu'il mentionnait un projet

de construction. Tous ces dons et ces petites attentions lui réchauffaient le cœur et le persuadaient chaque fois un peu plus d'avoir trouvé un asile où son esprit inquiet pouvait dormir en paix.

Parmi tous ses visiteurs, il ne fut pas sans remarquer la belle Madeleine, fille aînée de son deuxième voisin. Ses yeux avaient un jour croisé les siens et soutenu son regard quelques secondes. Un courant mystérieux avait alors coulé en lui, comme un baume sur une blessure qu'on croyait éternelle. Ce frisson lui avait inoculé la soif perpétuelle d'y boire encore et encore. Malgré qu'elle n'habitait pas très loin, elle ne venait pas souvent chez lui, s'occupant de ses frères et sœurs lorsque ses parents, des gens simples et sans détour, venaient faire la causette en passant devant sa porte sous un prétexte quelconque.

À force de se ronger les sangs dans l'attente, il se décida à prendre l'initiative. Il alla leur emprunter Ti-Blanc comme animal de trait pour, soi-disant, « sortir du bois ». Il savait bien que ce bâtard aux airs nonchalants ne lui serait pas d'un grand secours pour haler la charge. Mais il savait aussi que ce chien avait enjôlé le cœur de Madeleine, juste à voir tous les égards et petites attentions déployées pour lui. Comme il aurait aimé être à sa place quand elle se penchait vers lui pour l'étreindre lorsqu'il la regardait bêtement en remuant la queue!

Madeleine se rebiffa un peu à l'idée de voir son toutou attelé à une charge de bois, mais son père lui avait assuré que c'était une bonne idée, qu'il pouvait très bien tirer pendant l'été vu qu'on l'utilisait déjà chez eux pour ce genre de tâche en hiver. Pierre s'attristait beaucoup de ces hésitations. Il lui proposa de venir constater par elle-même que le chien ne pâtirait pas et serait même heureux de prouver sa vaillance. La jeune fille ne repoussa pas la proposition. C'était plus qu'il n'espérait.

Pierre fabriqua un genre de *travois*¹⁵ assez léger sur lequel il s'attela lui-même pour en vérifier la résistance à la traction. Elle n'était pas négligeable mais il se persuada qu'en dosant bien le fardeau on ne soumettrait pas l'animal à un effort indu. Le lendemain, ce fut Madeleine elle-même qui se pointa à sa cabane avec Ti-Blanc et son attelage. Inutile de décrire la joie de son hôte. Il la reçut avec les égards réservés aux princesses, sortant tout ce qu'il avait de vaisselle pour le thé et les biscuits, époussetant chaises et meubles, la complimentant pour son accoutrement et pour son chien. Elle ne détestait pas se retrouver dans cette situation assez étrangère pour elle. On s'attarda un peu plus à table que ce que la stricte politesse l'aurait exigé. Ti-Blanc s'impatiait, attaché à un arbre dehors.

¹⁵ Traîne sans roues attachée aux côtés de l'animal, pour remorquer de faibles charges

On le sangla au traîneau et il retrouva sa bonne humeur, trop heureux de pouvoir se dépenser. Mais dès qu'on installa une charge de bois, même minime, il perdit de son assurance et réclamait des pauses fréquentes. Pierre en fut un peu déçu mais ne poussa pas l'animal à se dépasser. Madeleine n'eut pas à insister beaucoup pour qu'il renonce à son initiative. Elle lui aurait presque sauté au cou en reconnaissance, si elle n'avait craint de heurter les convenances. Cet homme était doux, de commerce agréable et respectait les faibles. Il ferait sûrement un bon père pour ses enfants. Elle ramena Ti-Blanc chez elle, non sans avoir laissé un peu de son cœur chez son voisin.

Ce dernier n'eut pas à inventer d'autres stratagèmes pour la revoir car elle s'offrit elle-même à venir l'aider pour le transport du bois de chauffage avec le cheval de son père. Ils en vinrent à se fréquenter assidûment, selon les règles de l'époque. Pour la première fois de sa vie, Pierre respirait mieux. Il n'avait plus ce poids invisible sur la poitrine oppressant ses poumons, il n'était plus cette bête aux abois, toujours à redouter un coup de bélier du destin, puni pour une faute qu'il n'avait même pas souvenir avoir commis.

Malgré la différence d'âge qui les séparait – elle était de trois ans son aînée – Madeleine entretenait du mieux qu'elle pouvait cet amour naissant. Plus elle l'apprivoisait, moins cette différence lui paraissait grande. Il était comme

un fruit mûr avant les autres, passé au stade adulte par une sorte d'accélération de l'enfance. Pierre avait lui-même trop souffert pour un jour en venir à la faire souffrir elle-même. Elle résolut de s'en faire un mari, passant outre aux hésitations de ses parents. Pierre ne fut pas difficile à convaincre. Il ne demandait pas mieux.

Ils convolèrent dans l'église de Makamik, un an après son débarquement à la gare voisine. Ils n'étaient pas riches mais ils faisaient l'envie de tous les autres couples tellement ils semblaient heureux. Les parents de Madeleine en oublièrent leurs réticences. Leur fille n'habitait qu'à quelques pas de chez eux et tout était prétexte à lui rendre visite.

Pierre s'attela avec vaillance au déboisement et à l'essouchage de son lot, profitant de l'aide et de l'expérience de son beau-père. Comme lui, il emportait chaque matin sa petite poche de *caillé*¹⁶, l'accrochait à un arbre qui lui semblait à distance raisonnable et ne s'arrêtait de bûcher et de nettoyer la forêt tant qu'il n'avait pas atteint son sac de fromage brut. Ce simple truc, version beaux-parents de la carotte et de l'âne, lui permettait de se fondre à cette famille comme s'il se fût agi de la sienne propre.

Celle-ci, il ne pouvait cependant l'oublier. Il avait maintenant abandonné l'idée d'aller rejoindre Gabrielle au

¹⁶ Lait qui a tourné en fromage frais

Manitoba. Par contre la faire venir ici semblait une aventure fort improbable. Il lui restait son père, un inconnu presque, dont il n'avait eu aucune nouvelle depuis fort longtemps. S'il le ramenait avec eux, il pourrait peut-être mieux y attirer sa sœur. Madeleine approuva l'idée, surtout pour ne pas lui déplaire. Elle se consacrait à aménager l'intérieur de la maison selon ses goûts, tandis qu'au dehors, à côté des champs de patates et des carrés d'oignons semés par son mari, elle avait invité la compagnie des choux, des laitues, des fèves, des rutabagas, des carottes et même des tomates, qui ne venaient bien qu'une année sur deux à cause des gelées tardives. Ce qu'elle souhaitait maintenant pour donner un sens à la bonté du monde, c'était un enfant gambadant au milieu de tout cela. On lui proposait à la place le joug d'un vieil homme qui aimait peu ou mal ses enfants. Mais s'il ressemblait un peu à Pierre, il saurait peut-être se faire discret.

Elle consentit à écrire aux Ursulines, le seul contact qu'on avait avec la jeune enfance de son homme. Une réponse ne tarda pas à venir. Miraculeusement, on avait retrouvé la trace du père. Il subsistait misérablement, de menus travaux de charpente et de charité publique. Il était prêt à la lointaine déportation en Abitibi pour y finir ses vieux jours.

Pierre fut le cueillir à la gare en pleine saison des bleuets. Une fois installé dans la maison de son fils, le bonhomme s'adapta assez bien à cette vie oisive qui lui paraissait un

baume sur sa vie d'antan. Il n'avait de cesse de remercier son fils et sa bru pour la générosité de leur accueil, lui qui s'était toujours reproché d'avoir abandonné ses enfants du temps de leur prime jeunesse. Mais son bonheur ne dura pas très longtemps.

Quelques mois après son arrivée, la mort rouge, la grippe espagnole, faisait son entrée à Makamik après avoir décimé les bourgs et les villes dans le Sud. Les enfants et les vieillards tombaient les premiers. Le père de Pierre fut très vite atteint, son Mauvais Œil l'ayant rattrapé dans sa cachette du bout du monde. Des médecins, on n'en avait pas assez et on ne pouvait pas se les payer de toute façon. Pierre courait à droite et à gauche, de voisin en voisin, de village en village, espérant trouver un remède ou un guérisseur. La seule recette applicable consistait à isoler les victimes. Car le mal était contagieux. Madeleine retourna chez ses parents. Pierre reprit la route.

À force d'errer à tout vent, il finit par croiser le bonhomme Sainte-Course, campé aux abords de la rivière Whitefish, à sa sortie du lac Makamik. Il y passait l'hiver avec sa femme, une Cri de Hanna Bay, et leur fils adoptif. Ils y avaient connu la mort blanche et d'autres morts de toutes les couleurs. Peut-être pouvaient-ils conjurer celle-ci dont on n'osait plus prononcer le nom de peur de l'attirer à soi. On l'invita à entrer dans la cabane de rondins.

On lui offrit du thé et de la *bannique*. Pierre avala goulûment, réalisant tout à coup avoir jeûné depuis le matin. On parlait peu de part et d'autre. De nature taciturne, Pierre se sentait à l'aise avec ces gens effacés dans la pénombre. La femme avait noté sa faim et ramena d'autre nourriture. Il dévora avec reconnaissance. Les mots sortaient en petits paquets aériens, entre deux bouchées.

– Mon père... Très malade... Grosse fièvre... Peut pas se lever..

Les autres écoutaient en silence. Ils avaient bien deviné qu'il s'agissait de la grippe espagnole, la mort rouge, dans leur patois incompréhensible. D'autres colons étaient venus les voir auparavant. Une autre maladie des Blancs qui n'allait pas les épargner malgré leur peau cuivrée. Leur seule consolation était de voir que, cette fois, les Blancs aussi mouraient. Et en plus grand nombre qu'eux. *Kitche Manito* allait-il enfin retourner leurs propres armes contre les envahisseurs, brûlant les mains de ceux même qui les portaient? La femme sortit quelques plantes séchées d'un petit sac en peau décoré de verroterie et les étala sur la table. Le visiteur l'implora du regard.

– Pour toi... Ton père va mourir. Si tu prends cela dans l'eau bouillie, tu vivras, toi.

Pierre fut atterré. En était-on vraiment là? Lui aussi courait un risque malgré sa jeunesse explosant de santé. Et Madeleine alors?

- Femme...?

- Ta femme aussi doit boire... Si pas enceinte.

Enceinte? L'était-elle? Sûrement pas. Elle ne lui avait parlé de rien. Peut-être après tout. Les premiers mois, ce n'est pas très évident. Elle attendait peut-être une certitude avant d'aborder le sujet. Pierre sentait la poigne du malheur lui enserrer le cou. Le vertige l'emporta. Un voile lui brouilla la vue et il s'affala par terre sans ajouter une seule parole.

Il se réveilla quelques heures plus tard, le fils Sainte-Course à ses côtés. Une odeur de foin grillé lui pénétrait les narines. Il examina les alentours pour s'assurer qu'il n'y avait pas le feu. En le voyant bouger le jeune homme appela sa mère. Elle arriva avec un bouillon de perdrix dans lequel macéraient des herbes. Du dehors lui parvenait un martèlement sourd et régulier comme un cœur qui bat. Il sentit une goutte de sueur couler de son front vers le lobe de son oreille droite. Une mélodie triste traversant la toile de tente y pénétra aussi. Que lui arrivait-il? Ces Sauvages étaient en train de l'ensorceler? Des histoires terrifiantes entendues les soirs d'hiver pendant son enfance remontèrent de sa mémoire. Les Sauvages en

maraude volaient les enfants qui s'attardaient dehors après le coucher du soleil et on ne les revoyait plus jamais. Ils en faisaient leurs esclaves dans leurs contrées impénétrables. Il tenta de s'arracher à sa couche de branches de sapin mais en fut incapable, collé au sol par une résine mystérieuse, plus sûrement qu'avec les liens les plus solides.

Lina lui souriait, penchée sur lui avec sa tisane odorante. Un air de bonté émanait de sa présence.

- Bois. Tu as eu la fièvre. Mort rouge a essayé de t'amener dans son pays. Mais tu as résisté. *Kijé Manito* est avec toi. Toi vraiment de la chance!

De la chance! C'était la première fois qu'on lui disait cela, d'aussi loin qu'il pouvait se souvenir. Sa vie était-elle en train de basculer de côté éclairé de la lune, là où les gens heureux prospèrent inconscients de leur incroyable privilège?

Pour l'heure, il était encore vivant, gardant toutefois l'impression de revenir d'un voyage dans l'au-delà. Même là on n'avait pas voulu de lui, semblait-il. On l'avait renvoyé sur terre, le temps de s'y inventer une place. C'était là sa chance. C'était ce qu'avait voulu dire la femme Lina. Étant sans doute déjà passée par là, elle comprenait ce qui lui arrivait mais sans pouvoir le lui expliquer. Il se décida à lui faire confiance. D'ailleurs, avait-il un autre choix? Il but à

grands traits ce bouillon contenant les restes de la vie d'une gélinotte mêlés aux aromates essentiels de *l'herbe-à-dinde*, de la *sawiyanne*, du *cormier* et du *baumier*. Au dehors, la voix chantait toujours, plus aiguë, plus appuyée, sa ritournelle envoûtante. Le vent souleva un pan de la toile d'entrée, fit le tour de la pièce, laissa quelque chose au passage dans le souffle frais promené sur son visage et retourna d'où il venait, sur la face éclairée de la lune. Le temps cessa de lui faire mal dans sa tête. Ses yeux s'embrouillèrent d'une douce clarté. Le véritable visage de Lina lui apparut dans le flou. Un astre luisant qui lui souriait et lui assurait un asile. Ses sens suspendaient leur galopade d'animaux sur le qui-vive.

Ce jour-là, il devint lunatique. « Lunétique », comme le disait Lina dans son parler bien à elle. Chaque jour une sorte de marée montante entraînait chez lui et en ressortait pour rouler vers d'autres ports. Le décours de la lune le vidait de son énergie et le cours le gonflait à bloc. Les malheurs auraient beau l'assaillir de leurs ombres homicides, il aurait toujours accès aux lumières de l'astre nocturne pour se soigner. Il appartenait à plus grand que lui et un jour y retournerait définitivement.

Il se remit sur pied au bout de quelques jours et regagna sa maison en emportant un sac de « médecine ». Il savait que pour son père il serait trop tard. Ce serait pour Madeleine et les autres. Quand il arriva, son père était effectivement

déjà enterré. On avait procédé rapidement, épidémie oblige. Il n'eut pas vraiment le temps de laisser le chagrin monter, l'envahir puis s'en aller doucement après avoir réduit son corps en miettes. Ce fut un poids de plus à traîner dans sa besace déjà lourde de peines en veilleuse, comme autant de cancers en puissance.

Tout cela ne serait peut-être pas arrivé s'il n'avait pas demandé au père de venir le rejoindre. S'il faisait venir Gabrielle, lui arriverait-il la même chose? Madeleine le rassura. Son père ne lui avait fait aucun reproche. Au contraire, il s'estimait trop heureux d'avoir pu se *remmailler* avec lui avant de quitter cette terre. Il ne regrettait qu'une chose, ne pas avoir revu sa fille Gabrielle. Pierre poursuivait là où son père avait laissé, pouvant compter sur son aide à partir de l'au-delà. Finalement, le fils n'avait pas tout perdu, au contraire.

La grippe espagnole passa son chemin sans faucher plus de victimes proches de lui pendant sa sinistre moisson. Les herbes de Lina l'avaient tenue à distance et Pierre retourna avec Madeleine remercier les Sainte-Course, dont il se fit de bons amis à la longue. Le calme revint dans la maison. Pierre en oublia son mystérieux séjour dans la tente algonquine. Gabrielle écrivait régulièrement de longues lettres lues à voix haute par Madeleine au coin du feu. Pierre sentait sa femme toute proche de lui à ces moment-

là. Elle lui annonça un jour : je pense que j'attends un bébé...

Le ton était calme, celui qu'on emprunte pour parler de la pluie et du beau temps. Mais pour Pierre ces paroles ressemblaient à un coup de tonnerre. L'accouchement aurait lieu au prochain printemps pendant la grande fête de la vie sur terre. Cette fois il allait y participer de plain-pied. Avec l'aide de la belle-famille, on s'y prépara allègrement, fabriquant tout le nécessaire aux soins du nouveau-né : layettes, langes, ber et robe de baptême.

Vers la fin de sa grossesse, Madeleine se sentait parfois fiévreuse et manquait d'entrain. De petits tremblements la secouaient occasionnellement comme si son corps lui envoyait de discrets messages. On attribua cela à la nervosité propre aux premiers enfantements. Elle souhaitait que tout se termine le plus tôt possible car les petites crises se rapprochaient de semaine en semaine. En mai, les eaux crevèrent enfin.

L'accouchement eut lieu à la maison, selon les mœurs du temps. Le docteur Garon fut appelé aux premières contractions mais fut retardé à cause d'un détour chez un malade éloigné. Dans la maison de Pierre, les choses allaient de mal en pis. La pauvre Madeleine souffrait à en perdre la raison.

Elle suait abondamment et se tordait de douleur. La tête voulait lui éclater, son corps tremblait en mouvements violents, rythmés, cessant pour reprendre de plus belle après quelques minutes. Ses poumons peinaient à inspirer ce qu'il lui fallait d'air pour se maintenir à flot. À son chevet, sa mère s'inquiétait sérieusement tout en essayant de rassurer sa fille. Quand le médecin arriva enfin, Madeleine semblait inconsciente sauf pour ces convulsions intermittentes.

Le docteur songea à la possibilité d'une éclampsie et sut qu'il fallait faire vite pour extraire le bébé. Il sortit les forceps et tout le matériel nécessaire aux accouchements difficiles. Heureusement, il parvint à hâter la sortie de l'enfant, au détriment peut-être des soins pour la mère. Madeleine avait déjà sombré dans le coma quand on lui apporta son enfant. Elle ne se réveilla que le lendemain, le temps d'examiner avec ravissement sa petite fille en lui donnant la première tétée. Pierre courut chercher Lina, en désespoir de cause.

Quand il revint avec elle, plusieurs heures plus tard, la jeune mère s'était déjà éteinte dans un spasme des muscles respiratoires. Lina s'acharna sur l'enfant, à peine née et tout de suite incertaine de vivre. Elle la prit sur son sein et engagea un long combat contre les toxines injectées dans ce corps si frêle pendant la gestation. Elle sortit tout son arsenal de plantes forestières et

d'incantations immémoriales. Le médecin s'éloigna discrètement, se fiant à la sagesse de la nature pour décider du sort de l'enfant.

Pierre, affaîssé dans un coin, avait glissé lentement dans une torpeur dont il entendait bien ne pas sortir vivant. Il pressentait bien l'étendue de la douleur dont il hériterait s'il osait rompre l'engourdissement de son cerveau. Les ombres, les bruits, les mouvements passaient autour de lui sans le toucher. Dans la chambre, Lina se battait avec vaillance. Le surlendemain, il en sortit un pleur léger, comme un étonnement de la vie après le silence de l'hiver. Mais c'était définitivement la vie. Ce fut une douceur qui fit trembler les murs de la maison, extirpant brusquement Pierre de son voyage lunaire. Son passage sur terre aurait désormais un sens et le temps pressait pour se mettre à l'ouvrage.

Il retourna à la cabane de la rivière Whitefish, en ramena le vieux compagnon de Lina et tout ce qu'il fallait à cette dernière pour assujettir sa victoire sur les *matchi manitos*. Pendant quelques mois, les Sainte-Course s'installèrent dans la demeure de Makamik, au grand désespoir des voisins. Les Sauvages avaient toujours cette réputation, venue des ancêtres laurentiens, d'être des « voleurs d'enfants ». Discrètement, on avertissait Pierre de se méfier, Mais l'effet inverse se produisait et il s'attacha avec

ferveur à ses invités. Comment pouvait-on les croire capables de voler une fille qu'ils venaient de lui donner?

Après quelques mois, les Algonquins s'en retournèrent pourtant à leur campement, sentant bien tout le malaise suppurant autour d'eux, malgré qu'on les ait bien vus porter la petite au baptême. Elle s'appellerait Claire, comme la lumière du jour. Pierre, son enfant dans les bras, les regarda s'éloigner silencieusement, des ombres parmi les ombres à l'orée du bois. Les larmes humectèrent sa joue sans qu'il sache si c'était de joie ou de peine. Peu importait ce genre de considérations désormais. Il n'appartenait plus à lui-même.

La belle-famille prit la relève. La mère de Madeleine lui enseigna les rudiments de la popote et des soins à prodiguer aux bébés en langes. Pierre se mit docilement à son école, la première fréquentée dans sa vie. Les femmes du village se relayaient pour apporter le lait et de petits vêtements pour Claire. Au retour, elles discutaient des perspectives d'avenir pour cette famille improbable. On hésitait entre lui trouver une nouvelle femme ou un foyer adoptif pour l'enfant. C'était l'époque des deux seules issues considérées dans pareil cas.

Pierre, malgré le poids de son chagrin, se tourmentait lui aussi. Les durs travaux des champs et le déboisement

n'arrivaient plus à refouler son mal. Il aurait préféré être une femme et se consacrer entièrement à son bébé. La nuit, des cauchemars horribles le réveillaient en nage. Il replongeait dans son enfance et revoyait dans tous leurs détails les événements entourant la mort de sa propre mère et la séparation des enfants par la suite. Non, jamais il ne ferait subir un semblable sort à sa fille. Sa décision fut prise rapidement, définitivement. Il ne laisserait jamais sa fille, envers et contre tout.

Le curé, entouré des dames patronnesses, l'avait rencontré un jour en lui proposant de se charger de tout s'il voulait « placer » l'enfant en attendant que les choses s'arrangent pour lui. En attendant que les choses s'arrangent ! Quelle belle formule creuse, même si elle venait d'un homme instruit, censé avoir fréquenté la plus grande sagesse du monde pendant tout ce temps passé sur les bancs d'école. Il était pourtant bien évident que les choses ne s'arrangeraient jamais pour lui. Il était né sous une mauvaise étoile, marqué au fer rouge dans le troupeau des réprouvés pour lesquels le calme et l'équilibre ne sont que de courtes pauses entre deux déserts interminables. Il écouta poliment les paroles de cet homme de raison en promettant d'y réfléchir.

La seule réflexion qu'il connaissait était celle de la lune. Il s'en fut chez Lina pour s'ouvrir de son projet, celui qu'il caressait secrètement en son cœur. Lina trouva l'idée fort à

propos et l'encouragea avec toute la douceur dont elle était capable. Mais elle ne pouvait pas écrire la lettre. Seul le curé pouvait le faire tout en se servant de son prestige pour écarter les obstacles. Il faudrait d'abord le convaincre. Pierre ne savait pas comment mais il trouverait, car Dieu était de son bord. De cela, Lina l'avait bien persuadé.

Assez curieusement, le curé ne fit pas d'obstacle. Il paraissait même enchanté de cette initiative. Devant Pierre, il sortit sa grosse plume et le papier fin portant le sceau de la paroisse. Il rédigea une courte proposition adressée à la mère supérieure du couvent de Saint-Boniface au Manitoba. Compte tenu des circonstances, est-ce que la communauté ne pourrait pas héberger le frère et la nièce de leur nonne Gabrielle, en échange de menus travaux dans leur domaine?

La réponse ne tarda pas à venir, positive cette fois. On l'attendait. Sa place était réservée et on avait même avancé le prix du billet de train. Personne à Makamik ne tenta de les retenir.

Pierre partit avec en poche la somme dérisoire tirée de la vente de sa terre après y avoir laissé les meilleures années de sa vie. Le train l'emportait à nouveau vers l'inconnu, toujours plus à l'ouest, toujours plus loin du monde familial. Mais l'enchantement de la découverte ne l'habitait plus devant le défilement interminable du même paysage.

Il regardait plutôt sa petite Claire, âgée d'à peine dix-huit mois, un biberon au bec, souriant avec ses grands yeux confiants. Est-ce qu'il n'avait pas été trop téméraire de s'embarquer ainsi dans pareille aventure avec une aussi jeune enfant? Tant de doutes l'assaillaient qu'il en oubliait de contempler les paysages et les gens apparaissant et disparaissant de gare en gare. Mais avait-il d'autres choix? Demeurer à Makamik l'aurait exposé à céder au chantage des âmes trop bien intentionnées et à abandonner sa fille. Son instinct l'avait poussé à fuir et il lui avait obéi sans trop réfléchir aux tenants et aboutissants. Et puis, il serait toujours temps de revenir si les choses tournaient mal. Sa belle-famille le lui avait bien assuré.

On arriva enfin à la Rivière rouge, issue du grand lac Winnipeg. Arrivé à destination, son esprit s'occupa à régler les questions pratiques : comment s'orienter, comment survivre? Le premier contact avec Gabrielle ne l'avait pas déçu. De nature réservée, tout comme lui, elle ne lui avait pas sauté au cou mais une joie profonde de se voir réunis après tant d'absence se lisait parfaitement sur son visage. La petite Claire l'avait tout de suite enchantée. Elle se voyait déjà cajoler l'enfant qu'elle n'aurait jamais, tout comme les autres femmes du couvent. On les adopta immédiatement et Pierre se sentit l'âme en paix pour une autre rare fois dans sa vie. Il lui semblait revivre ses premiers mois de mariage.

Les sœurs possédaient une vaste ferme et les bras pour venir à bout de tous les travaux saisonniers manquaient souvent. Pierre sut se rendre indispensable. Couper, transporter, corder le bois de chauffage, traire les vaches, étriller, soigner les chevaux, rafistoler les attelages, assoler les jachères, y enfouir la luzerne, battre les blonds épis que ces terres noires et généreuses laissaient pousser à chaque été dans le tournoiement des alouettes égosillées... Il était de tout cela et de plus encore. Mais chaque soir le ramenait auprès de Gabrielle et de Claire pour partager le repas, s'émouvoir des ébats innocents de sa fille puis assister à la tombée du jour si dramatique dans la plaine manitobaine. Une fois sa fille au lit, il bourrait sa pipe et attendait l'apparition de la lune agrafant son éclat argenté sur le noir velours du firmament. Et là, il s'abandonnait entièrement dans ses bras tout comme s'il se fût agi de Madeleine.

Les années passèrent. Claire grandit. Pierre se demandait s'il était convenable de lui faire mener cette vie de recluse, sans autre compagnie de son âge. Les circonstances finirent par le libérer de ce tracas. Gabrielle fut mutée dans un petit village de l'île de Vancouver, près de Victoria. Là-bas, il n'y avait pas de gros couvent isolé du reste du monde. Claire pourrait se lier à des amies de son âge. On suivit donc Gabrielle, toujours plus à l'ouest, à la poursuite du soleil couchant. Cependant, dans ce bourg il n'y avait

plus guère de francophones. Pierre se trouva bien esseulé, n'ayant personne à qui parler, sauf à sa sœur et à sa fille. Il y avait également moins de travail pour lui.

Les religieuses n'y possédaient pas de ferme et ne pouvaient donc l'embaucher autant qu'il aurait fallu pour justifier sa présence. Il ne pouvait se résoudre à vivre aux crochets de la communauté. Il essaya de se louer à certains des cultivateurs des alentours mais la langue anglaise était un obstacle puissant. Et puis, on y pratiquait une sorte d'agriculture qu'il connaissait peu, basée sur l'exploitation des vergers et de fermes forestières où poussaient des arbres gigantesques sous la chaude humidité de ce climat tempéré. Il essaya même de se faire pêcheur, mais force lui fut d'admettre qu'il n'était pas né avec le piedaaaaaaaaa marin. L'infini de l'espace devant ses yeux combiné au roulis du plancher sous ses pieds, le faisait se languir de la terre ferme où se trouvaient ses deux amours. De plus, c'était un travail de nuit où il n'avait même pas la consolation de se réchauffer à la clarté douce de la lune, toujours voilée sous le ciel bas. Il souhaita que les vagues le rejette définitivement sur les battures.

Claire s'accommodait pourtant bien de ce milieu, dotée comme bien des enfants de cette capacité de pousser là où le vent les laisse choir, peu importe le sol ou le climat. Elle baragouinait assez d'anglais pour s'entourer de

quelques camarades dont quelques-uns parmi les protestants, au grand déplaisir de Gabrielle.

Cette dernière, à l'instar de son frère, s'adaptait plutôt mal aux hivers larmoyants et aux nuages gris de l'endroit. Les bactéries semblaient se nourrir du suintement de l'air et s'attaquaient plus facilement à ses poumons fragiles. Le spectre de sa sœur emportée si jeune par la tuberculose, revenait la visiter au cours des nuits sans lune. Sa cage thoracique réclamait un air plus sec et son cœur souhaitait une réunion avec les familles manitobaines dont elle regrettait la franche gaieté et les ribambelles d'enfants. Elle demanda à réintégrer son Manitoba.

Le retour à Saint-Boniface tarda un peu trop et on dut l'hospitaliser peu après son arrivée. Au couvent, Pierre avait été remplacé par d'autres hommes engagés venus de l'Est, plus jeunes, plus durs à la tâche. Claire s'ennuyait dans l'étroitesse des murs beiges enfermant tant de femmes austères. Sans qu'on se le dise ouvertement, il comprit qu'il n'avait plus vraiment sa place dans ce lieu devenu étranger. Remontant le cours de sa vie, il se mit à rêver de Makamik où les terres pouvaient encore s'acheter à petit prix. Il s'ouvrit de son projet à Gabrielle dont la santé s'améliorait lentement sous le bleu du firmament et le tintement des rires dans les cours des maisons environnantes. Elle l'encouragea à voler de ses propres ailes, sentant bien que la règle sévère des couvents le

frustrait de toute initiative et que Claire, maintenant âgée de dix ans, n'avait pas à subir si précocement la vie monastique. Argument suprême pour le persuader, elle lui fit miroiter la possibilité qu'un jour elle aille le rejoindre comme enseignante ou servante d'une cure. Encore fallait-il que ses forces lui revinssent !

Pierre partit donc le cœur gros, inquiet de laisser derrière lui la moitié de son bien le plus précieux sur terre. Ce fut à nouveau le train, le martèlement rassurant de la vapeur pressant l'engin sans lui donner d'autre choix que d'aller vers l'avant. Mais aujourd'hui les rails pointaient vers l'est, le connu, le familier, la chaleur du nid. L'espoir lui réchauffait les veines, péniblement.

Makamik avait cependant changé pendant sa longue absence, surtout quand on y débarquait avec la pauvreté comme tout bagage. Ceux qui étaient restés n'étaient pas nombreux mais y avaient attiré un brin de prospérité. L'aisance met de la distance entre les gens, il le comprit dès le premier contact. Il s'en fut tout droit chez la belle-famille, mais des étrangers s'étaient installés dans le logis. Les parents de Madeleine avaient fui avec la majorité des autres pour se gagner un meilleur sort, dans les hautes terres de la Mauricie peut-être. Restaient les Sainte-Course, près du lac.

Leur cabane ne payait pas de mine, à demi-enfoncée dans le sol, hésitant entre servir de tombe ou de maison pour

ses occupants. Lina reposait d'ailleurs sous la terre et son homme comptait bien l'y rejoindre bientôt. La mort perlait sur les murs. Inutile d'insister. Pierre s'éloigna tristement en pressant dans la sienne la main de Claire, le seul cordon pouvant encore le rattacher à la vie.

Le vieux curé, toujours en poste, lui conseilla de tenter sa chance plus à l'est, vers Noranda, une nouvelle ville qui s'était développée brusquement à la suite d'une grande découverte minière. Peut-être y trouverait-il du travail? Il y avait là-bas des écoles, une église et même un hôpital. Il n'aurait pas de peine à y élever sa fille. Sur place, il découvrit un hameau en pleine effervescence où l'argent et les passions se mêlaient en une danse étourdissante. Il fit le tour des chevalements miniers poussant comme des champignons tout autour de la puissante fonderie de cuivre installée sur les bords du lac Osisko. À cause de son inexpérience dans le travail souterrain et de la pauvreté de son anglais, on ne lui trouva que peu d'intérêt, lui préférant les immigrants venus des régions minières des pays scandinaves. Il dénicha cependant un petit boulot chez un prospecteur cherchant un assistant pour l'accompagner dans ses concessions du canton Duprat, au nord de la ville.

Ce travail l'obligeait à passer de longues semaines en forêt. Il réussit à trouver une bonne famille canadienne-française à laquelle confier sa fille. Même s'il la savait entre

bonnes mains, il se reprochait beaucoup cette séparation. Des lots s'ouvraient à la colonisation pas très loin des terrains prospectés par son patron. Pierre en acheta un et s'y construisit une petite cabane, rêvant toujours de revenir au travail de la terre, le seul qui lui aurait permis de vivre avec sa fille à ses côtés.

Peu à peu, un petit bourg prenait forme aux alentours, composé de familles attirées par les rumeurs de gisements de cuivre dans les collines Duprat, à quelques kilomètres à l'ouest. On nomma D'Alembert ce hameau de gens hétéroclites, qui n'avaient en commun que le désir d'améliorer leur condition. Il y eut bientôt une église, une école, des voisins proches. Pierre abandonna peu à peu la prospection et se fit à nouveau cultivateur. Profitant des subventions encourageant le « retour à la terre », il construisit une *maison de colon*, comme on les appelait à l'époque, et une grange-étable toute proche. Lui et sa fille purent enfin être réunis.

Claire, devenue adolescente, ne prisait pas beaucoup le travail des champs et surtout la solitude de la vie à la campagne. Il y avait bien quelques voisins, mais peu d'entre eux avaient son âge et ses préoccupations. Elle en avait connu assez de la ville pour se languir d'y retourner. Pierre, tout acharné à faire reculer les limites la forêt autour d'eux, ne devina rien sous ses discrètes allusions aux

écoles et aux « amis » de Rouyn, la ville un tantinet désinvolte aux côtés de sa sage voisine, Noranda.

Après quelques années de dur labeur, il avait pu mettre sur pied une affaire à peu près viable, une ferme pouvant approvisionner les familles de mineurs des alentours en lait, beurre, viande, légumes et bois de chauffage tout en suffisant à leurs besoins propres. À mains nues, puis avec l'aide d'un vieux cheval récupéré d'un charretier forestier, il avait agrandi une petite clairière naturelle pas très loin de la maison. Elle faisait maintenant une quinzaine d'acres, de quoi faire paître quelques vaches et leurs veaux, un cochon et la basse-cour assez nombreuse, car les œufs frais avaient la cote en ces zones éloignées de la ville.

Claire faisait de son mieux pour l'aider mais le cœur n'y était pas. Elle ne pouvait s'empêcher de rêver, à chacun des passages de l'autobus menant gens et biens vers Rouyn. Son père y montait fort peu souvent hélas mais c'était la fête une semaine à l'avance quand arrivait le temps de ce périple mensuel. Cela dura quelques années, vaille que vaille. Avec la complicité d'une lointaine parente, elle finit par mettre sur pied une astuce pour arriver à ses fins.

– Papa, à partir de la semaine prochaine je vais aller travailler en ville.

Elle avait emprunté un ton plutôt badin, comme s'il s'agissait d'un dénouement inévitable à leur histoire. Mais pour son père ce fut comme si le ciel lui tombait sur la tête.

- Quoi? Mais qu'est-ce qui te prend? T'es pas ben, icitte?

Il cherchait désespérément un argument, ne pouvant se rendre à l'évidence qu'il dépendait d'elle maintenant, autant que sa fille avait eu besoin de lui lorsqu'elle était bébé. Au fil des années, une sorte de ciment les avait unis l'un à l'autre et, ayant lutté toute sa vie pour éviter de l'envoyer en famille d'accueil, il jamais il n'avait envisagé la possibilité que ce soit elle qui puisse l'abandonner. Il essaya d'abord la force, invoquant la morale.

- Mais c'est plein de vauriens en ville. Tu vas te faire dévergondrer! Je suis ton père et tu es ma fille. Je ne peux pas permettre ça.

Claire s'effondra en larmes faisant s'écrouler toute la détermination déjà mal assurée de son papa. Il l'aimait trop pour lui causer autant de chagrin. Mieux valait s'en causer à lui-même.

- Je vais me morfondre en inquiétude pour toi. Où tu vas habiter?

- Chez ma tante Éva. Elle m'a trouvé une place à la laiterie Guérin. Je serai serveuse au comptoir.

Puis, comprenant vaguement toute la peine de son père, elle ajouta :

- T'en fais pas, quand j'aurai congé, je viendrai te voir.

Cette fois elle avait visé juste. Pierre flancha. Ses yeux perdirent un peu de leur voile gris. Il se raccrocha désespérément à cette idée. Pour la forme, il avança bien quelques objections. Cette « tante » Éva n'était pas vraiment sa tante. Tout au plus une parente éloignée de sa mère. On la connaissait peu. Et puis, à part elle, rien. Des connaissances, des rencontres de hasard, faites lors de ses brefs passages à la ville où il avait côtoyé le monde des prospecteurs, des rêveurs égrenant leur fortune imaginaire dans les bars et tripots encadrant la rue Principale.

Si au moins elle avait pu se mettre en pension chez les bonnes sœurs. On pouvait se fier à celles-là. Claire se sentit ébranlée à son tour. Elle n'avait connu auparavant que la vie de couvent, sauf depuis les dernières années. Une prison ! Elle ne voulait plus manger de ce pain-là et elle voulait goûter la liberté de mouvement, de pensée et d'émotions. Mais comment faire comprendre cela à son père. De toute évidence, il souhaitait tout le contraire. Si Gabrielle avait pu venir les rejoindre, elle aurait su trouver un compromis. Hélas, toujours minée par la tuberculose à Saint-Boniface elle n'en sortirait que dans sa tombe d'ici quelques années. On convint finalement de se rendre sur

place à Rouyn visiter la « tante » et les patrons de la laiterie.

Contrairement à toute attente, les Guérin, marchands de glaces, plurent à ce père anxieux. La dame, toute en sourire et petites attentions; son mari, l'air bonasse et le regard doux du commerçant affable, le rassurèrent assez vite. Il leur parla peu mais le couple comprit très vite qu'il leur confiait son bien le plus précieux. On jura de l'aviser à la moindre incartade, voire pour un simple soupçon. La résistance de Pierre fondait comme la crème glacée abandonnée dans les bols sur le comptoir. Claire ne se sentait plus de joie, battait des mains, embrassait son papa, riait à tout propos, tenant tout le monde sous son charme, la tante y compris. Elle commencerait le service deux jours plus tard. On scella l'accord autour d'un plat de *crème à glace* à l'érable, que Pierre goûtait pour la première fois de sa vie.

Il retourna seul dans l'autobus le ramenant à D'Alembert. Sa fille venait d'avoir dix-neuf ans et il fallait bien admettre qu'une cassure s'était faite entre eux. Il ne pouvait nommer cette chose – un mal nécessaire, essayait-il de s'en persuader – mais non moins douloureuse pour lui. Seul, encore. Toujours seul. Les murs de sa maison, dont il avait été pourtant si fier jusque-là, menaçaient de se refermer sur lui. Avec ce départ, l'image de sa mort émergeant des brumes s'imposait comme unique compagne de vie. Elle

empruntait l'un ou l'autre des visages aimés au fil des jours : sa mère, sa sœur, son père, sa femme, Lina... pour lui indiquer sa place auprès d'eux, la seule vraie place qu'il aurait jamais,. Heureusement, la présence de la lune, quand elle daignait se montrer entre les écrans nuageux, chassait rapidement tous ces fantômes et apaisait la bête affolée dans sa tête.

Il l'attendait chaque soir après l'heure bleue, quand les loups se compromettent avec les chiens, s'installant toujours à la même place sous la fenêtre de l'est, guettant le dos de sa crête affleurer dans la dentelle des épinettes. Il s'était fait de petites marques au couteau sur le chambranle de bois. À chaque nouvelle visite, dans sa course montante, il creusait un peu plus son entaille si elle se montrait au même endroit, ce qui n'était pas toujours le cas. Il encochait alors la nouvelle position entre deux. Il en vint à tisser une toile de lignes entrecroisées sur le livre de visites que lui seul pouvait déchiffrer. Il y avait le passage des saisons, la succession des phases et puis les caprices personnels de la vieille dame, ses couleurs d'apparat et des jours de semaines, comme autant de petites surprises qu'elle lui réservait pour égayer sa routine quotidienne semblait-il. Cette manie lui tenait lieu de carnet de rendez-vous, à cette différence près qu'il ne pouvait la réprimander pour tous les soirs infidèles où, voilées sous les nuages, elle se dérobaient pour aller Dieu sait où soigner d'autres

amours ou d'autres blessures. Ces soirs-là, l'existence lui pesait et le désespoir lui givrait les yeux.

Claire avait un don pour deviner ces passages à vide et apparaître l'instant d'après, au sortir de l'autobus en illuminant sa journée de charmants petits riens. On oubliait vite l'inconstance de la lune et les avances audacieuses de la mort à ses côtés. C'était la fête et la paix dans son cœur, de nouveau. Du moins pour les premiers mois de sa fille à la ville. Peu à peu, les visites s'espacèrent. Leur complicité, qui auparavant se passait de mots, s'en trouva gênée, hésitante entre le dit et le tu, cherchant les anciennes routes vers le cœur parmi les broussailles de l'absence.

Il ne lui reprochait pas directement de le négliger, mais il prétextait la crainte de la voir s'adonner à de mauvaises fréquentations pour lui rappeler l'inconstance de ses visites. Je suis sans nouvelles de toi depuis plus de deux semaines, va donc savoir à quelle engeance tu te frottes. Il y a tant de mauvaises gens à la ville... Je ne sors presque pas, lui répondait-elle. Tu n'as qu'à demander à la tante ou à madame Guérin...

Ce n'était pas là ce qu'il voulait entendre et elle le savait bien mais elle ne pouvait se résoudre à consacrer toutes ses journées de congé à son père. Pour la première fois de sa vie, elle était libre de ses mouvements, de ses pensées même. Et tout cela l'enchantait, au-delà de sa frayeur devant l'inconnu. Car elle pensait souvent aux garçons,

désirait leur plaire. Peu à peu, elle s'était dotée d'une garde-robe pouvant mieux l'avantager et sortait le soir avec des amies. On se payait le cinéma ou des « liqueurs » dans un restaurant rue Principale. La tante fermait les yeux sur tout cela, n'y voyant rien d'anormal pour une jeune fille de son âge dont le père lui avait tenu la bride un peu trop serrée sur le cou.

De hasards en circonstances, elle finit par en remarquer un parmi les copains habituels. Il semblait à peine sorti de l'adolescence, plus timide que les autres, de belle apparence pourtant. Celui-là, elle pouvait prendre son temps pour l'approcher et tenter de l'apprivoiser. Elle délaissa peu à peu les autres, les rencontres éphémères. De le savoir à ses côtés la satisfaisait entièrement. Il parla un jour de mariage, et c'était bien ce qu'elle voulait entendre. Mais il y avait son père se morfondant tout seul à D'Alembert.

Elle ne lui avait encore soufflé mot de cette aventure sur le point de chambouler une sérénité durement acquise. Comment allait-il prendre cela? Les choses devenaient difficiles à démêler dans sa tête. Elle atteignait cette époque de la vie où l'on veut se décharger de tous les jongs pour n'en porter qu'un seul, énorme. L'Amour fuit les amours. Son père ne comprendrait jamais.

Il la tenait dans les serres de son affection, farouchement exclusive, et n'allait pas la lâcher de lui-même. Elle en

parla à sa tante à mots couverts mais suffisamment pour lui communiquer son trouble. Celle-ci tenta de calmer la tourmente dans la tête de la jeune fille. D'abord, rien ne la forçait à précipiter les événements. Et puis son Roméo n'était pas encore prêt à la faire vivre. Il avait commencé un cours en électricité, une technologie mystérieuse mais gage d'avenir. Il lui faudrait encore un an avant de le terminer. Mieux valait attendre jusque-là avant de s'installer ensemble. Une longue pause pendant laquelle la tante pourrait l'aider peu à peu à initier le changement auprès du père, bref à le convaincre de laisser la nature suivre son cours.

Il y eut les premières rencontres, les présentations. Pierre devina tout de suite le sérieux de l'affaire et son cœur se crispa. Sa fille - toute sa vie - lui échappait, s'écoulant par un petit trou au centre de lui-même qu'on venait de percer avec un gentil sourire, mais qui annonçait déjà l'heure des adieux. Le pauvre Roméo, inconscient de tout cela, s'empêtrait dans les formules toutes faites et en lamentables tentatives pour entretenir une conversation malgré le peu d'enthousiasme de son interlocuteur. Finalement, il crut toucher son intérêt en lui parlant électricité.

Pierre redoutait cette magie venue de l'eau d'un barrage, circulant dans les fils et qui pouvait tuer un homme autant que le sauver. Roméo lui paraissait un apprenti-sorcier et il

le lui prouva en bricolant quelques équipements électriques dans la maison, ampoules et radio, à l'aide de vieilles batteries d'auto. Son futur beau-père émit certaines craintes sur la sécurité des installations. Roméo en profita pour se valoriser un peu à ses yeux car lui, il possédait le savoir des initiés et pouvait mettre la force du diable à son service. Son diplôme allait d'ailleurs bientôt sanctionner cet état de fait. Les nouveaux équipements fonctionnaient à merveille dans la maison : la lumière et l'énergie suivaient le chemin tracé par sa main et aucun autre. Le monstre dormait tranquille tant qu'on ne l'appelait pas à son service sur simple pression d'un doigt sur le commutateur. Claire en rayonnait de plaisir. Grâce à son futur mari, un peu de modernité allait entrer dans ce monde ancien et lent où son père souhaitait l'enfermer à ses côtés.

De visite en visite, de petites réparations en petits coups de main, les deux hommes se rapprochèrent et Pierre en vint à considérer qu'un homme dans la maison lui aurait été fort utile. C'était maintenant lui qui insistait pour le voir à chaque semaine, prétextant toujours l'une ou l'autre petite corvée pour améliorer le nid familial. On se prit à rêver de vivre à trois sur la terre paternelle.

Roméo termina ses études en arrachant l'admiration de ses maîtres. Ils lui trouvèrent un poste d'apprenti dans une des mines autour de Rouyn. Les noces eurent lieu peu de temps après. Le couple décida de s'installer dans un petit

logement en ville en attendant de constituer un pécule suffisant pour s'acheter une auto, laquelle permettrait à Roméo de faire la navette entre son travail et le domicile, si jamais ils déménageaient à D'Alembert. Claire conserva son poste à la laiterie jusqu'à ce qu'elle « tombe enceinte ». Les plans changèrent alors. Il fallut un logement plus spacieux pour accueillir le nouveau-né. On reporta à plus tard l'acquisition d'une voiture.

Un deuxième enfant s'ajouta bientôt, compromettant sérieusement tous les projets de réunification familiale dans la maison de Pierre. Roméo n'y tenait d'ailleurs plus vraiment. Le nouveau grand-père venait de temps à autre passer quelques jours à la maison, où on s'entassait comme on pouvait pour lui ménager une place. Son gendre avait peu d'affinité pour cet homme devenu un peu « sauvage » à force de vivre enfermé dans une solitude de plus en plus vaste. Éloigné des hommes, il l'était aussi de son temps.

L'époque était à l'électronique alors que son beau-père ne parlait que chevaux et *bucksaws*. Les deux hommes avaient de moins en moins de sujets de conversation à partager. Claire, toujours avec l'un ou l'autre de ses marmots dans les bras ou les jambes, lui semblait inaccessible, elle aussi. Pierre s'en trouvait un peu encombrant rien que de regarder tout ce monde s'agiter autour de lui sans faire grand cas de sa personne. Le

calme rassurant de sa ferme lui manquait au bout de quelques heures de cette effervescence amplifiée, dirait-on, par la proximité des voisins et les mille bruits urbains tout autour.

L'occasion se présentant, son gendre fit l'acquisition d'une maison en ville, à prix d'aubaine, au moment où Claire attendait son troisième. Pierre accueillit cette décision sans surprise, s'étant déjà fait à l'idée que ces urbains ne trouveraient aucun agrément dans son humble ferme. Claire lui offrit de plutôt venir les rejoindre, renversant tout pour tout leur projet original. Il accepta, non sans tergiversations. Il vendit le bétail mais conserva tout de même sa ferme.

Le contact avec les jeunes enfants l'enchantait plus qu'il ne l'avait espéré et il passait ses étés à fumer sa pipe sur la galerie tout en découvrant les jeux innocents des bambins, lui qui en avait été tant privé au même âge. L'aîné de sa fille se prit d'affection pour lui, friand des histoires du bon vieux temps racontées le soir en le berçant. Toute sa vie défilait ainsi sous les yeux de ce premier admirateur. Pierre enjolivait malgré lui les périodes sombres, se leurrant lui-même sur la bonté du monde qui, pour une rare fois, lui paraissait un tantinet crédible. Ainsi, il retrouvait un peu de la tendre enfance de Claire, de cette montée de vie qui nous vient des enfants quand ils se blottissent en toute confiance dans nos bras. Mais il y avait toujours ce blocage

profond en lui, le souvenir de Madeleine à jamais en allée, la mère de toutes les joies dans son existence et qui ne pouvait même pas les partager à ses côtés.

Il la personnifiait dans sa fille en y reconnaissant certains de ses gestes et regards dans de brefs moments de spontanéité. Comme cette fois-là où il l'avait surprise devant le miroir à scruter la naissance d'une ride à la tempe, la tête un peu penchée vers l'arrière, allongeant l'arc du cou en une courbe émouvante. Et cette autre fois où elle travaillait à l'aiguille, reprisant un vêtement, cherchant l'angle propice au meilleur éclairage, mèches folles flottant dans la lumière comme une voile ondoyante sous douce brise.

Il adorait aussi accompagner sa fille lorsqu'elle amenait les enfants à la crèmerie des Guérin où ses anciennes compagnes de travail aimaient bien la revoir. Pierrot, le plus vieux, raffolait de la crème glacée et en réclamait avec insistance à chaque belle journée d'été. Sa mère le rationnait, alléguant qu'on n'était pas riche. L'enfant se tournait alors vers son grand-père le sachant incapable de résister à son regard mouillé. Malgré les faibles protestations de la mère, celui-ci emmenait toute la marmaille, faire la procession à tour de rôle devant le comptoir aux merveilles derrière lequel trônait une madame Guérin toujours en sourires et câlins. Il fallait les voir revenir ensuite, la face dégoulinante de glace à la fraise,

silencieux et graves sous l'intensité du ravissement dans lequel ils chaviraient.

Ces moments-là transportaient Pierre haut dans le ciel, la traînée d'enfants heureux derrière lui, jusqu'à Madeleine qui les accueillait dans son paradis en battant des mains de plaisir. Pierre était en joie. On pouvait le deviner à son pas assoupli mais sans aller jusqu'à adopter la démarche tout en rondeur des habitués du bonheur. Il aurait voulu demander à Madeleine si l'embellie allait durer mais il n'osait pas, redoutant la réponse, l'avenir n'ayant jamais été une valeur sûre pour lui.

Tout cela, en effet, allait connaître une fin abrupte quelques années plus tard, le jour où Roméo annonça triomphalement à toute la maisonnée qu'on allait « déménager à Montréal » où on venait de lui offrir un contrat très « payant » dans un secteur promis à de « bonnes chances d'avenir ». Ce serait très différent des mines où on fuyait le soleil en creusant des galeries de plus en plus profondes sous terre. Dorénavant, sa vie se passerait en altitude, toujours plus haut à chercher une lumière plus pure comme s'il fallait se laver de toutes ces années vécues dans la noirceur, coincé dans les entrailles de la roche. Il allait travailler pour une grosse compagnie, américaine comme il se doit, spécialisée dans l'installation de gigantesques antennes servant à la transmission des ondes radio et télévision.

La *grand ville* ! Pierre sentit son cœur se serrer rien qu'à imaginer la routine là-bas dans ce milieu étrange, loin de tout ce qui avait rempli son monde jusqu'ici. La décision avait été prise sans lui demander avis. Il jeta un regard affolé vers sa fille. Serait-il de trop encore une fois quand les familles se contractent jusqu'à l'essentiel pour traverser un passage étroit?

Claire le rassura. Ce ne serait pas pour demain. Roméo partirait seul d'abord, s'initierait au travail tout en cherchant un logement convenable. Puis, si et seulement si, les choses se déroulaient bien, on plierait bagages pour se transplanter en terre d'accueil. Naturellement, le grand-père serait de la partie, s'il le souhaitait. Roméo s'empressa d'ajouter qu'il embarquait tout le monde, le grand-père y compris, pour un voyage à Montréal dès la semaine suivante. Aussitôt dit, aussitôt fait.

Arrivés sur place, les enfants et leur mère se laissèrent enjôler par la grandeur et le nombre des édifices plantés le long d'avenues interminables, une véritable forêt où on aurait remplacé les arbres par la brique et le ciment. Comme par hasard, on aboutit au *cirque* Des Monts. Le père savait qu'il allait gagner là le cœur de ses enfants. En effet, ils s'amusèrent ferme, et la mère aussi, rien qu'à voir leurs joyeuses frimousses émerger des manèges étourdissants. On plia bagages le lendemain en conservant une impression de magie et de féerie. Cette fièvre

contagieuse étreignit même le grand-père. Demain semblait une promesse de fête et de joie. L'opération charme de Roméo avait bien réussi.

Tout se mit à aller très vite par la suite. La petite famille, seule à Rouyn, attendait fébrilement des nouvelles du père, exilé à Montréal. Les enfants ne vivaient que pour le retour vers le monde fantastique découvert lors de leur escapade au parc forain et leur mère, pour les enfilades de magasins à peine entrevus le long du trajet sur les grands boulevards. Personne ne se souciait vraiment de « pépère », oublié dans un coin avec les souvenirs de la vie austère en arrière-pays.

Finalement, vinrent des nouvelles du père. Ça se passait plutôt bien côté boulot. On lui confiait plein de responsabilités. Il pouvait enfin donner toute sa mesure. Par contre, côté logement, il n'y avait pas de miracles. L'effervescence économique de Montréal avait drainé les familles des campagnes environnantes et on n'arrivait plus à les loger. Il fallait s'empiler à plusieurs dans des appartements exigus. Il avait eu beau chercher, il n'avait pu trouver mieux qu'un quatre pièces pour caser tout son monde. Mais ce serait temporaire. De nouvelles constructions étaient en chantier : on trouverait mieux d'ici un an ou deux. Et Claire qui attendait son quatrième!

Pierre s'élimina du voyage lui-même de peur qu'on le lui annonce sans ménagement. Il prétextait n'être pas tout à fait

décidé à se débarrasser de sa terre pour différer sa « *partance* », donnant le temps à la famille de se retrouver moins à l'étroit. Claire en eut le cœur serré mais dut chasser ses sombres pensées afin de se donner tout entière aux préparatifs du départ. Il eut lieu dans cette folle précipitation où l'on doit abandonner aux araignées ces morceaux de temps laissés au grenier de la mémoire : photos racornies, lettres jaunies, pauvres présents naïfs en allés droit au cœur, amas de petits pas pour se frayer une histoire dans celle de tous les autres. Tout cela laissé derrière soi, confié à la garde d'un vieillard immobile dont les racines, plus grosses que le corps, ont pris la terre par surprise, à l'usure simple.

L'automne marchait à grandes enjambées dans ce qui lui restait de vie. L'hiver suivrait, pas très loin derrière. Pierre venait de prendre son coup de vieux en plein dans les jambes. La tristesse lui allongea un peu plus son visage déjà étiré et un léger voile gris embruma son regard. Encore une fois remis à sa place d'éternel solitaire, il regagna ses hauts quartiers à D'Alembert.

La ferme ne payait pas de mine, sans animaux, négligée, hérissée de broussailles s'enhardissant à prendre pied en plein champ pour se payer une place au soleil. La peur du désœuvrement le persuada de reprendre le combat perdu d'avance contre la *fardoche*, le liard et le chaton. C'était un corps à corps rappelant les guerres indiennes, où la hache

grignotait péniblement de faibles trouées qui se refermaient derrière lui sitôt le dos tourné. Il avait connu les fiefs centenaires de la vallée du St-Laurent où la main de l'homme avait si bien su contenir la nature qu'elle semblait maintenant avoir fait corps avec les champs rectilignes, les collines dénudées et les ruisseaux endigués, tout comme si on avait là exaucé un souhait ardent des anciennes forêts qui couvrait ce pays auparavant. Il se rappelait tout aussi bien les vastes plaines de l'Ouest où la terre docile se renversait à la moindre incision de la charrue pour enfanter de généreuses moissons de céréales ondulant au vent. Ici, par contre, tous les efforts semblaient dérisoires. On avait affaire à un pays de cheval fou, indomptable, brisant ses licous, tout sabots ou ruades chaque fois qu'on lui opposait caresses ou fouet. Tout autre que Pierre eût abandonné la partie, essayant de retrouver dans n'importe quel ailleurs un peu plus de douceur à la vie, un peu plus de possible à l'espérance. Mais lui, comme un échoué, rejeté constamment sur la rive par le battement des flots, avait embrassé ce pays dont personne ne voulait et où il s'était senti enfin chez lui.

Les jours s'additionnaient les uns aux autres comme sur un boulier chinois, tous pareils à eux-mêmes, sans joie et sans peine, pour devenir des saisons, la seule véritable marque du passage temporel. Au milieu de l'hiver, il reçut une lettre manuscrite, une vraie lettre, différente des

chèques d'aide sociale et des inévitables tracasseries du gouvernement envers ses bons sujets. Il courut au presbytère la porter au curé, espérant chasser l'inquiétant mystère planant maintenant autour de cette enveloppe.

Elle venait du Manitoba. On lui annonçait que Gabrielle, son unique sœur, était morte et enterrée. On aurait voulu l'avertir plus tôt mais la maladie, qui auparavant semblait interminable, avait été fulgurante pendant sa dernière semaine. La pauvre lui léguait tout ce qu'elle possédait en ce monde, enfermé dans une petite boîte de carton sur le point d'arriver à la gare du CN. Quelques jours plus tard, il attrapa l'autobus passant à sa porte pour se rendre à Rouyn quérir les dernières traces de sa patrie sur terre.

Il y avait là chapelets et médailles évidemment, pour témoigner de ce qui fut l'essence de sa vie, mais aussi quelques photos délavées, peut-être à force d'avoir été bouées de sauvetage les jours de grande noirceur emmurée dans son couventvie. L'une d'elles représentait Pierre et sa fille, tous deux encore jeunes, aux portes du couvent à Saint-Boniface, enveloppés dans la grisaille, à peine visibles mais perméables à la magie de son imaginaire qui y peignait à larges traits des jours cartes-postales-de-bonheur ensoleillés.

Il se demanda si la vie de sa sœur n'avait pas été, comme la sienne finalement, un pèlerinage sur un chemin d'arêtes vives. Rangeant le tout dans le grand coffre de bois sous

son lit, il espérait avoir mis là-dedans une présence de plus pour conjurer les éventuels assauts du mauvais œil. Au mieux, il pourrait entretenir de longues conversations avec celle pour qui les vanités de ce monde ne camouflaient plus l'essentiel, s'il en était un.

Il fit ensuite parvenir à Claire un petit mot, toujours par l'intermédiaire du curé, pour l'informer du nouveau trésor meublant désormais son univers. Persuadé que sa fille se précipiterait pour contempler ces précieux souvenirs de celle qui fut sa seconde mère, il mettait sur le compte de la lenteur et de l'inefficacité du service des postes son inexplicable retard à rappliquer chez lui. Mais Claire avait conservé un tout autre souvenir de ses jeunes années au couvent, entourée des épanchements dévoués mais froids de ces femmes égarées dans un désert d'attaches humaines. La charnelle affection d'une mère lui manquait terriblement, souffrance souvent exacerbée par les nombreuses absences de ce père taciturne et peu porté aux effusions. La petite boîte aux trésors n'avait pas suffisamment d'attraits pour la distraire de la routine infernale à laquelle vous oblige une maisonnée de quatre enfants.

Elle mit longtemps avant de lui expédier une courte missive dont il n'émanait guère de tristesse et encore moins de désespoir à l'annonce du décès. Nulle urgence d'aller partager des souvenirs chéris avec son père. Ce dernier

écouta sans broncher la lecture que lui en fit son curé. De simples mots, politesses de circonstances, auxquels se raccrochait quand même le pauvre Pierre comme un naufragé à l'épouvante sur une planche de salut. Elle viendrait, mais sans préciser la moindre date. Un vœu ou une simple promesse?

Il aurait souhaité que son interprète le rassure mais celui-ci ne s'aventura pas à essayer de lire entre les lignes, un art qu'on n'apprend pas à l'école. Tout ce qui lui restait de sa fille, cette surabondance de lui-même, s'écoulait implacablement par ce trou au creux du ventre, minuscule au temps de la jeunesse de Claire, mais agrandi démesurément depuis son départ pour Montréal. Ses mains éperdues se refermaient sur ce qu'il avait cru solide et vigoureux pour ne mordre maintenant que le vide de cette enveloppe. Nulle nostalgie, nul indice de manque d'être ou d'ennui sur ce bout de papier qu'il aurait voulu tordre pour en essorer tout ce qu'il ne disait pas. Ses petits yeux gris et humides ne laissant percer aucune émotion, il replia soigneusement la lettre qu'on lui tendit pour la remettre dans son enveloppe et retourna à sa cabane pour s'y replier lui-même, soigneusement.

De trop, encore une fois il était de trop, même avec sa fille, il le sentait bien. Même avec lui-même. Comment en effet vouloir d'un personnage que tous semblaient éviter? Il décida ce jour-là, sans vraiment se le dire, qu'il vivrait

désormais dans son corps comme un condamné dans sa cellule attendant la mort comme une libération. Il cessa d'espérer la main tendue de sa fille pour une joyeuse retrouvaille. Il cessa d'espérer que la CIP¹⁷, son ancien employeur à l'époque où il travaillait à la *drave* sur les *alligators*¹⁸ dans les rivières avoisinant le grand lac Abitibi, le rappelle à ce boulot saisonnier. Il cessa d'espérer que ses tomates ne gèlent pas en septembre en plein décours de lune. Il éteignit tous les espoirs, un à un, comme on souffle les dernières bougies sur un gâteau d'anniversaire et hiberna à l'année longue dans l'oubli des autres et de lui-même.

Cela dura bien ainsi cinq ou six ans, le temps d'arriver à sa pension de vieillesse, à ce moment de la vie où les forces nous quittent, lasses de gémir dans une carcasse vieillissante. Sa fille vint le voir deux ou trois fois dans cet intervalle, avec les enfants, toujours un peu distants face à ce grand-père étranger, si peu entiché du confort. Seul le petit Pierrot osait s'en approcher, arpentant la terre avec lui à la recherche des mystérieuses cachettes où s'enfouissent les bêtes sauvages. Pierre l'amena jusque dans les collines derrière son lot, sa réserve personnelle de bleuets, dont il exploitait patiemment les plus belles *talles*.

¹⁷ Multinationale du papier, monopolisant l'industrie forestière en Abitibi et au Témiscamingue pendant la première moitié du XXe siècle.

¹⁸ Bateaux à fond plat, actionnés par des roues à aubes, remorquant les billots sur les cours d'eau peu profonds.

C'était là son astuce pour arrondir les fins de mois et se payer quelques bières à la taverne des Sports à Rouyn, une fois ses courses hebdomadaires terminées.

Pierrot montrait beaucoup d'agilité et de débrouillardise dans le bois, qualités ayant déjà bien périlclitées chez son grand-père. C'était tout de même un réconfort que de voir cela se perpétuer à travers le petit-fils. Mais il serait quand même un enfant des villes, un destin peu familier auquel son aïeul n'avait jamais songé pour lui-même. Même s'il déménageait à Montréal, comment pourrait-il seconder sa fille pour éduquer ses enfants? Il ne serait qu'un fardeau de plus s'ajoutant aux nombreux soucis de Claire. Une entente tacite entre eux leur faisait éviter d'aborder le sujet d'un retour de son père à Montréal avec les siens.

La solitude devenait moins un fardeau depuis qu'il la considérait comme sa vraie compagne de vie. Il en venait même à s'en ennuyer au bout de quelques heures à macérer dans l'agitation de la, somme toute petite, ville de Rouyn lors de ses courses hebdomadaires. Il avait hâte de regagner le silence de son domaine où il se constituait forçat volontaire. À l'épaule nue il avait imposé une trêve à l'obstination d'envahir chez les hordes barbares des trembles, des aulnes, des chatons, des saules et autres tribus de la sauvagerie sylvestre. On se toisait à une certaine distance. On ne transgressait plus certaines limites, de part et d'autre.

Il en allait autrement de l'avancée du progrès chez ses voisins. Celui-ci pénétrait les campagnes en marchant simplement sur un fil portant la promesse de la vie facile des grandes villes dans la gaine noire de son cœur de cuivre. Le long des routes, on avait installé des régiments de factionnaires, simples poteaux de bois portant sur leurs bras en croix le mince corps de cet interminable serpent dont on ne reconnaissait ni tête ni queue. Ceux qui en avaient planté deux sur sa terre lui avaient reproché de s'être bâti trop près de la limite, empiétant sur l'emprise du chemin. Quelle emprise? Fallait-il que le gouvernement se mêle de lui dire même où prendre et ne pas prendre racine sur son propre domaine?

Comme tous les autres, mais bon dernier à le faire, il finit par se raccorder à ce cordon ombilical capable de livrer une énergie inépuisable, éclairant les maisons, actionnant les laveuses, les écrémeuses, les meules et toutes sortes de machines qui épargnaient le temps, la sueur et les muscles. Le col sinueux des élégantes lampes au kérosène n'arriva pas à les sauver des oubliettes où elles allèrent rejoindre tous les anciens outils actionnés par la main de l'homme ou la force des chevaux. Mais il fallait payer, et bien souvent emprunter, pour profiter du progrès. Il fallait donc devenir salarié, car l'autosuffisance ne pouvait assurer les paiements des emprunts. Heureusement, Pierre, devenu pensionné du gouvernement, pouvait

échanger son « salaire » contre le privilège d'être abonné à l'hydro-électricité.

Par ailleurs, il préférait s'en remettre à la lune pour la conduite de sa vie. Malgré l'éclat des ampoules incandescentes dans sa cuisine, le soir, il s'abandonnait le plus souvent à la clarté de l'astre fétiche pour y voir clair dans sa nuit. Car cette lumière, contrairement à l'artificielle, le pénétrait jusqu'à l'âme et le rendait lui-même lumineux. Cela lui permettait de repérer dans le noir les petits animaux meublant son univers familial. Ceux-là ne fuyaient pas cette clarté intérieure rayonnant de lui mais au contraire se laissaient hypnotiser par elle. Ainsi, les soirs de grande lune, lorsqu'il fermait le commutateur, on les voyait un à un sortir de leurs cachettes pour s'approcher de lui.

Les plus minuscules eurent le plus d'audace, misant sur leur taille pour assurer leur discrétion. Par exemple, les musaraignes, ayant constaté son état quasi léthargique pendant sa contemplation accoudé à la fenêtre, n'en firent plus grand cas dans leurs recherches incessantes d'un quelconque brin de nourriture. Elles ratissaient silencieusement les moindres recoins autour de la table d'où tombaient fréquemment des miettes de pain, d'œuf ou de lard salé, composant le plus souvent l'ordinaire de notre homme. L'une d'elles, un jour emportée par son désir de s'emparer d'un beau morceau, grimpa même sur ses

grosses bottines où elle demeura un instant interdite, étonnée d'avoir pris une telle initiative.

C'est là qu'il l'aperçut en promenant son regard vide sur le petit univers invariable et rassurant entourant sa vie monastique. Peut-être était-ce d'avoir trop longtemps divagué sur les rivages de son enfance au gré des ennuagements autour de l'œil brillant du firmament, mais il la reconnut immédiatement pour ce qu'elle était : Juliette ! Sa petite sœur venue du fond de son enfance lui rendre visite et veiller subtilement sur lui. Était-ce une réincarnation, miraculeuse, ou une invention de son cerveau trop inactif, affamé d'imaginaire ? Les petits yeux innocents de cette créature l'envisageant en toute confiance chassèrent tous ses doutes.

Il la reconnut d'abord à sa douceur, puis à son extrême humilité. Juliette avait toujours voulu s'effacer devant les autres. Nulle surprise qu'elle ait voulu se réincarner dans le plus petit et le plus frêle de nos mammifères et aussi le plus habile à passer inaperçu. Ce qui la rendait si attachante à ses yeux.

Il la laissa s'habituer à supporter le poids de son regard sur elle, le temps de lui faire comprendre qu'il avait compris. Depuis tout ce temps passé à le contourner peureusement pendant ses allées et venues nocturnes, elle exigeait maintenant des preuves de son véritable intérêt pour elle. Décontenancé, il ne sut rien lui offrir d'autre qu'un peu de

nourriture parmi ce qui traînait encore sur sa table : croûtons de pain qu'il trempa dans sa dernière cuvée de confitures de fraises pour ajouter une saveur de sincérité à ses intentions.

Après avoir goûté à ce délice inconnu d'elle auparavant, la farouche musaraigne sembla satisfaite de ce gage, s'il pouvait en juger par l'œillade tendre qu'elle lui renvoya avant de se précipiter rejoindre ses sœurs, mortes de peur devant la témérité de cette benjamine. Elle n'avait jamais été comme les autres celle-là, mystérieusement attirée par cet ogre, ce monstre démesuré pouvant les écraser d'un seul coup de talon par simple inadvertance. Ne savait-elle donc pas que les musaraignes et les hommes ne font pas bon ménage? Qu'il n'y a aucune compassion à espérer de leurs grands yeux aveugles? Qu'ils n'estiment pas requis de partager leur superflu avec les faibles et les misérables? Que leur apparente indifférence se change en cruelle persécution dès qu'ils découvrent votre existence? Toutes les musaraignes ayant fait fi de ces évidences l'avaient payé de leur vie, c'était bien connu.

Malgré ces appels à la prudence, Juliette avait persisté, incapable de résister à sa fascination pour cet homme qu'elle pressentait adouci par l'érosion de toute ambition. Réalisait-elle avoir déjà vécu une autre vie auparavant, celle d'une jeune fille de la campagne morte prématurément de diphtérie après une enfance déchirée

par l'éparpillement de sa famille ? Cet homme la faisait se sentir plus qu'une souris. Elle avait pour lui un étrange sentiment, très éloigné de la peur (pourtant dominante chez ceux de son espèce), qu'elle ne pouvait nommer, mais qui était en réalité de la tendresse.

Chez les humains, le malheur n'est jamais chose naturelle, comme s'il allait de soi que tout baigne dans l'huile pourvu qu'on puisse croire avoir droit à la vie. Peut-être que Pierre avait recherché un refuge dans les bras d'un astre glacial plutôt que de renoncer à l'espoir d'aimer et d'être aimé. Et voilà que maintenant cette petite bête timide lui offrait un asile beaucoup plus chaleureux, un endroit où déployer ses ailes, s'il lui en restait. Sans vraiment s'en rendre compte, Juliette, la petite souris au cœur d'or, venait colmater de grands trous dans la vie rêvée du « lunétique ». C'était plutôt facile, il suffisait de rester là et d'agiter l'oreille de temps à autre. Car il parlait pour deux.

– Juliette, ma petite sœur, morte trop jeune de *consomption* au couvent des Ursulines, voilà que tu m'es redonnée, alors que je te croyais disparue dans l'oubli. Promets-moi maintenant de ne plus me quitter. Ou alors de m'emporter avec toi si jamais tu dois le faire.

La petite musaraigne le regardait en penchant légèrement la tête à gauche, d'un air crâneur.

- C'est vrai, tu me le promets? Ce que je peux être heureux! Viens et raconte-moi un peu ta journée. Et puis je te raconterai la mienne.

Naturellement, il insistait plus sur la seconde partie de ce dialogue à une voix. Il y avait d'abord eu le lever du corps, devenu pénible à force d'ajouter rhumatismes et crampes au poids des années lourdement en allées. Puis l'invariable petit déjeuner de pain de ville, rôti sur la plaque supérieure de la cuisinière à bois dont il réservait soigneusement la croûte pour les corneilles et les geais déjà perchés dans l'attente et bien en vue de sa fenêtre. Il y joignait parfois les restes du souper de la veille, croustilles de couennes de lard figées dans la sauce grise où nageaient encore quelques cubes de patates Kathadin, ses préférées. Un vieux corbeau, plus farouche du haut de sa colline, guettait l'arrivée du deuxième service, une fois les premiers invités envolés avec leur rapine. On était de connivence là-dessus entre vieillards, sachant bien que la vertu de patience est aussi une ruse. Pierre lui offrait au second tour les plus beaux morceaux, les mettant à sa disposition dans sa propre assiette. C'était là son meilleur moment de la journée. Cet animal lui était resté fidèle depuis des années, un des rares à lui tenir compagnie tout le long de l'hiver. Contrairement aux autres convives toujours méfiants, ce dernier bouffait sur place, croassant quelques minutes avec son bienfaiteur. Maintenant qu'il avait reconnu sa

sœur Juliette sous les traits d'une humble musaraigne, il se demandait qui d'autre pouvait se cacher derrière les plumes noires de son autre compagnon. Un jour ses yeux se dessilleraient et l'évidence ne lui échapperait plus.

Une fois les ustensiles et couverts rangés, il se coiffait de sa calotte, se chaussait de ses petits « *robbeurs quat'-œillels* », s'enveloppait d'une grosse laine et montait à sa source, un seau dans chaque main. Le sentier y conduisant avait été piétiné des milliers de fois. La distance se comptait en pas, toujours de même espacement, aussi réguliers que le pendule d'une infatigable horloge grand-père. Quatre cent douze au total, tous bien imprégnés dans le sol, usant l'herbe au fur et à mesure qu'elle tentait de les couvrir. Il n'y avait pas de plus évidente prise de possession du territoire que ce chapelet de trous sombres dans la verdure, accordés au rythme unique du marcheur. C'est ça qui s'appelait une « emprise » sur le territoire. Et cela n'avait rien à voir avec la ligne imaginaire tracée par le gouvernement en bordure de son lot.

Après avoir rempli ses chaudières de cette eau souterraine, il s'accordait un petit répit avant de s'attaquer aux multiples corvées de la journée de ceux qui assurent leur survie à bout de bras et sans aide. Il entrecoupait sa journée de petites pauses où, assis à la table de cuisine, il bourrait le fourneau de sa pipe de *tabac canadien* haché grossièrement et halait dru la fumée envoûtante à travers

un tuyau déformé à force d'avoir été mâchouillé. La maison s'emplissait de petits nuages en boules diffuses auxquelles son esprit s'accrochait pour reprendre le fil de ses songeries nocturnes.

De Sainte-Flore au Québec, jusqu'à Winnipeg au Manitoba puis, jusqu'à la grande île de Vancouver, la terre n'était pas assez vaste pour le contenir tout entier. Car son corps était une planète véritable, magnétiquement déporté vers des ceintures sidérales dont il ne comprenait ni la force ni la direction. Il s'était bien procuré une petite radio portative dès qu'il avait entendu parler de cette invention, espérant confusément décoder un quelconque signal extra-terrestre à l'aide de cet appareil capable de faire parler le vide de l'espace autour de son monde. Mais il n'en sortait que des paroles ordinaires de gens ordinaires menant des vies plus ou moins ordinaires dans des lieux inconnus de lui, mais vraisemblablement peu différents du sien pour l'essentiel. Il appréciait bien la météo mais pour le reste, il lui semblait qu'on se perdait dans les détails futiles, tout exprès pour le dérouter semble-t-il. Son cerveau avait plutôt l'habitude de travailler par grands bonds intermittents et se fatiguait vite à trop s'alourdir de considérations au ras du sol. Il fermait donc le récepteur au bout de quelques minutes de cette décevante gymnastique.

C'est en ces instants là que Juliette venait souvent le rejoindre pour lui raconter sa journée à elle. La vie d'une

musaraigne se résume aussi à peu de choses si on fait exception du temps mis à quêter sa nourriture et à la digérer. Pas question de thésauriser graines et moucherons, comme le font les souris hibernantes, lorsqu'on doit avaler l'équivalent de son propre poids à chaque jour pour soutenir le cœur le plus rapide du monde des mammifères. Même les restes des fameux oignons vinaigrés de son protecteur y passaient. Ce dernier lui en mettait toujours un morceau de côté dans la petite boîte de sardines vide où il lui glissait une partie de sa pitance quotidienne. Ce traitement de faveur attisait la jalousie de ses sœurs, qui finirent par la snober. La pauvre en était réduite à mener peu à peu une existence assez solitaire tout comme Pierre, le seul à lui démontrer un peu de gentillesse.

Pierre lui faisait aussi remarquer que sa compagnie lui était bien précieuse, au point même de lui faire oublier le désert des soirées creuses où la lune n'était pas au rendez-vous fixé. Ces soirs-là étaient les plus difficiles à supporter tant il redoutait ne plus jamais la revoir en bon amoureux transi. Son cœur se serrait et son jugement l'abandonnait malgré tous ses efforts pour le remettre sur les rails. La solitude le poignardait alors au bas ventre et le couchait au sol comme une forêt écroulée sous le déferlement des ouragans.

Heureusement, tout cela avait changé depuis que Juliette était débarquée dans sa vie. Il profitait des soirs sans lune pour lui expliquer l'influence de cet astre sur le devenir des choses sur terre et comment, sachant cela, on pouvait s'arranger pour en tirer avantage. Quand et quoi semer et quand ne pas le semer, quand récolter, quand prévoir sortir ou se terrer chez soi, quand et comment cueillir les herbes médicinales et surtout comment s'en faire une alliée pour défaire l'ennemi. Il lui révélait tout des humeurs de la terre à l'aide de son calculateur lunaire, tissu de marques, rainures et cercles tracés au canif sur le rebord de la fenêtre où il guettait chaque soir son apparition. Si le décours « retardait » au printemps, c'est que l'été serait long et chaud. Si elle montait rapidement au plus haut de sa course, c'est qu'on aurait du froid dans le décours. Si elle se levait un peu plus à l'est que de coutume, on aurait du vent et de la pluie. Plus à l'ouest, ça annonçait de la chaleur et des légumes qui viennent bien, etc. Les périodes de chance ou de malchance se déduisaient de la convergence ou divergence des cycles annuels, voire bisannuels, dont il s'acharnait à décrypter les harmoniques dans un enchevêtrement qu'il tentait vainement d'apprivoiser en superposant plus de lignes et de cercles à une toile d'araignée en folie où son esprit se piégeait lui-même, inextricablement. Mais c'était une douce folie, reconnaissable à la neige chassée par le vent qui peu à peu lui emplissait les yeux au point de lui étouffer la voix

avant qu'elle ne s'étrangle dans ses divagations et ses errances. Dans ces moments-là, Juliette avait appris à ne pas insister afin qu'on revienne au fil conducteur, ou que les digressions ne soient pas des voies sans issues. Elle savait qu'elle aurait droit à de généreuses offrandes pour sa patiente écoute, même s'il s'agissait d'une trompeuse apparence. Presque heureux, pauvre Pierre baissa la garde. Aussi ne fallut-il pas s'étonner qu'il n'ait rien vu venir dans sa boule céleste au sujet des deux nouveaux malheurs qui allaient le replonger au fond du creuset. Le premier le darda au cœur et le second à l'estomac, coup sur coup.

Les jours heureux à se faire conteur de lune pour sa désormais inséparable Juliette semblaient pourtant être là pour rester cette fois, selon ses augures, confondus, il est vrai, avec ses désirs. Il se reprocha plus tard d'avoir cédé à la tentation de croire la chose possible. On est si vulnérable quand on ne craint plus pour son sort...

Il revoit encore clignoter les feux de l'auto rouge du curé avant de tourner vers son entrée. Tiens! De la visite rare, se disait-il en se frottant les mains d'aise, peu habitué à ce qu'on fasse l'effort de venir à lui. Mais l'homme de Dieu était pressé. Pas le temps pour le thé, les biscuits et les confitures.

– Grouillez-vous *le père* ! Faut que vous veniez avec moi au presbytère. Votre fille vient d'appeler. Un accident est arrivé chez eux. Faut la rappeler. Tout de suite.

Hein! Quoi? Fille, accident, rappeler ? Il en eut le tournis, incapable de bouger ni d'exiger plus d'explications, regardant fixement son curé d'un air un peu idiot. C'est du moins ce qu'en avait déduit l'autre. S'emparant d'une veste accrochée au mur, il la lui mit sur le dos, le prit par le bras et le traîna jusqu'à son véhicule, dont le moteur tournait toujours.

Presbytère. Téléphone. Dring! Dring ! La voix de sa fille dans le lointain : un miracle. Papa ? C'est toi? Allo ? Allo ? Bouche bée, peine perdue. Le curé dut lui souffler à l'oreille : « Dites-lui Allo ! »

– Allo... Claire... Il ne put achever. Sa fille venait d'éclater en sanglots à l'autre bout du monde, n'importe où. Il attendit en silence, stupidement, espérant que la suite ne viendrait pas.

- Papa... C'est mon Pierrot. Il ... Il est ... Un grand silence déchira ses oreilles, plus fort que le tonnerre quand il avait frappé le rocher à côté de sa maison de D'Alembert. La voix d'outre-tombe finit par lâcher le gros mot pris en travers de la gorge. Mort... Il est mort.

Ce fut tout.

Il redonna le récepteur à son curé, refusant de croire ce qu'il lui semblait avoir entendu. Il y avait sûrement un truquage dans cette mécanique à laquelle il n'entendait rien. Le pasteur poussa un soupir et reprit le fil de la conversation avec Claire. Pierrot s'était électrocuté au moment où il travaillait avec son père dans une tour de télécommunication, ce matin même. Il avait seize ans et adorait toujours son grand-père. Si celui-ci voulait bien venir, on l'attendrait pour les funérailles. Fallait une réponse tout de suite.

Il fit un signe de la tête interprétable comme un oui. Le curé sut alors qu'il devrait voir à tous les arrangements. Oui, il irait. Par le premier autobus en partance pour Montréal. On retéléphonerait pour confirmer les heures de départ et d'arrivée. Il partit le lendemain, tiré à quatre épingles, autant qu'on peut l'être quand on n'a presque rien.

On revient mieux de ce genre de voyage vers la folie quand on en a déjà un peu l'habitude. Comme si le corps savait mettre à l'abri quelques réserves d'être pendant la traversée de la tourmente. Après les funérailles, Pierre revint donc, contre toute attente. Il n'avait conservé à peu près aucun souvenir de l'enterrement sauf le visage de Pierrot dans sa tombe, presque méconnaissable tellement il avait été longtemps sans le voir. Un petit homme maintenant. Claire lui glissa à l'oreille que son fils l'aimait bien. Il avait commencé à mettre quelques sous de côté

pour rendre visite à son grand-père lors de ses prochaines vacances. L'émotion le figea sur place un long moment. Un autre rendez-vous manqué avec le bonheur. Qu'à cela ne tienne, le grand-père le ramènera avec lui dans ses bagages pour le rêve, dans sa terre chérie et ils ne se quitteront plus désormais. Juliette aura de la compagnie de son âge et en sera sûrement bien contente.

En effet, peu de temps après son retour apparut un petit « suisse » dans sa cabane. C'était bien son Pierrot chéri, l'envisageant avec un regard qui ne trompe pas, comme celui de Juliette. Pierre sait bien distinguer l'essentiel quand il ne saute pas aux yeux. Et tous les autres avec leur science et leurs diplômes, ils n'auront pas réussi à sauver Pierrot, bien au contraire.

Mais maintenant tout va changer. Pierrot va se mettre à son école à lui, et avec Juliette aux commandes, on va se refaire un monde, loin de l'autre, absurde, incompréhensible, construit sur la magie qui vient par un fil porté par une armée de poteaux, un cadeau phosphorescent du diable pour entraîner les hommes dans ses ténèbres infernales. Mais lui, Pierre, sait y voir clair : Satan et ses fils électriques, lui ont pris son petit-fils, par pure vengeance car il lui résiste depuis qu'il a déchiré sa dernière *facture* de la *Puissance du Nord du Québec*¹⁹, ne

¹⁹ Northern Quebec Power, qui avait un monopole sur l'électricité vendue en Abitibi-Témiscamingue, avant l'ère d'Hydro-Québec.

s'éclairant plus ensuite qu'à la chandelle, tout en refusant d'acheter tous ces appareils qui libèrent les hommes en les rendant esclaves de l'électricité. Lui, Pierre, est encore libre et il voit. Il ne déchiffre pas l'écriture des hommes, mais il sait lire le regard des bêtes. Il va droit à l'essentiel. Satan est dans le fil, Pierrot dans le suisse et Juliette dans la musaraigne. C'est clair comme de l'eau de source.

Cet épisode marqua la rupture définitive du vieillard d'avec le monde tel qu'on le connaît. Ce n'est pas le suisse du 45, rang III de D'Alembert qui s'en plaindra, ni la musaraigne, sa voisine, et encore moins le compère corbeau qui semblait orchestrer le bal pour tout ce beau monde. Aussi, quand le deuxième malheur survint, on était fin prêt, le grand saut ayant déjà été fait. Le diable n'avait qu'à bien se tenir s'il voulait avoir sa peau !

Cela se produisit un après-midi de juillet, mois propice aux orages violents qui dégénèrent parfois en mini tornades dans le lointain pays abitibien habituellement protégé par son isolement des côtes maritimes. Profitant de l'absence de Pierre, parti faire ses emplettes en ville ce jour-là, Béalzébut, l'infâme archange, scia les deux poteaux enjambant la façade de sa terre sur la transcanadienne du Nord. En apparence, cela ressemblait pourtant à une rafale ayant brisé un des poteaux à sa base, entraînant l'autre dans sa chute. Mais Pierre avait l'œil et reconnut tout de suite la main du Malin. Le fil chargé à blanc de magie noire

s'attaqua à sa maison sans paratonnerre et mit le feu aux poudres, littéralement. La demeure, sa maison de colon construite péniblement avec du bois d'épinette noire ayant mis cent ans à atteindre la taille d'un cyprès de vingt-cinq ans, épinglée clou par clou à des solives portées à bras d'homme, pouce par pouce, sa maison donc, explosa dès que touchée par cette baguette maudite.

À son retour, l'autobus le laissa hébété devant ce qui restait de chez lui : un petit tas de cendres encore chaudes. Ses premières pensées furent pour Juliette et Pierrot. Évidemment aucune trace d'eux dans les décombres. Ils avaient dû avoir le temps de fuir. Mais où et pour combien de temps ? Il lui restait sa cuisinière à bois et ses poêlons de fonte, ses haches, *bucksaws* et autres outils métalliques, parfois amputés de leurs emmanchements de bois. Et une nuit à passer dehors, sa petite boîte de provisions sous le bras. Au moins, il lui restait un peu de quoi manger.

D'assurances il n'avait point, évidemment. Il avait déjà examiné les contrats avec de la petite, de la moyenne et de la grosse écriture. Beaucoup trop d'écritures en fait pour un contrat au départ assez simple : je brûle et tu me paies le prix de la reconstruction. Cela avait suscité beaucoup trop de méfiance pour qu'il engage le petit peu du « vieux gagné » qu'il lui restait.

Inutile de le préciser, la nuit fut longue, à jongler sous un ciel sans lune avec pour tout abri la faible lueur des constellations qui l'invitaient à venir prendre sa place parmi les milliards d'étoiles. Facile, il n'y avait qu'à prendre le chemin du Loup²⁰. La mort, pas tout de suite encore, qu'il leur répondait. Je ne laisserai pas le diable avoir ma peau. Ce sera mon dernier combat. Ensuite, oui j'irai sur le chemin du Loup rejoindre les miens, car je me sens comme un étranger parmi les hommes d'aujourd'hui.

Il fut réveillé au petit matin par le cri du vieux corbeau réclamant sa pitance. À la clarté du *petit jour*, les ruines tout autour de lui n'en parurent que plus désolantes. Tout était à recommencer. Encore une fois. Il tira un croûton de pain de sa boîte et l'offrit au corbeau à l'endroit habituel. Surprise, ce dernier n'était pas seul. Juliette et Pierrot l'accompagnaient et le regardaient avec un regard compatissant. Quelle joie, quel apaisement pour son vieux cœur tout couronné de cicatrices! Ce n'était plus un déjeuner frugal, ça se devait d'être une fête.

Il ouvrit donc une boîte de sardines et en régala tout le monde. Pour dessert, du pain trempé dans un mélange de lait et de mélasse. Les invités semblaient insatiables et ce festin réjouit tellement son cœur qu'il se serait mis à chanter le *Te Deum* s'il avait pu. N'importe ! La chanson était dans ses yeux rieurs et dans ses gestes généreux.

²⁰ La Voie lactée, séjour des morts selon la tradition algonquienne

D'autres petits habitants des lieux, naguère intimidés par sa présence, osèrent s'avancer suffisamment pour montrer leur indigence. Et hop par-là ! une tranche de pain pour les lièvres. Hop par ci ! un morceau de fromage pour les souris. Tiens pour toi ! Un œuf pour la mouffette, une carotte pour la marmotte, un peu de jambon pressé pour les pies, du gruau pour les corneilles... Tout allait y passer de son garde-manger. Peu importait. Les animaux en dansaient presque autour de lui. Il y reconnaissait plein de ses vieux amis qu'on supposait couchés dans leur tombe et tout ce monde lui souriait maintenant à pleines dents. Il n'était plus seul. Sa place était réservée parmi eux. Et pour toujours.

Le Diable s'en retourna, la queue entre les fesses, jurant et maugréant, surpris de rencontrer un adversaire aussi coriace, mais encore plus décidé à avoir dernier mot.

La compagnie d'électricité de la *Puissance du Nord* ayant eu vent de l'accident vint lui rendre visite quelques jours plus tard. Vraiment, on était désolé pour lui. Mais il était construit dans l'emprise et, dans ces cas-là, on n'était pas responsable des dommages. On lui offrit tout de même quelques centaines de dollars, en échange de quoi il signa une quittance. Avec cette maigre somme en poche et tout au plus cinq ou six bonnes années encore à vivre, il se mit à réfléchir à son avenir. À quoi lui servirait une grande maison comme sa précédente ? Il ne pourrait même pas la

meubler. Et puis ce serait plus difficile à chauffer en hiver. Il faudrait couper, transporter et mettre à l'abri beaucoup de bois de chauffage. Pourquoi ne pas construire un simple *campe*, bas sur pattes, sombre, bien camouflé dans les *branchaïlles* et les restes du solage, une tanière pour se faire oublier des hommes et des démons.

La saison étant trop avancée, il dut remettre son projet au printemps suivant. D'ici là, il se cantonnerait dans une cabane de fortune, la calfeutrant de son mieux, quitte à prendre un logement en ville pour traverser le plus dur de l'hiver. De bouts de tôles en bouts de planches et de feuilles de « *ten test* » en feuilles de plastique, il réussit à faire tenir debout une incroyable cahute qui semblait vulnérable à tous vents mais dans laquelle il se sentait en parfaite sécurité. Avec cet avantage que tous ses favoris parmi les animaux de l'entourage pouvaient y entrer comme dans un moulin, ayant un vaste choix d'accès et de sorties.

La grisaille de novembre avec ses pluies, ses bourrasques et ses giboulées eut presque raison de lui. Il regardait passer les derniers voiliers de canards se réfugiant au Sud avec un brin d'envie. Beaucoup de ses amis corneilles ou passereaux les avaient déjà précédés sur le long chemin vers le pays de la chaleur. Ceux qui restaient avaient espacé leurs visites, intimidés par le pré à découvert après la chute des feuilles ou rebutés par le souffle glacial

dévalant des marécages de la taïga au nord et à l'ouest. Même la lune semblait l'avoir abandonné, ayant tiré son rideau de nuages devant ce pays condamné à se figer dans la neige et la froidure. Chacune de ses nuits d'absence emportait un peu de sa résistance. Quand vint décembre, il était prêt à partir lui aussi.

Il descendit à la ville pour s'y louer une chambre, pas très loin du terminus d'autobus, où il savait pouvoir y trouver un ami. Puis, vers la mi-décembre il y débarqua, toutes ses affaires compactées dans deux cartons. Pour la première fois, il réalisa qu'il n'avait presque plus rien à lui sur terre. Il aurait pu être nomade et quêter sa pitance en battant la semelle dans les campagnes.

Au plus creux de l'hiver, lorsque les congères et la bise implacable le forcèrent à se cantonner dans son réduit mal chauffé, humide et peu éclairé, il se laissa aller à l'ennui le plus plat. Il se faisait de la bile pour Juliette, Pierrot et les autres qu'il avait dû abandonner sur place sous son abri de fortune, non sans leur avoir laissée une abondante provision de graines, de noix et de pain séché.

Le printemps le retrouva aussi amaigri qu'on peut l'être et perclus de rhumatismes par surcroît. Sa carapace, naguère impénétrable, s'affaiblissait sous l'assaut des jours et même des heures. Aux douleurs articulaires s'ajoutaient de puissantes crampes musculaires, morsures implacables dans les mollets qui le réveillaient la nuit pour le jeter en

bas de son lit, suppliant la clémence du ciel. Plus insidieuses et indolores, des voiles de brumes se gonflaient parfois sous ses yeux entourant choses et gens d'un flou laiteux où il finissait par ne plus bien distinguer le réel de l'imaginaire. On lui avait dit que c'était là des cataractes et non pas une ruse du diable pour lui dérober son bien sans qu'il s'en aperçoive.

Pourtant, dès que le soleil put monter assez haut et rester assez longtemps dans le ciel pour faire fondre la neige en milliers de joyeux ruisseaux courant partout sur l'échine encore gelée du pays, il se dressa devant, plus déterminé que jamais à se reconstruire dans son petit royaume de D'Alembert. Il lui pressait de retrouver ceux qu'il avait laissés là-bas. Au diable les rhumatismes !

Avec une camionnette empruntée, mon père l'aida à transporter les matériaux nécessaires à l'érection de son futur chez soi, beaucoup plus modeste que sa première maison et qui, dans les faits, ne serait jamais plus qu'une simple cambuse.

Nul ne comprit comment il y parvint, mais il réussit, tout seul, en quelques semaines à élever les murs et à fermer le carré d'une cabane, apparemment solide, dont le plancher reposait sur une partie des murs du sous-sol de la demeure d'origine, ce qui lui permettait d'avoir une cave servant à la fois de vide sanitaire et de caveau à légume, à conserves et à bois de chauffage.

À son arrivée, Juliette manquait à l'appel, confirmant ses plus sévères craintes. Mais Pierrot avait bien traversé l'hiver. Le corbeau toujours au poste ne put rien lui apprendre au sujet de la disparition de sa musaraigne. Refusant de céder au chagrin, il s'absorba dans les travaux de charpente. Comme toujours il en prit son parti, calmement. Les musaraignes, ça ne vit pas très longtemps. Il n'en pensait pas moins que Juliette aurait pu choisir un animal plus coriace pour venir le rejoindre.

Un soir de grande lune, où il avait basculé dans la contemplation éperdue, heureux de se reposer des inquiétudes propres aux bâtisseurs, une musaraigne se mit à arpenter la surface de sa table à manger à la recherche de petits bouts de nourriture oubliés ci et là. Il ne la vit d'abord pas, tout absorbé dans sa méditation devant l'unique fenêtre de sa nouvelle demeure, donnant bien entendu sur le côté du levant de lune. La pauvre bête semblait d'ailleurs chercher à attirer son attention, ce qui ne convient pas au caractère normalement si discret de cette race. Elle avait beau se planter presque devant ses yeux, il n'en faisait pas de cas. Elle dut aller jusqu'à lui grignoter le bout du pouce pour qu'il s'extirpe de sa torpeur. Il sursauta et l'animal courut se réfugier derrière la tasse de thé. Pierre la souleva lentement pour découvrir l'humble créature vulnérable et tremblante de peur devant lui.

– Juliette? C'est toi, Juliette?

Bien sûr que c'était elle! Comment pouvait-il en douter? Les mêmes petits yeux rieurs, le museau humide entouré de moustaches comiques, et cette façon de le regarder, la tête un peu penchée vers l'épaule. Ce ne pouvait être qu'elle. Quelle joie dans son cœur tout plissé sous la longue accalmie d'amour!

Ils parlèrent longuement, ce qui n'était pas dans leurs habitudes, lui de ses mois de misère en ville, à se morfondre entre les quatre murs de sa chambre tout en supportant la promiscuité de voisins encombrants ; elle, de sa courte vie, proche de sa fin, de son garde-manger dégarni et d'un chat errant attiré par l'absence de l'occupant des lieux et qui s'était bien juré d'en faire son ragoût des Fêtes. Elle ne dut son salut qu'à sa fuite par des corridors creusés sous la neige relayant les nombreuses cachettes que ses sœurs avaient ménagées dans les hautes herbes couchées. Mais plus loin, c'était aussi les renards, les belettes et les hiboux, tous aussi friands de sa chair. Elle avait vu une centaine de ses congénères étouffées sous leurs dents. Aussi, elle se résigna à mener une vie souterraine en survivant de quelques insectes gelés. Ce fut l'odeur de la fumée du bois qui la décida à sortir de ses galeries pour se frayer un chemin en pleine lumière jusqu'à la cabane de Pierre récemment terminée.

Pauvre sœur ! On fêta les retrouvailles au lard salé et aux galettes à la mélasse beurrées de confitures. Il se reprocha de l'avoir abandonnée, tout comme il l'avait lui-même si souvent été dans sa vie. Il ne partirait plus, du moins pas sans elle, c'était promis. On faisait la paix là-dessus. Il lui parla encore et encore, car elle avait besoin d'être calmée. De Lina et du père Sainte-Course qui bouclait la boucle de la Kinojévis à chaque été. Du requin dans le lac D'Alembert, un bébé requin en fait, échappé des serres d'un grand oiseau-tonnerre volant entre l'Atlantique et la baie d'Hudson. Des boutiquiers de la ville qui essayaient de le berner parce qu'il ne savait pas lire. De la lune enfin, qui allait leur apporter un été favorable cette année.

Ah! Lina ! Car c'est ainsi qu'il l'appelait désormais, le visage de l'Indienne et celui de l'astre du ciel ne faisant plus qu'un dans sa tête. *Lina-luna*, toi au moins, tu ne m'abandonnes pas. Ta douce lumière qui descend vers ma cabane coule en moi comme jadis l'eau de tes tisanes pour m'emplir les veines de l'esprit de tes dieux. La maladie n'aura pas de prise sur moi et devra s'enfuir, morte de honte, en cachant son visage de toutes les couleurs dans le manteau du diable. Disant cela, il avalait des décoctions amères d'écorces, de feuilles ou de fruits, dont l'une ou l'autre mijotait constamment sur sa cuisinière au bois. Il offrait généreusement la tournée générale à Juliette et aux

autres qui manifestaient cependant moins d'enthousiasme pour ces sortes de boissons, y trempant à peine le bout des lèvres par pure politesse. Mais sur lui, quel effet !

Les rhumatismes, envolés ! Ses yeux étaient ceux des corbeaux, pouvant voir l'invisible. Ses muscles étaient prêts à essoucher et à déraciner des acres et des acres de forêt. La jeunesse lui revenait. Madeleine, Claire et son père aussi, enveloppés dans cette grosse *catalogne*²¹ jetée sur ses épaules pendant qu'il se berçait lentement devant sa fenêtre, éperdu de reconnaissance envers Lina montée là-haut tout exprès dans la lune pour veiller sur lui.

Que de soirées ils passèrent ainsi à se raconter la vie qui serait, les fabuleuses récoltes qui les attendaient à l'automne, le passage des anges dans la tempête de leurs amours. Ils touchaient presque au bonheur dans des moments de silence éclatants dont l'écho se prolongeait à l'infini dans leurs rêves pendant la nuit.

Or cette année-là l'automne, il est vrai, ramena une belle moisson : patates, carottes, choux, navets, noisettes, pimbina, bourdaine, groseilles, bleuets, framboises et les autres. Mais il ramena aussi la pluie. Des pluies acharnées comme on n'en avait pas vu encore depuis longtemps en Abitibi. Le pays en devint tout boueux. Les lacs et rivières ternissaient en l'absence de soleil et l'humeur des gens

²¹ Couverture de lit (ou tapis) faite de retailles de tissus bigarrés recyclés. Peut-être d'origine catalane.

s'accorda à la tristesse de l'environnement. On n'en sortait pas car la tristesse attire la tristesse, comme chacun sait.

La bicoque de Pierre, bien que toute neuve, fut mise à rude épreuve. Le toit en appentis de faible inclinaison avait été goudronné à la hâte et perdit de son étanchéité sous les averses ininterrompues. Le problème commença par une seule goutte perlant au plafond et qui finit par tomber discrètement au milieu du plancher. Elle fut suivie de quelques autres jusqu'à constituer une petite flaque. Pierre la repéra et l'essuya sans se poser de questions. Mais au bout d'une heure, la flaque revint. Nouvel essuyage. Dix minutes plus tard on remettait ça, en plus étendu encore. Il finit par lever la tête au plafond et en reçut la suivante en plein visage, comme une gifle.

Comment était-ce possible? Il avait pourtant pris toutes les précautions et les matériaux étaient neufs. Il inspecta le plafond pour y découvrir une fissure et mit le doigt sur la source apparente de l'écoulement. Il sortit dehors et grimpa sur le toit, en pleine ondée, pour vérifier tous les joints. Rien n'y fit : impossible de remonter à l'origine. L'eau venait de partout et de nulle part. Pour arrêter de tourner en rond, il se décida à appliquer un peu de goudron autour des têtes de *braquettes* lorsqu'elles pointaient ci et là. Sait-on jamais? Retour à l'intérieur. Aucun changement : le supplice de la goutte perdurait sans rémission.

Il se résolut à mettre un seau par terre et à attendre le beau temps pour tout *recalfater*²² avec minutie. D'ici là, il lui faudrait subir le bruit infernal de ce minuscule tortionnaire tombant avec la régularité d'un pendule dans la chaudière pour lui rappeler à chaque fois que la misère n'en avait pas fini avec lui. Ce bruit le tint réveillé une bonne partie de la nuit. Il dut s'enfouir la tête sous les oreillers pour arriver à oublier le petit clapotis en passe de lui fracasser la tête.

Le lendemain, il se rendit à la ville acheter tout le matériel nécessaire. Heureusement la pluie eut pitié de lui et cessa finalement après bien des hésitations. Toutefois, le temps restait incertain, menaçant. Dès son retour par l'autobus de fin d'après-midi, il grimpa à l'échelle et se mit en frais d'appliquer le bitume tout chaud sur le toit encore humide. Il soupa très tard en soirée après cette minutieuse opération. Heureuse initiative car peu de temps après s'être mis au lit, l'ondée reprenait de plus belle.

Elle le réveilla rapidement, aux aguets, tout oreille. Aucun bruit de *dégouttière* après quelques secondes, puis quelques minutes d'appréhension. Aurait-il vraiment réussi à colmater la brèche? Il ne voulut pas y croire tout de suite. Les minutes passèrent sans qu'il parvint à se rassurer, toujours sur le qui-vive. Cette incertitude devenait presque aussi souffrante que la certitude d'entendre la prochaine

²² Calfater (terme de marine) : mettre des étoupes, du suif ou du goudroin dans les joints et fentes d'un bâtiment.

goutte tomber, comme le glas incessant d'une défaite imméritée. N'en pouvant plus de vivre dans le doute, il s'engouffra sous ses oreillers pour être certain de ne rien entendre.

Au petit matin, avant même d'ouvrir un œil, il écarta un oreiller. Dehors la pluie tombait toujours mais par à-coups, à bout de souffle, énervée de sa propre assiduité. Dans la maison, toujours rien, miraculeusement. Un petit sourire écarta ses lèvres le plus souvent scellées. Il avait réussi, Victoire ! Un bruit de bête en maraude parcourut prestement le plancher, s'arrêta devant l'assiette posée par terre puis évolua en un joyeux grignotement. Juliette, sûrement elle, venue l'accueillir au saut du lit. Ah! quelle joie de se retrouver tous ensemble en sécurité sous un toit imperméable!

Les autres suivraient bientôt car elle avait eu des bébés, des petits-enfants et des arrière-petits-enfants. Juliette se comportait en digne matriarche au milieu de son monde, distribuant les lots et les sorts équitablement entre tous. Pierre aurait préféré plus modeste progéniture, mais il s'y accommoda plutôt bien que mal. De plus, le spectacle de cette tablée enthousiaste lui apportait une impression d'abondance rarement ressentie jusque-là dans sa vie.

Il décida qu'on ferait bombance au souper et mit à cuire une fournée de *binnes* dont il allait tirer un tendre délice. Même le soleil se mit de la partie et osa sortir la tête de

derrière les nuées en fin d'après-midi faisant danser la pure joie de vivre dans la beauté de sa lumière. C'était bien un rejeton du bonheur qui ce jour-là vint couvrir de son aile la petite communauté assiégée dans ce nid fragile. Pierre lui fit grand cas et grand place, débouchant quelques bouteilles à la santé du monde car il savait bien qu'à son âge ce genre d'aubaine ne lui serait pas comptée à la centaine désormais.

L'hiver les surprit de vitesse quelques jours plus tard, saisissant, gelant en bloc massif la terre encore gorgée d'eau. Il fut long et dur, à ce qu'il en parut à Pierre, souvent emprisonné dans sa cabane par les amoncellements de neige soufflés devant la sortie. À l'intérieur, on était bien au chaud enveloppé dans ce gros duvet. Mais à quelques reprises il dut se glisser dehors par sa fenêtre, incapable d'ouvrir la porte bloquée par les congères lourdement entassées devant. Ces épisodes l'obligèrent à une gymnastique contre laquelle ses vieux muscles se révoltaient dans toute leur raideur, rendant l'exercice encore plus pénible. Parfois, il allait jusqu'à regretter son logement à Rouyn en se disant qu'il n'était plus de son âge de défier l'hiver au corps à corps.

Entretenir le sentier jusqu'à la source occupait beaucoup de son temps. Il avait fallu d'abord le baliser pour s'assurer de bien compacter la même neige sous les raquettes. Mais, ce faisant, il n'arrivait pas à émerger au-dessus du lit

de poudreuse, y creusant à chaque passage une trouée que le vent s'amusait à remplir derrière lui, par pure méchanceté. Le poids des seaux suspendus de chaque côté de son joug empirait le problème, le faisant s'enfoncer profondément au milieu de la piste. Il dut se résoudre à les traîner sur un toboggan avec le risque de les renverser à chaque voyage, même bien arrimés. Il lui fallut ne les remplir qu'à moitié pour maintenir la charge en équilibre. Et doubler le nombre de voyages.

Ces pénibles deuxième voyages, c'était autant de minutes retranchées à sa vie, il le sentait bien. Heureusement au retour, la chaleur du foyer, le regard des bêtes affectueuses et le havre sûr des gestes routiniers l'attendaient, baume de sapin sur sa plaie.

Aussi, le printemps arriva-t-il comme une levée de siège. La neige battit en retraite. Le sol apparut, offrant un meilleur support au fragile équilibre des bipèdes. Les corneilles se joignirent au corbeau pour quémander cavalièrement leur déjeuner matinal et les merles sautillaient sur place en lançant leur cri joyeux à la face des effleurements insistants des pies autour des assiettes rationnées.

Il profita du répit de l'entre-saison, pendant que la terre encore gelée ne mobilisait pas encore la sève des arbres, pour regarnir son hangar à bois de chauffage. L'absence de cheval de trait, ajouté à l'âge et à la fatigue, l'avaient de

plus en plus confiné à ne récolter que les *aulnages*²³ et arbustes poussant auprès de sa tanière. Cela avait quand même l'avantage de pouvoir combiner le nettoyage de la repousse sur ses prairies avec la récolte du bois de chauffage. Il savait depuis belle lurette que son poêle de cuisine, qui servait également de fournaise, s'accommodait tout aussi bien de fagots que de bûches plus nobles pour jeter une belle chaleur dans la petite cambuse. Il suffisait de bien faire sécher pendant tout un été ces petits rondins sous un appentis adossé à sa cabane. L'automne venu il en tirerait de quoi se chauffer pour le prochain hiver après en avoir entreposé une bonne partie à l'abri dans le cellier.

En mai, il fallait songer au binage du potager, pratiqué à la pioche. Dur mois que celui-là, tirant de lui sueurs et courbatures à ce point qu'il avait l'impression de se mettre lui-même en terre au moment des semences. Puis les pluies revinrent, le forçant au repos, de bien courte durée cependant. Il y avait toujours ce Mauvais œil, ce *matchi manitou* qui voulait s'inviter chez lui à tout moment. Le calvaire de la *dégouttière* revint en force !

Que de fois il remonta sur son toit, spatule et pot de goudron en main. Il y avait par endroits plus épais de *calfat* que de bois. Rien n'y fit, ce diable déjouait tous ses efforts. Il fallait se rendre à l'évidence, on ne l'aurait pas en usant

²³ (Québécoisisme), boisé d'aulnes rugueux ou crispé. Par extension : ramilles de ces arbustes..

de moyens naturels. L'autre médecine allait devoir prendre la relève. Par un insondable retour aux racines païennes de son amie *Lina-Luna*, il se persuada qu'on lui avait jeté un sort. Mais qui ?

Entretenant peu de contacts soutenus avec les hommes, il ne se connaissait pas d'ennemi juré. Il était cependant toujours possible de blesser quelqu'un sans le vouloir, comme d'écraser un insecte au sol en marchant nez en l'air. Peine perdue de ce côté tellement les possibilités étaient nombreuses. Restaient cependant les malicieux, ceux qui ne se gênaient pas de scrupules pour s'accaparer le bien d'autrui, surtout des plus humbles. Il en vint peu à peu à concentrer tous ses soupçons vers les Mathieu, ses nouveaux voisins d'en face.

Débarqués de nulle part et sans revenus avoués, on les accusait à tort ou à raison de vivre de rapines. Au village, après la messe, il surprit des conversations. On le plaignait d'avoir hérité de semblable voisinage, lui qui n'avait même pas un cadenas parmi ses effets. Il perdait ses choses régulièrement depuis quelques années, mais finissait habituellement par les retrouver un peu plus tard. Il y avait ces lutins qui dansaient dans sa mémoire chancelante pour s'amuser de lui. Ce n'était pas méchanceté mais plutôt jeux d'enfants, s'était-il dit. Et si les Mathieu les avaient envoûtés, les transformant en compères, dissimulant ses outils là où ces derniers le leur avaient demandé? Depuis

qu'il s'était fourré ce genre d'idée dans la tête, il ne retrouvait d'ailleurs plus du tout ce qui disparaissait de son environnement.

Un jour, revenant de la ville en autobus, il crut apercevoir une ombre s'enfuir de derrière son hangar à bois. Un intrus! Un Mathieu ? Il y vit la confirmation de tous ses soupçons. Il ne put réprimer un moment de colère et de désespérance. Pourquoi s'en prendre à lui? Pourquoi la méchanceté du monde? Pas question d'aller frapper à leur porte et de s'expliquer entre hommes. On lui riait au visage, pauvre efflanqué sur ses pattes chancelantes. Restait la magie, l'arme de choix pour les très faibles.

Lina lui avait un jour montré ses poupées. Simples bandelettes de tissus et d'écorces mêlés, fagotées ensemble de manière à leur donner un semblant de forme humaine mais d'allure néanmoins tragique. *Miskwi*²⁴ prédominait à la place du cœur et *Makadè*²⁵, à celle des yeux. C'étaient là les portes d'entrée des manitous vengeurs, dès qu'on y avait mis une petite ouverture. Et cette ouverture, c'est avec des piquants de porc-épic ou des os fins de perdrix qu'on les pratiquait, directement dans les chairs des poupées, mais indirectement dans celle des cibles qu'on leur assignait. Pour permettre le transfert, il fallait cependant être investi du pouvoir. Ce

²⁴ le rouge, le sang

²⁵ le noir, l'ombre

pouvoir, il le tenait de Lina, qui elle-même le tenait de la Lune, *Tebekin kisis*, grande prêtresse des songes, là où l'esprit, débarrassé de son enveloppe corporelle, vole en toute liberté dans le chemin du Loup.

Une fois sa résolution prise, il se consacra tout entier au grand-œuvre. Des incantations, des ablutions et des fumigations précédaient un jeûne strict pendant lequel on ne s'accordait que l'ingestion des boissons purificatrices, extrayant du tanin des écorces de puissants solvants pour éclaircir le sang, l'alléger de sa domesticité, facilitant ainsi la concentration mentale. Ce rituel occupait les trois jours précédant la grande lune de juin. Venaient ensuite les chansons apprises du père Sainte-Course, mornes complaintes au refrain insistant, deux ou trois mots au sens obscur, ruminés à l'infini en s'accompagnant d'un petit tambour emplumé.

Les poupées étaient préparées en prenant soin de camoufler toute ressemblance avec les proies personnifiées, sauf qu'elles recelaient sous les plis du costume un bien propre à elles : bouton, bout de tissu ou de préférence une mèche de cheveux. Cela permettrait de guider les esprits vers les victimes élues. Ces dernières, loin de se douter des menaces s'accumulant au-dessus de leurs têtes, vaquaient tranquillement à leurs tâches coutumières, juste en face de cette humble cabane, transformée en haut lieu de la sorcellerie abitibienne.

L'attaque avait normalement lieu aux premiers jours du décours quand la lune relâchait un peu son emprise sur la terre pour laisser le champ libre aux exécuteurs rôdant dans sa lumière glacée.

Les aiguilles de porc-épic, mises à sécher dans le réchaud du poêle, avaient acquis ce qu'il faut de froide détermination pour pénétrer sans hésitation dans les chairs, la main du sorcier ne servant plus qu'à les orienter vers un des points vitaux. Il était important de ne pas appuyer sur l'aiguille, la force de la lune était suffisante pour l'introduire d'elle-même dans le corps et s'arrêter à la profondeur voulue. Les poupées en devenaient toutes chaudes sous le coup. C'était d'ailleurs à ce signe qu'on s'assurait avoir bel et bien eu la collaboration servile des émissaires de *Matchi manitou*.

Le rituel complété, le père Emard se sentit soulagé. Il n'avait désormais plus rien à craindre. Ce n'était maintenant plus qu'une question de temps avant que ses voisins s'enfuient et qu'il ainsi soit débarrassé du mauvais sort. Il s'accorda une tasse de thé, la première depuis quatre jours, en se berçant dans sa chaise et récita son chapelet en guise de remerciement.

À partir de ce moment-là, une série de petits malheurs se mirent à pleuvoir sur la tête des Mathieu. Ils n'avaient pas fini de régler un problème qu'un autre surgissait à droite, à gauche ou dans leur dos. De gaffes en bévues, ils en

vinrent à attirer l'attention. Un inspecteur du gouvernement vint enquêter sur eux. Leur allocation de *Bien-être social* fut suspendue le temps des procédures. Le garde-manger se retrouva à sec. Les brouilles et les discordes les déchirèrent. La dame en eut rapidement assez et déguerpit en douce, de nuit, accompagnée d'un matou de passage, dit-on. Ceux qui restaient n'en menaient plus très large et en vinrent à se disperser aux quatre vents.

Assez curieusement, le toit de la petite cabane en face cessa graduellement de couler. Par lui-même. Au dehors, une petite musaraigne dansait gaiement. Elle venait de faire face au hibou. Seule et vulnérable sur la surface gelée du lac, elle avait bondi, foncé tête baissée, crocs sortis, et repoussé les forces innommables qui s'acharnaient à lui nier une place sur terre, la rayer de la colonne des vivants pour des raisons improbables. La proie avait dompté son véritable maître, la honte de soi...

Toutes ces histoires, le vieil ermite les raconta par bribes décousues à mon père qui essayait de les enfiler bout à bout, en un conte dont il soulignait fortement la démesure, tellement il s'en effrayait. Il n'aurait pas voulu avoir fréquenté un de ces loups-garous qui avaient instillé la

terreur dans son enfance et dont il s'était défait à grand-peine, parvenu à l'âge mûr. Son ami Pierre, il préférait le croire *lunétique*, bien que son ascendant flagrant sur les ours et les loups ébranlait un peu cette conviction. À tout hasard, il préférait le compter parmi ses alliés plutôt que le contraire.

Il m'amenait parfois avec lui à l'occasion de l'une ou l'autre de ses visites, surtout au temps des noisettes où je pouvais vaguement aider à la cueillette. Je ne fus pas long à m'attacher à son hôte tout droit sorti de la légende et du rêve. À moi aussi il se mit à raconter ses *merveilles* tout en parlant aux bêtes qui comptaient parmi ses familiers.

M'étant procuré un petit scooter, j'en vins à pouvoir aller le visiter de mon propre chef. J'aurais aimé qu'il m'amène visiter les coins reculés de sa terre mais ses jambes se rebiffaient devant l'effort attendu. Il préférait simplement jaser dans la pénombre de sa mesure, m'emmenant en voyage dans le monde des manitous et autres animaux *lunétiques*.

Il insistait toujours pour me garder à souper ou à dîner. De ce côté, il n'y avait pas de surprises cependant, le menu étant à peu près invariable : œufs et lard salé arrosés de thé bouillant. Mais je faisais mon délice de ses tranches d'oignons dans le vinaigre, une découverte pour moi, dont j'ai gardé le goût jusqu'à ce jour un peu par fidélité à sa mémoire, je crois.

Quand nous sortîmes dehors ce jour-là porter les restes des œufs et des *couennes* du lard salé aux pies et au corbeau déjà en vigie, je ne pus m'empêcher de remarquer le peu d'empressement de ce dernier. Le vieux avait beau l'appeler, il ne se décidait pas à quitter son perchoir. Les pies en profitaient pour s'empiffrer sans aucune retenue. Peut-être que l'autre oiseau, rendu à bout d'âge lui aussi, n'avait plus la force de se traîner jusqu'à l'assiette? Je réservai un peu de viande et une croûte de pain à même le festin des mésangeais et m'approchai du corbeau pour les lui offrir. Il vola longuement autour de moi, planant, plongeant, grimpant, flottant pendant que je le suivais des yeux en pivotant sur moi-même, l'offrande de nourriture à bout de bras. On aurait dit qu'il voulait m'entraîner avec lui.

Comme j'aurais aimé monter sur son aile, décoller du sol, humer les odeurs du vent d'automne chargées des alcools fruités de tout ce qui a mûri en sa saison. Et peut-être apercevoir de ci, de là quelques arbres rabougris, pour la plupart conifères isolés à flanc de rocher, cloués au sol dans des poses tragiques. Ils semblaient avoir été foudroyés au moment même où, grimaçants de révolte, ils avaient été pris à partie par les manitous des enfers et ceux du ciel.

C'était l'image même de ces ermites du pays bonsaï. Comme le père Émard, ils avaient subsisté dans de petites cabanes d'où ils émergeaient en entendant le salut un peu

rauque de leurs uniques compagnons, corbeaux, renards ou quelque autre bête apprivoisée qui partageaient avec eux la poignante étreinte du pays sur leur vie

Quelques années plus tard Pierre Émard alla rejoindre pour de bon, sans un bruit, sans une plainte malgré les tourments infligés par le cancer, la confrérie des bonsaïs qui ont résisté à toutes les morsures du froid et du vent, pour finalement trouver l'apaisement du côté de la face cachée de la Lune, orphelins des hommes et des dieux, bijoux du désert. N'y aurait-il que moi et quelques autres nostalgiques dans la grande plaine abitibienne pour sarcler les jachères de leur oubli de l'Histoire ?

Le petit Cherokee de Reneault

– Mais puisque je vous dis, M. Drolet, qu'on en a parlé, de vous et de votre frère, dans le livre. Tenez : ici, là et puis là. Et puis sur cette photo, vous vous reconnaissez au moins.

Il n'y avait rien à faire. Le petit étudiant embauché par la municipalité pour colliger les mémoires de la paroisse²⁶ n'arrivait pas à le convaincre. Il avait eu beau concéder plusieurs ajouts à la première version (au point de faire des jaloux chez les autres « pionniers » encore vivants dans cette bourgade tranquille), M. Drolet exigeait toujours davantage. Il finit par mettre le vieil homme dehors, bien poliment.

- Vous devriez écrire votre propre livre, M. Drolet. Ce serait plus facile d'y mettre tout ce que vous voulez!

Le vieillard le regarda bêtement et *vira capot* sans ajouter un mot. Écrire un livre, quelle folle idée. Ce jeunot s'imaginait que tout le monde savait lire et écrire !

Le hameau de Reneault n'existe plus aujourd'hui. Un autre lieu-dit enseveli dans les oubliettes des toponymistes pressés de mettre au pas la liberté de nommer chez ceux qui ouvrent des pays neufs. On était maintenant à Destor,

²⁶ Lors des festivités soulignant le cinquantième anniversaire de sa fondation.

en 1985 et on réclamait un passé glorieux comme les autres bourgades enfantées par le plan Vautrin de colonisation des pays sauvages. Destor aussi l'aurait son album du cinquantenaire, subvention aidant. Avec ou sans M. Drolet!

Ce dernier revint chez lui dans sa guimbarde, avilie par les années, mais de mécanique impeccable. Il y avait de quoi, c'était le meilleur mécanicien en ville. Mais dans sa tête, ça n'allait pas si bien. Quelque chose qu'il n'arrivait pas à nommer l'empoignait et le ligotait d'impuissance.

Ce projet du « cinquantième de la paroisse » l'avait pourtant emballé au début. Au fur et à mesure qu'on étalait devant lui les vieilles photos et les narrations des anciens, son cœur s'enflammait progressivement. Un sentiment inconnu montait en lui, comme si le passé n'était plus vraiment mort, comme si les autres, ceux qui n'avaient rien vécu de ces heures-là, pouvaient y entrer eux aussi et remonter le cours des horloges avec lui. Jusqu'en 1935...

Au plus fort de la grande Crise (commencée en 1929), une maladie contagieuse jusque-là inconnue était apparue. Elle fauchait non plus les individus, mais les forces motrices du capitalisme. Une nouvelle race d'hommes, les urbains, semblait déjà condamnée à mourir de famine, à peine née. Les plus solides souffraient le plus parmi le lot des affligés, au point même de vouloir s'enlever la vie. De promesses d'avenir, ils passaient à l'état de symptômes dont la société

malade aurait bien voulu se débarrasser, par exemple en les cachant.

L'arrière-pays était alors devenu une solution, avant même d'être un pays. Heureusement, on disposait d'un outil puissant, les convois de « colons » roulant sur deux rails d'acier, déversant leur flux d'une gare à l'autre, percées minimales au royaume de la froidure et du silence, fin prêt à engouffrer cette nourriture inattendue.

M. Drolet faisait partie de ceux-là, conscrits pour une guerre sans généraux contre un ennemi sans armée, avec pour toute artillerie un peu de matériel de survie entremêlé à tous leurs biens essentiels, souvenirs les plus chers du passé, empilés dans les *box-cars*²⁷ au travers du foin et des bêtes. La vie de colon commençait comme une croisade pour ces chômeurs devenus malgré eux héros d'une grande cause.

M. Drolet arrêta là sa rêverie. L'auto l'avait conduit chez lui toute seule et s'était arrêtée sur le pas de la porte, comme les chevaux bien dressés de son *jeune temps*. Il en descendit et, au lieu d'entrer dans la maison, il se mit à regarder le ciel un long moment, la tête rejetée en arrière, comme il le faisait auparavant. Il la cherchait. Était-elle toujours là? Comment la ramener avec lui, sur terre? Sinon comment la rejoindre, là-haut?

²⁷ Wagons de marchandises, fermés par des portes coulissantes

Cette pensée le frappa subitement en remarquant un nuage différent des autres. On aurait dit une pancarte, ou alors une enseigne. Oui, c'était là ce qu'il lui fallait et ce qu'il cherchait à mettre dans l'album du cinquantenaire. C'était elle. Et lui à ses côtés. Leur histoire enfin transmise à la face du monde. Pour ne pas mourir avant d'avoir prouvé qu'ils existaient bel et bien.

Il se dirigea vers sa boutique de forge, tout heureux d'avoir réussi à découvrir ce qui se cachait sous ce tourment qui, sans qu'il puisse deviner pourquoi, avait envahi sa tête depuis qu'on y avait brassé et rebrassé de vieux souvenirs. Il ne sortit de l'atelier que tard le lendemain matin, traînant de lourdes plaques d'acier soudées à de longues poutrelles de fer. Le fer, ça avait été toute sa vie. Il était né par le fer et c'est par lui qu'il survivrait. Il allait l'écrire son livre et ainsi clouerait le bec à tous les blancs-becs de la terre ! En fer. Ce livre serait en fer !

C'était en fait un petit monument qui, de loin, avait plutôt l'air d'un panneau publicitaire sur le bord de la route. Il avait embauché un « artiste » qui y avait peint de sa belle calligraphie commerciale quelques mots simples, discrets.

Hommage aux pionniers de Destor

*En souvenir du groupe des quarante, arrivés à Destor en
juillet 1935*

Élodie Lagrange, infirmière, 1910-1936

Curé Boutin, 1900-1980

Le tout reposant sur un socle de pierres retenues ensemble par un peu de mortier formant une sorte de baignoire dans laquelle il avait planté des rosiers, les premières fleurs qu'il eût jamais fait pousser sur sa terre.

Richard Drolet est aujourd'hui mort et enterré depuis plusieurs années. Je suis passé récemment à sa maison abandonnée. L'enseigne des pionniers y est toujours, grimaçant un peu sous la rouille. Son vêtement de lettres rouges sur fond blanc usées par le temps y est toujours déchiffrable. Les roses rugueuses disputent leur carré de terre aux framboisiers et à la *fardoche* qui menacent de tout envahir. Mais l'histoire qu'il voulait transmettre par son monument n'a pas vraiment réussi à braver l'oubli universel qui finit toujours par avoir raison de nos fûtiles tentatives de laisser une trace de notre passage sur terre. Comme une révolte devant cet inéluctable, je la transmets ici en soulignant bien pourquoi cette enseigne persiste à pointer vers les cumulus là-haut.

Drolet débarqua à Davengus - nulle part au milieu de nulle part - avec son petit régiment d'une quarantaine d'autres

hommes ahuris par l'immensité du vide autour d'eux, comprenant enfin qu'on les avait emmenés là pour les y faire disparaître. La peur et un peu de détermination à survivre les firent bientôt serrer les rangs. De lambeaux de vie épars, ils se transformèrent en ce qu'on convint peu à peu d'appeler « le groupe ».

Avec son expérience de la forge, Drolet jouissait au milieu d'eux du statut particulier réservé aux hommes de métier. Ce qui ne l'excluait pas du sort commun des « paires de bras » dont devaient se satisfaire la plupart de ceux qui l'entouraient. Le courage leur vint de l'infortune, comme une nécessité.

Une sorte de large sentier qu'ils pontèrent²⁸ à force d'âme les amena bientôt jusqu'à la *grand'route Mak-amik-Rouyn*, à dix kilomètres de la gare où ils avaient échoué. Les chevaux devaient y emplir de muscles leurs colliers pour en grimper les côtes tout en *halant* de lourdes *sloupes*²⁹, mais pour les premiers colons, c'était tout de même une sortie de prison dans l'infini des épinettes noires. Pour la première fois depuis son arrivée, le groupe alors respira d'aise. Maintenant qu'on disposait d'un lien avec la civilisation, on pouvait s'attaquer au reste, c'est-à-dire à

²⁸ Ponter : remplir de billots de bois la fondation d'une route pour lui donner une forme

²⁹ sloupe (de l'anglais *sloop*): traîneau rudimentaire constitué de deux billots servant de lisses et retenus ensemble par quelques travers de bois.

presque tout. Les maisons, les granges, les écoles, l'église, le magasin. Les paires de bras venant à bout de cela devinrent paires d'amis.

Comme beaucoup d'autres, Drolet choisit le bord de la *grand'route* pour s'établir. Il se disait qu'un commerce de forge prospérerait mieux en un lieu de passage, de mouvance. Car à Davengus, à part le train, il n'y avait rien. Grâce au système de corvées implanté par le « groupe », on put élever sur son lot une charpente grossière en troncs équarris, puis des appentis, et finalement couvrir les murs et le toit de planches dès qu'une scierie put s'installer dans les environs. Richard y afficha fièrement sa raison sociale : *R. Drolet, forgeron*.

Comme prévu, les hommes et les chevaux affluèrent aussitôt à sa boutique, s'attardant peu cependant, écartelés par l'urgence des travaux, avant l'hiver, avant la noirceur, avant la visite de l'inspecteur des « octrois », avant les feux de forêt, avant l'arrivée de la famille. Ça pressait, question de vie ou de mort à chaque jour. Les fers, on les posait avec un peu moins d'ajustements et les sabots, on les taillait avec un peu moins de ménagements. Pour les chevaux rétifs, fouettés aux flancs jusqu'à les coller l'un sur l'autre, c'était invariablement la mise en *travail*³⁰.

³⁰ Dispositif pour immobiliser les chevaux pendant le ferrage

Tout cela au détriment de son propre lot. À vrai dire, Richard ne se sentait pas l'âme d'un bûcheron, encore moins celle d'un cultivateur. À la longue, l'inspecteur de la Colonisation se fit de plus en plus menaçant. Chaque colon s'était engagé à défricher trois acres par année et lui n'en avait même pas fait le tiers. Cette menace, c'était de lui couper ses *octrois*, pire encore, de lui confisquer son « billet de location », aussi bien dire son lot. D'autres que lui reprendraient là où il avait laissé ... En désespoir de cause, Richard fit venir son frère Paul, de deux ans son cadet, avec pour mission de se consacrer à l'essouchage, à la hache et au cabestan. Ce qui permettrait à Richard de se dédier plein temps à la forge, puis à un contrat d'entretien pour les machines de la nouvelle scierie Thison installée au lac Destor. Ainsi fut fait.

À eux deux, ils se tirèrent assez bien d'affaires, ce qui était loin d'être le cas pour la plupart des autres dans le groupe, obligés d'hiverner dans les chantiers de la CIP pour arriver à nourrir leurs familles une fois les *pitons*³¹ du gouvernement épuisés. Les chevaux suivirent les hommes et Richard, les chevaux. Du moins pour ceux à proximité, dans les derniers parterres de coupe du Dufresnoy, où il restait encore un peu à glaner après la première récolte de la CIP dans les années 1920.

³¹ pitons : tickets de ravitaillement distribués par l'agent des terres en échange de travaux de voirie ou de colonisation

Les bêtes charroyaient les billots jusqu'aux rives du lac Dufresnoy et au printemps, la drave commençait. Les *alligators* remorquaient les grands radeaux de *pitounes*³² jusqu'à la gueule de la rivière où de forts rapides les démembraient en miettes éparpillées vers un destin bien incertain. Les *draveurs* veillaient à corriger les erreurs de trajet

Les draveurs, les spécialistes, venaient de partout. Makamik, Palmarolle, Poulariès, d'Alembert. Pierre Émard montait les alligators. Le guetteur de petits riens était en charge de l'équipe de Poulariès, postée à l'entrée des rapides, vouée à l'entretien du barrage planté là pour transformer le lac Dufresnoy en un réservoir³³, un éléphant en cage qu'on lâchait déchaîné au printemps afin de lui faire emporter dans sa furie toute la caravane de billots à travers les gorges et les tournoiements de la rivière.

Le soir venu, trempé jusqu'à la moelle, le guetteur de petits riens rejoignait ses hommes dans la cabane du *djobbeur*, perchée sur un cran rocheux en face de l'île-aux-Indiens. On se réchauffait comme on pouvait, de thé et d'histoires nostalgiques, dorant et redorant la vie de « par en-bas ». Ou de « par en-haut », quand on venait du lac Saint-Jean, comme dans le cas du guetteur de petits riens.

³² Bois coupé destiné à servir de pulpe à papier

³³ Ces réserves étaient relâchées au printemps (en ouvrant le barrage) pour augmenter la crue des rivières, ce qui facilitait le flottage du bois

Ce dernier, plus que les autres, écoutait attentivement les histoires racontées par l'Algonquin Sainte-Course, qui n'était jamais allé au lac St-Jean mais qui connaissait tous les chemins d'eau pour y arriver, à partir de son île même, sur le Dufresnoy. Car Sainte-Course, écarté de la drave parce qu'on se méfiait des Indiens, le soir rejoignait les draveurs sur la rive pour échanger quelques poissons contre du tabac et des histoires. Il avait des parents chez les Montagnais de cette terre du Saguenay. Ça remontait au temps où les Blancs ne faisaient pas partie du paysage. Ses oncles lui racontaient le long voyage par les tributaires de la Haute-Outaouais, les savanes à bleuets de *Dam C*, les hauts plateaux du *Nitchequon* pour déboucher enfin sur *Nepawaki*, le pays du sommeil, où on pouvait troquer des fourrures et du sel, courtiser les femmes montagnaises et se reposer longtemps.

Pour le guetteur de petits riens, ce pays-là, tel que le racontait le trappeur algonquin de l'île-aux-Indiens, n'avait rien à voir avec l'Épouvante, son pays à lui, son carré d'enfance, de sable et de patates où la vie paraissait facile à côté de celle d'ici. Pour sûr que l'autre divaguait mais il n'en fascinait pas moins car du même pays on en tirait deux..

Ensemble, après les corvées et les pipées, les hommes s'enivraient de ces histoires. Ils se laissaient porter sur le dos des *pitounes*, à descendre la Dufresnoy jusqu'à la

Kinojévis puis, de là remonter l'Outaouais, le réservoir Gouin, le pays des Attikameks, le Haut Saint-Maurice et ainsi à l'infini le long de la faille. Ils cherchaient le point de rupture entre le Nord et le Sud, cherchaient *Nidjani*, le passage de la mort à la vie, sans réaliser que le voyage les perdait en eux-mêmes, de plus en plus profond en eux-mêmes.

C'était souvent à ces moments-là qu'arrivait le forgeron au camp, entre chien et loup. Toujours affable malgré l'ouvrage qui pressait, il prenait le temps de joindre sa fumée à celle des autres fumeurs de pipe. Mais pour ce qui est de la nostalgie, très peu pour lui. Richard n'était heureux que parmi les chaînes, les câbles, les poulies et les engrenages dont il s'ingéniait à parfaire ou à réinventer les couples. Sur place, il bricolait comme il pouvait, ramenant à sa boutique de Renault le gros œuvre ou les mécaniques trop détraquées.

Il ne pouvait d'ailleurs s'attarder longtemps dans les *chantiers*³⁴ en sa qualité de dépositaire des « chevaux du gouvernement », une paire de braves percherons confiés à ses soins pour dépanner ceux qui en étaient dépourvus, ouvrir les chemins d'hiver et pourvoir au transport des marchandises de colonisation entre Davengus et Renault. Mais il y avait aussi le service de la « garde », celle de ses

³⁴ Camps de travail temporaire des bûcherons et draveurs sur les concessions forestières de la CIP

attributions qu'il préférait de loin à toutes les autres. Cette *garde-malade*³⁵ avait un nom qui sonnait comme une musique aux oreilles et coulait comme miel sur le vibrato des cordes vocales.

Toute fraîche émoulue des hôpitaux de Québec, elle s'était lancée résolument dans l'aventure et l'inconnu, cet Abitibi du bout du monde dont on lui disait tant de bien et de mal à la fois. Elle n'était pas du genre douce et soumise. La rudesse des hommes de frontière convenait bien à son caractère décidé, celui de ceux qui refusent les fers, le fouet et les maîtres.

Entre les souches, les abattis et les bancs de neige, Élodie courait aux accouchements comme un animal ayant le feu aux trousses. Car la mort planait au-dessus de toutes les demeures, guettant les plus fragiles, particulièrement les toutes jeunes vies osant se glisser hors des parturientes obsédées par le désir de se continuer au-delà de leur courte vie.

Richard, en sa qualité de meneur de la *timme* de chevaux du gouvernement, lui servait souvent de taxi pour ses courses. Car c'en étaient, même si on peinait à pas de tortue à travers les fondrières et les corps d'arbres morts couchés en travers de la route. Il fallait descendre pour les écarter et à chaque fois Élodie tournait vers lui ses yeux

³⁵ Infirmière de colonisation

suppliants. Plus vite, on va arriver trop tard ! Il aurait voulu l'embarquer alors sur un tapis volant. Il l'aurait conduite sur la lune si elle le lui avait demandé. N'importe où, aux confins de l'espace, pourvu qu'elle fût à ses côtés...

Peu à peu la colonie augmentait ses moyens. D'autres hommes avec d'autres chevaux s'installaient. Élodie en réquisitionnait certains pour ses missions quand Richard, son préféré, disparaissait aux chantiers ou à la scierie du lac Destor. Elle n'avait aucun ménagement pour sa propre sécurité, fonçant toujours plus loin à toujours vouloir battre le malheur de vitesse. Richard le savait et tremblait à l'idée que d'autres, moins expérimentés que lui – des adolescents parfois – puissent mal jauger les risques auxquels elle s'exposait, se fiant aveuglément à ce qu'elle appelait sa « Providence », avec un grand éclat de rire.

Le printemps était la pire saison pour ce genre de déplacement. Le gel et le dégel se mêlaient l'un à l'autre pour vous enliser dans la vase ou transformer le moindre ruisseau en un traître piège. Souvent, il n'y avait pas de ponts, et les bacs passeurs espéraient meilleure saison. Il fallait traverser à gué parmi les glaces mouvantes, si on se décidait à passer. Peu de charretiers se risquaient au mitan de la crue, hormis Richard. On aurait dit que toutes les femmes de l'autre rive choisissaient ce moment précis pour accoucher, stimulées par la débâcle et l'eau jaillissante. Particulièrement ce vendredi d'avril où deux d'entre elles

réclamaient sage-femme là-haut aux confins de la Bassignac. Pour s'y rendre, il fallait franchir le petit ruisseau avant le village de Destor, à peine une rigole en été. Mais l'été était encore loin. Et Richard aussi. Le petit Charles, le fils de son voisin, pourrait le remplacer. Les chevaux hésitèrent devant l'eau froide et la glace tourbillonnante, même s'il n'y avait que vingt pas à franchir. Allez Nellie, marche ! Avance ! Saute dans ton destin !

Le Charles connaissait mal le gué et prit trop à droite, en plein dans le plus creux de l'écart. Les bêtes s'enfonçaient jusqu'à ne plus toucher terre. La voiture, happée par le courant roulant sous leurs sabots, dévia de sa course, frappa un bloc de glace, bascula, éjectant son monde avant de se remettre d'aplomb. Les chevaux reprirent pied un peu plus loin. Le petit Charles aussi, paralysé de froid et de peur. Mais pas Élodie.

On la retrouva le lendemain, accrochée à un bosquet léchant un tournant calme sur la rivière, un kilomètre plus loin. Elle flottait dans une anse de la dernière spirale de sa Voie lactée, le Chemin du Loup. Richard venait de perdre sa plus grande chance dans la vie, sa fenêtre sur le bonheur, aux volets clos désormais. Il fit ses valises et entreprit un long voyage au centre de lui-même dont il ne reviendrait jamais complètement. Il avait suffi d'un simple incident de parcours, cet appel d'urgence du contremaître du moulin chez Thison pour que leurs destins s'évitent. Car

évidemment le drame ne se serait pas produit s'il avait été là à conduire la *timme*, plutôt qu'à ferrailler la timonerie de la *catherine*³⁶ au moulin!

Curieusement, il s'éloigna aussi des chevaux après cet accident, remit la *timme* du gouvernement en d'autres mains, ferma sa boutique de maréchal-ferrant et laissa aux concurrents tout le champ libre pour le soin des chevaux. Car chaque fois qu'il s'installait derrière les percherons, le fantôme de l'infirmière se débattait sous la morsure de l'eau froide et implorant – sans doute - son aide refluit devant ses yeux.

Cette décision relevait d'ailleurs d'une certaine perspicacité économique car le temps des chevaux achevait son cours et ceux qui refusaient l'évidence se retrouvèrent peu à peu au chômage. Richard se mit en frais de mâter d'autres destriers, les chevaux-vapeur, autrement plus ternes, mais d'une force paraissant sans limites.

Quand les *engins stationnaires*³⁷ de chez Thison ne connurent plus de secrets pour lui, il s'attaqua aux engins roulants, transportant en vacarme tout le matériel, bêtes et gens dont on les chargeait. Les gros tracteurs à chenilles d'abord, nécessité oblige, car ceux-là ouvraient la voie,

³⁶ Déligneuse à scies multiples utilisée pour refendre les planches de bois.

³⁷ Moteurs fixes à roues d'erre, le plus souvent à vapeur, pouvant être couplés à une variété de machines non pourvues de leur propre moteur.

arrachant les arbres et les souches, creusant les rigoles pour égoutter la terre moite avant de la pénétrer au labour profond, traînant des charrues défonceuses, plus hautes qu'un homme debout, ridiculisant le travail du laboureur derrière son cheval ou son bœuf.

Les petits tracteurs de ferme, les camions et finalement les autos se succédèrent les uns aux autres, au fur et à mesure que le pays « avançait » – comme s'il se fût agi d'un animal immobilisé sous des siècles de paresse– et que les hordes de mécaniques à roues poussaient les habitants à se bouger les fesses pour courir le vaste monde. Pour beaucoup d'entre eux, l'automobile les avait rendus à leur instinct oublié de nomades, réveillé par les premières excursions en train. Même de petits avions sillonnaient régulièrement le ciel, suscitant l'ébahissement à chaque fois, notamment chez Richard. Le plus souvent, ils menaient des chercheurs d'or vers leurs *eldorados* de misère.

Car la fièvre de l'or, découvert dans l'Abitibi depuis les années 1930, agitait des centaines de rêveurs éveillés. Des filons rampaient sous terre dans des cassures de la roche, cherchant à avaler une proie qui zigzaguait en tous sens. Plusieurs de ces veines-reptiles rampaient dans le sous-sol de Reneault, disait-on, où une fissure importante leur servait de route principale, la faille du grand Porc-épic, bifurquant au nord après une course d'est en ouest le long

de l'autre grande faille régionale, celle de Cadillac. Des minettes et des mines de rien creusaient des tranchées pour renifler et avaler toutes les couleuvres qu'elles pouvaient trouver. La Duquesne fit un jour son apparition à Reneault, presque sous les pieds des frères Drolet.

Chacun prit son parti. Paul troqua la faux et le sciote pour la « *drill* ³⁸ » d'acier trempé et Richard délaissa les tracteurs et les camions pour les compresseurs à air, injectant l'influx nerveux pour les foreuses sous terre. Les séjours dans la noire profondeur ne l'attiraient pas. Il rêvait plutôt de s'envoler.

Et oui, les avions le fascinaient. Parfois, lorsqu'il avait affaire à Rouyn, il s'oubliait sur les quais de la base d'hydravions du lac Osisko. Ce n'était pas tant la mécanique qui l'attirait que la possibilité d'échapper à l'attraction terrestre. Il voulait flotter dans l'éther, perdre pied à terre. Peut-être croyait-il inconsciemment pouvoir y rejoindre son infirmière dont les nuages lui rappelaient parfois étrangement la forme, les yeux, le sourire même. Là-haut, il n'y aurait plus de ratés dans son moteur, plus de manques à lui-même ; il serait un nuage parmi les nuages, avec elle à son bord.

Un jour il aurait son avion. Un rêve fou, impossible quand on semblait né pour être cloué à une boutique, forgeron de

³⁸ Foret pour creuser les trous de dynamitage

ses propres chaînes. Pendant qu'il tournait autour du quai un certain soir, le mécano assurant le service des avions de la *Goldbelt Airways* s'approcha avec ses outils et démontra le capot. En y mettant le nez, Richard réalisa qu'il n'y avait rien là de bien mystérieux. Un moteur comme tous les autres. Un cœur avec ses poumons, brûlant son sang dans des explosions harnachées, ajustées au cliquetis des soupapes, auquel on avait fiché une hélice au bout du vilebrequin. Un gros ventilateur à essence en somme. Mais comment diable pouvait-il voler?

Il parla à son confrère mécanicien. Lui non plus ne comprenait pas comment un oiseau aussi lourd pouvait flotter sur l'air. Il fallait s'adresser au pilote. Mais le pilote parlait anglais, seulement l'anglais, cachant le mystère de l'avion dans le mystère de sa langue. L'autre mécanicien en baragouinait assez pour servir à peu près d'interprète. Les ailes. Le souffle de l'air sous les grandes voilures écartées pouvait soulever des montagnes. Et des rêves. Le vrai mystère, c'était celui de l'oiseau, pas celui de l'avion. Pour le reste, pour les détails, ceux qui font la différence entre planer et s'écraser, il faudrait se lier avec Peter, dit Ti-Pierre, dit Pien, l'autre pilote, la relève. Un métis de La Tuque. Un quart indien, un quart français, un quart anglais et un dernier quart d'une autre planète probablement. Un peu fou, mais agile comme un singe avec n'importe quel coucou ! Un as du vol aérien, il arriverait dans un mois.

Ce mois-là passa et Ti-Pierre parut enfin. On les présenta l'un à l'autre dans les règles. Richard voulait tout apprendre en dix minutes, brûlant les étapes, mélangeant les concepts, imaginant de la technologie là où il n'y avait qu'art et audace. Le pilote de brousse ne savait plus comment se débarrasser de ce gêneur. Un prospecteur l'attendait au bord de son lac perdu et il fallait faire vite s'il en jugeait par la météo, c'est-à-dire des signes infailibles comme l'absence de lune diurne et la douleur aux articulations de son petit doigt. De guerre lasse il lui offrit de terminer la conversation dans son *Norseman* lors de son prochain vol. Certainement monsieur. Quand ? Tout de suite... Quoi!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Un baptême de l'air sans arrangements préalables, sauf pour le passager impromptu qui devait faire démarrer le moteur en tournant l'hélice à la main. Richard sentit son destin basculer dès que l'avion se mit à vrombir et à vous souffler sa tempête de vent dans le visage. Ce vent-là saoulait à la première bouffée. Richard grimpa à bord et se la ferma, comme l'avait prévu Ti-Pierre.

Après un interminable arrachage à la mainmise de l'eau, on prit l'air comme on sombre dans le sommeil, happé par un magnétisme. Non, Richard ne parlait plus. Il était sous le joug d'un enchantement, il retrouvait ce moment magique où elle lui avait décoché son premier sourire, son premier regard, à lui, rien qu'à lui.

On frôla de l'aile une bâtisse imposante – l'hôpital peut-être – qui ne le paraissait plus vue du haut des airs. Mais ce n'était même pas le haut. Quelques minutes plus tard, on atteignit le haut. Les choses d'en bas perdaient leur substance en rapetissant : quelques maisons, à peu près alignées, des fourmis bipèdes s'affairant à leurs besognes de fourmis, des autos circulant à pas de tortue, une société d'insectes en somme, perdue au milieu d'un océan forestier. Comme toute cette agitation semblait dérisoire, comique même, quand on se hissait au ras des anges. Quel maigre, quel précaire lot que celui des terriens!

On s'éloigna davantage encore. Le pays apparut par contre dans sa pleine consistance. Une robe de forêts, échancrée de lacs, enlacée de rivières, perlée de ruisseaux ramifiés. Une grande bête bosselée broutant l'espace à coups de siècles et de millénaires, indifférente aux menues scarifications infligées par les parasites bêchant leur pitance sur son dos. De repères et de noms, il n'y en avait plus. On tournoyait autour d'un ballon tournoyant parmi les astres, ruminant l'infini comme la vache son foin quotidien. L'émerveillement le cédait peu à peu à la tristesse de la lucidité : le destin de l'homme était-il donc de n'atteindre suffisamment de hauteur que pour bien juger de son insignifiance?

Les premiers nuages apparurent, chassant les grandes pensées creuses. Ti-Pierre fronça les sourcils. Plus tôt que

prévu, ils vous tombaient dessus. Il lui faudrait s'y accommoder, voler dans l'à-peu-près, se repérer à la sauvette par les brèves fenêtres ménagées dans les éclaircies, corriger la dérive imposée par le vent de côté en décodant les craquements du fuselage et les soubresauts des ailes. Bref, tous les secrets du vol à vue, chez les aveugles.

Richard entrait dans ce monde comme un enfant à sa naissance sans se douter des préoccupations du pilote en qui il faisait totale confiance. Était-ce là le paradis ou ce qui s'en approcherait de plus près ? Quand la terre et l'eau disparaissent et qu'on flotte dans l'espace sans aucun repère, le temps perd son sens et se roule en boule sur lui-même. Était-ce cela l'éternité ? Richard aurait voulu le demander à quelqu'un mais la peur du ridicule le retenait. Ti-Pierre l'extirpa brusquement de ses jongleries.

– On est perdu, je pense bien. Si j'ai pas un *spotte* bientôt, va falloir s'en retourner à la base.

Perdu ? Ces machines n'étaient donc pas infaillibles ? Ti-Pierre volait sans cartes, sans plan de vol, jetant un œil ici et là à la boussole, à l'altimètre et à l'odomètre. Il surveillait surtout l'essence, l'ingrédient essentiel à leur capacité de vol. Il savait à peu près où ils étaient et combien d'heures de carburant il lui fallait pour revenir au bercail. À part cela, il volait d'instinct, comme les oiseaux. Du moins, c'est ce qu'en déduisait Richard. Il ne suffisait donc pas de faire

l'apprentissage des commandes et d'interpréter les multiples cadrans du tableau de bord pour devenir pilote de brousse. Il fallait autre chose, une sorte de sixième sens, celui qui fait la différence entre la tranquille assurance et la panique quand la météo se décide à vous faire la vie dure. Ce qui arrivait régulièrement.

Au sol, les hommes du Nord connaissaient bien les caprices de dame Météo. Les gelées de juin, les dégels de janvier. Les tornades de juillet, les incendies de forêt de mai. Les déluges en été et les grandes neiges de février. Sur terre, on pouvait toujours s'arranger, en trichant un peu, en risquant de faibles lots. Mais dans les airs, c'était la vraie misère. La dame vous chassait comme un moustique intolérable autour de soi. Toute erreur pouvait être fatale, seules la ruse et la chance pouvaient vous éviter l'écrasement. Richard se sentait subitement très vulnérable. Aurait-il un jour l'audace de jouer à cache-cache avec semblable maîtresse?

– Tiens, une éclaircie. Je descends.

Quelle éclaircie? Richard ne voyait que les nuages roulant sur eux-mêmes et sur l'avion. Un piqué rapide. Le cœur qui reste là-haut perché, hors de soi. Un bref éclair de couleur brune. On approchait terre. Dangereusement. Un lac. Une cabane. Ce fut tout. On remonta, plein gaz.

—Ça y est ! C'est le lac Bayard. J'ai reconnu le camp de Johnny. Prépare-toi, on va amerrir.

C'est dans ces moments-là qu'il fallait bluffer, comptant sur sa bonne étoile. La Commandante-des-vents-et-des-nuages appréciait ce genre d'audace. Elle releva un bref instant sa jupe, permettant au pilote de s'engouffrer dans une mince trouée parmi les nues. L'eau apparut comme un mur dans lequel on piquait du nez, stupidement. Ti-Pierre redressa, accroché au volant, rejeté en arrière, luttant pour sa vie. On toucha, rebondit, retoucha, frôla, écorcha la nappe en une approche moins élégante que courageuse. Une sorte de sublimation où on passait de l'état aérien à l'état solide sans y mettre de forme, forçant la transition au-delà du convenable.

Sitôt posé, il fallut aussi stopper car le Bayard n'offrait qu'une courte piste. On en atteignait rapidement le bout d'où il fallait revenir vers le prospecteur, hurlant à grands moulinets de foulard rouge près de sa cabane, comme si on avait pu manquer le seul occupant des lieux. Dès qu'on amorça le demi-tour, il lâcha son drapeau, lança dans les airs son chapeau et son *packsack*³⁹, au bout de son quai de fortune. Le taxi aérien arrivait au jour dit, à l'heure dite presque. Il ne s'en étonna pas, habitué à survivre de miracles.

³⁹ havresac

On échangea quelques mots. Oui, il avait repéré un bon filon. Il ramenait des échantillons pour analyse. Pierre soupesa le sac et en déduisit que Johnny avait plus d'or dans ses yeux que dans ses poches. Il volerait à crédit encore une fois. Les revenus semblaient inversement proportionnels au risque dans ces métiers de casse-cou, se dit Pierre une fois de plus. Un jour pourtant, il frapperait lui aussi un coup de marteau magique : un riche promoteur le prendrait sous son aile, ne lui confiant que des missions pépères et bien payées. D'ici là, il lui faudrait allonger sa veine ...

Loin de se douter à quelles supputations se livrait Pierre, Richard l'enviait de pouvoir ainsi gagner sa vie dans les nuages, à faire l'ange ou l'oiseau. L'eut-il su qu'il ne l'aurait pas compris, tellement il enviait son job. Il se serait contenté de pouvoir s'arracher à son sort de mécanicien barbouillé de cambouis grâce à quelques heures de liberté volées en haute altitude, ci et là dans sa vie, quand il aurait son propre aéronef.

Il n'aurait pas, comme Ti-Pierre, la chance d'apprendre à piloter pendant la guerre, aux frais du gouvernement. Il lui faudrait amasser une petite fortune rien que pour se payer les cours et les heures de vol en apprenti. Mais Élodie l'aiderait. Elle l'exigeait en fait. Pour devenir l'infirmière volante qu'elle aurait dû être, avec le copilote des amours impossibles dans sa manche.

Ti-Pierre se retapa des pertes sèches imputables à quelques autres Johnny de la terre grâce aux leçons d'aéronautique pour Richard, un payeur rubis sur l'ongle. Il dénicha de vieux manuels oubliés dans ses valises jamais défaites et ils potassèrent ensemble les rudiments de la théorie. Le maître se désespérait un peu d'avoir à initier un élève sachant à peine lire en français et pas du tout en anglais. Il compenserait cependant en mécanique où il surclassa rapidement son guide, peu doué pour le diagnostic différentiel.

Malgré des progrès rapides au début, Richard ne tarda pas à plafonner lorsqu'on aborda la physique et la mathématique du vol. Autodidacte de vocation et pas du tout enclin à la docilité intellectuelle, il avait besoin de toucher avec ses mains pour comprendre. Ti-Pierre aurait préféré qu'il se contente d'apprendre par cœur au lieu de s'entêter à vouloir jongler avec les détails. Désespéré de venir à bout de ce mauvais penchant, il lui conseilla de prendre des cours d'anglais puis de s'instruire par lui-même comme il l'avait toujours fait dans sa vie. Ensuite, il lui faudrait cumuler les heures de vol requises pour obtenir la licence, avec un instructeur officiel. Cependant, les dimanches et les jours chômés, il continuait à l'amener avec lui *prendre l'air* et apprivoiser le mystère de l'aile.

Richard tâtait les commandes de temps à autre et apprivoisait peu à peu cet engin à mi-parcours entre la

machine et la bête. Pendant ce temps, Ti-Pierre tripotait la radio, cherchant à converser avec les stations de vol ou avec un autre pilote en maraude dans le secteur. Toute une petite communauté d'initiés gravitait autour de lui. On s'échangeait des nouvelles et des contrats d'un bout du monde à l'autre. À cette distance dans le ciel, les frontières n'existaient plus et les chicanes de clôture paraissaient bien ridicules. Les bons pilotes étaient sans attaches et vivaient à cheval sur le vent de face.

C'est ainsi qu'un beau matin Ti-Pierre annonça qu'il partait pour le Colorado ! Le vol de montagnes avait fini par lui manquer dans ce pays de collines arrondies par les milliards d'années à se faire geler, mouiller et venter dessus. Richard faillit décrocher de l'aile en l'apprenant. Un peu plus et il abandonnait tout pour le suivre là-bas. Mais il savait déjà à ce moment qu'il ne serait jamais un loup des airs.

D'autres pilotes viendraient et le prendraient à leur bord. Mais il ne retrouverait jamais la complicité vécue avec son premier mentor. Une école d'aviation en bonne et due forme vit le jour à Amos. Travaillant avec acharnement, il put arriver à faire son premier vol en solo. Mais pendant le trajet, la nervosité l'empêcha de partir à la recherche d'Élodie. Ce n'était que partie remise, il le savait bien.

Après plusieurs années de dur labeur et de grosses dépenses, il décida de se présenter à Montréal aux

examens de contrôle de l'aviation civile pour l'obtention de sa licence auprès du ministère fédéral des Transports, malgré les hésitations de ses professeurs. Comme il était un peu écrit dans le ciel, il achoppa sur la théorie. Il bâcha et rebâcha les calculs de positionnement en vol, son point faible. Il se présenta une deuxième, puis une troisième fois au concours. Toujours en vain. Il parlait si peu et si mal l'anglais qu'il ne pouvait même pas pleurer dans cette langue. Les examinateurs l'appelaient maintenant par son petit nom et s'étaient pris d'amitié pour lui, lui donnant même des cours particuliers et acceptant les yeux fermés les petits cadeaux oubliés sous la table. Il finit par décrocher sa licence de pilote à force de pure obstination de sa part, et d'aimable patience de leur part.

Le plus dur était fait. Restait à trouver les sous pour se payer un oiseau. D'ici là, il pourrait toujours louer des Pipers ou des Cubs à l'aéroport de Rouyn. Car on en avait maintenant un. L'hydrobase du lac Osisko ferma progressivement après la mort de la Goldbelt Airways puis de la Nickelbelt Airways. Richard passa des flotteurs aux roues, puis aux skis en hiver. Il semblait ne plus y avoir de limites à la souplesse d'adaptation des avions. Mais ce navigateur à rebours du temps s'intéressait plus aux nuages qu'à la technique.

Quand il voyait passer les hordes de cumulus dans le bleu du ciel au-dessus de chez lui, il s'envolait à leur poursuite,

abandonnant son ouvrage et ses outils pour les contempler. Il la guettait, toujours à espérer la voir lui lancer de grands signes de la main ou, mieux encore, lui dévoiler son sourire en panoramique sur la clé de la voûte céleste. Tantôt c'était plutôt des cheveux flottant au milieu du visage, serpentant au gré des courants, comme si elle dérivait encore dans son ruisseau. Mais là-haut elle vivait, elle revivait. Les cheveux se mêlaient aux bras, les bras se tortillaient autour du corps et le corps tournoyait en une rumba sensuelle l'arrachant à son itinéraire de terrien.

Ce n'était que chimères, il avait beau se le répéter. Va toujours pour les chimères quand elles vous permettent le passage d'un désert sans oasis. S'il avait eu une auto à lui, il se serait souvent précipité à l'aéroport, incapable de résister à l'envie de la rejoindre. Il lui faudrait donc se payer une voiture avant même de pouvoir prétendre posséder un jour un avion. Mais comment faire quand on gagne juste de quoi se sustenter?

Il se serra la ceinture, grugea sur l'essentiel, acheta, répara et revendit à profit des tracteurs, des camions et toutes sortes d'autres engins moribonds qu'il rafistolait au point de leur faire cracher un deuxième souffle, au-delà de l'usure. Il se fit une religion de l'économie, supputant le gain, supprimant la dépense.

Le pécule se mit à grossir, très lentement d'abord comme une graine germant dans une terre pauvre en eau. Puis,

par à-coups, profitant de chaque percée de soleil pour se hisser plus loin de ses racines fouisseuses, efficaces à convertir chaque molécule de nutriment en apport d'énergie et en facteur de croissance. Il récolta au bout de quelques années une petite assise à la banque dont on pouvait utiliser les fruits pour financer de menus négoce, de la coupe de bois à l'entretien des chemins en hiver. Rachetant bon marché les mauvaises créances de quelques entrepreneurs plus audacieux que besogneux, il s'équipa bientôt de tracteurs à chenilles et de l'équipement de mise à l'époque pour ouvrir des terres à la colonisation.

Pendant ce temps, la Duquesne avait eu le temps de fermer, comme beaucoup d'autres mines, incapable de survivre à la stagnation du prix de l'or sur les marchés mondiaux. Son frère Paul avait dû se louer d'un chevalement de mine à l'autre, cherchant sa pitance sous terre plutôt que de s'acharner à faire pousser quelque chose sur leur lopin de Destor. Richard, avec ses tracteurs, voyait à contenir la repousse. L'hiver il ratissait la partie boisée, épuisant en quelques passes la réserve de bois commercial qui s'y trouvait. Qu'à cela ne tienne, on n'avait qu'à se transporter ailleurs. Les terres à bois dont les propriétaires désiraient tirer profit ne manquaient pas. Paul se joignait à l'équipe pendant les périodes de chômage entre les contrats de forage, une sorte de transhumance faisant des travailleurs miniers des errants à demeure.

Richard était dans cette saison de la vie où on n'a d'yeux que pour le futur, sans voir les années passer et tout l'accessoire dans le champ périphérique, bref tout ce qui nous manquera interminablement plus tard quand l'hiver s'installera pour de bon. Lorsqu'on a de grands projets à cœur, on apprend à craindre les surprises et toute autre forme d'imprévu. Chaque jour compte comme une étape vers le but, rien de plus. Et pour lui, ce but avait des ailes.

Il s'acheta d'abord une auto avec laquelle il put multiplier les contacts, ce qui aida aux affaires. Les jours fériés, il les passait par contre à l'aéroport où il entretenait ses rêves. Les autres pilotes le connaissaient déjà comme un chercheur d'aubaines. Il s'en était fait d'ailleurs des amis car, bon débrouillard en mécanique, il pouvait facilement régler les cas mineurs parmi leurs ennuis tout en refusant de se faire payer. Chacun avait cependant le sentiment de lui devoir quelque chose et cherchait à lui dénicher *la barguine*⁴⁰ en or. Il venait ainsi de multiplier par dix le nombre de ses antennes sur le monde fermé des transactions de petits aéronefs, dont on lui transmettait les meilleures offres à chaque mois. Finalement, il se laissa aguicher par une proposition à Earlton où il se posa un jour avec un de ses amis de l'aéroport de Rouyn.

C'était un Piper Cherokee, ramené des États par un pilote ontarien ayant bossé dans le Nevada et le Colorado. Un

⁴⁰ La bonne affaire (de l'anglais *bargain*)

retour d'ascenseur de Ti-Pierre peut-être. Cet avion avait bien connu les Rocheuses et les vols de haute altitude pour y avoir consacré ses meilleures années. Un avion pour les grimpeurs.

Voilà peut-être ce qui lui plut d'emblée. Richard pressentait que ce qu'il cherchait se trouvait très haut dans les airs. Il aurait besoin d'un compagnon de route habitué à carburger au rêve dans les atmosphères pauvres en oxygène. L'examen du *log book* le convainquit que celui-là avait eu du cœur à l'ouvrage et en aurait encore longtemps, car il en était encore à sa jeune vingtaine. Son propriétaire y semblait très attaché et peu pressé de vendre. Sans valse-hésitation sur le prix, l'affaire fut bâclée en une franche poignée de main et un regard direct au fond des yeux qui firent sauter la barrière des langues entre eux. On remplit ce qu'on pouvait de paperasserie officielle et on l'expédia au bureau du contrôle de l'aviation civile, toujours plus envahissant même dans la brousse rebelle, et on arrosa l'entente dans le ciel ontarien, assis ensemble sur les banquettes du courageux petit Cherokee qui allait encore changer de main.

Une fois obtenue la sanction d'Ottawa, Richard retourna prendre possession de son premier coucou pour le ramener à son nouveau port d'attache à Farmborough, à côté des DC-3 et des lourdauds de Viscount qui assuraient la navette régulière du Rouyn-Montréal.

Ce premier vol à bord de sa première monture l'extasia tout net. Il était ce chevalier qui irait rectifier la fin d'une histoire triste où un attelage mal avisé conduisait une valeureuse infirmière à sa perdition. Par monts et vallons, flottant entre terre et ciel, il la débusquerait, la séduirait, la convaincrait, cette hirondelle en cavale, de revenir couvrir avec lui dans un nid d'amour sur les bourgeons de cumulus!

Pourtant, officiellement, cet avion n'était qu'un instrument de travail. Doté de flotteurs, ce serait son véhicule pour se déplacer d'un contrat à l'autre sur les chantiers forestiers et miniers, souvent fort éloignés de Reneault, pour y réparer la machinerie lourde. Le plus souvent, c'était chargé de lourdes pièces de rechange et de gros outils que le Piper prenait l'air. Rien pour se lancer à la poursuite des hautes crêtes des Rocheuses célestes.

On faisait plutôt du rase-mottes, suivant les petites routes forestières, la seule façon de s'y retrouver pour atteindre les campements perdus au mitan de l'océan de conifères où ils s'embusquaient. Il avait alors aussi l'impression de partir en mission, sauver des vies au bout du monde. On l'accueillait d'ailleurs à bras ouverts, l'enveloppant de cette chaude camaraderie des déroutés de la vie facile, à bonne chère et bonne table.

Cette seconde carrière de mécanicien volant n'allait toutefois pas lui être très rentable. Les avions pouvaient survoler facilement les chantiers quasi inaccessibles par la

route. Mais il leur fallait une piste où amerrir. Et il n'y avait pas toujours le lac adéquat à portée de main. Il dut bien admettre, après quelques frissons d'horreur lors d'arrachés joués à quitte ou double avec la tête des épinettes qu'il ne serait jamais Ti-Pierre. Il n'avait ni l'âge, ni le tempérament pour la roulette russe.

Alors, avant de répondre à un appel, il étudiait dorénavant les cartes d'un peu plus près, ne se fiant plus aux estimations de longueurs de lacs par trop généreuses des mécaniciens du bout du monde, désespérés de recevoir son aide. Les calculs plus précis l'amenaient souvent à préférer un autre plan d'eau où se poser, au détriment de la proximité du travail. Mais, à partir de là, il se retrouvait à pied, le plus souvent gros Jean comme devant, à des kilomètres de la première route, sans même un sentier pour s'y rendre, cloué au sol par la puissante indifférence des choses. Dans ces cas-là – et c'en était souvent – un aller-retour à pas de tortue sur la route aurait été plus payant pour lui et ses clients.

Force lui fut d'admettre qu'il n'aurait jamais assez d'envergure pour réaliser son rêve de mécanicien volant, à moins de se munir d'un hélicoptère. Pendant un bout de temps, il s'intéressa d'ailleurs à ces engins hors de prix pour lui. Qu'à cela ne tienne, il inventa, à partir de rien ou presque un moteur d'hélicoptère qu'il tenta de faire breveter. Mais il dut y renoncer devant la montagne de

paperasse insensée à remplir. Plus à l'aise dans son atelier, il jonglait sans cesse à trouver un moyen simple d'améliorer son premier moteur. C'est ainsi, paraît-il qu'il a pu concevoir, bien avant qu'il soit commercialisé, un puissant moteur à turbine capable de propulser un gros hélicoptère. Mais personne ne crut bon d'investir dans ses chimères. Un autre projet qui s'en alla dormir dans ses cahiers d'inventeur d'oubliettes de l'Histoire.

Il s'enfermait de plus en plus dans son atelier, bricolant du rêve pour lui et les autres, dépanneur attiré des colons désargentés usant à la corde leur équipement digne des musées de la mécanique, mais qui ne détonnaient pas trop dans sa boutique dont la moitié était déjà recouverte de toiles d'araignées.

Ce fut à cette époque que je le connus, alors que chaque année ajoutait un peu de grisaille à ses yeux sans rien enlever à la bonté de son sourire. Il entretenait les rouages sexagénaires de mon antique *Farmhall super C*, le même que celui de Fardoche dans Passe-Partout. De mon côté, je lui concédais un peu de temps, de la compagnie en fait, pour meubler sa vie de veuf sans même avoir été épousé. À ma façon, j'entretenais aussi les vieux rouages de sa mécanique.

J'eus l'idée de le présenter un jour à mon père, qui s'intéressait toujours à ce genre de phénomène. Ayant du temps à revendre, comme on dit, il s'arrêtait et frappait à sa

porte chaque fois qu'il roulait vers La Sarre rendre visite à une lointaine cousine emmurée dans la nostalgie de leur commun Bellechasse natal. Le frère de Richard, lui aussi retraité, se joignait à eux et ensemble ils formaient le joyeux trio des pays d'en-bas, épuisant à moult reprises leur répertoire de légendes des colonies.

Le progrès et les petites affaires des gens pressés les abandonnèrent sur le bas-côté de la route où ils s'installèrent à demeure, lui et ses fidèles compagnons : son frère Paul, ses outils, ses bricoles et son Cherokee. Ce dernier menait une vie très calme à l'aéroport de Rouyn, son maître ne lui procurant d'exercice en vol que le minimum requis pour empêcher la rouille de saisir définitivement ses voilures et ses câbles à poulies.

Déménagé en ville, je n'entendis plus parler de lui pendant une bonne dizaine d'années, jusqu'à ce qu'un jour je capte à la radio une histoire mystérieuse ayant eu cours dans un village voisin de Reneault. Une grosse tombola avait été organisée pour amasser des fonds au profit d'une association venant en aide aux handicapés physiques. Subitement, au milieu de la fête en plein air, un petit avion était descendu du ciel en s'approchant dangereusement de la foule des convives, causant tout un émoi chez les plus farouches d'entre eux.

Pendant qu'il frôlait les toits du village, le pilote gesticulait par sa fenêtre ouverte comme s'il voulait saluer bien bas

tout son monde. Il fit demi-tour, piqua encore plus du nez, évitant de justesse le clocher paroissial. Le conducteur avait alors ouvert sa porte et lâché sur la basse-cour inquiète un coffret de métal bien matelassé. Il atterrit sur le toit d'un chapiteau de fortune monté à la hâte la veille, en cas de pluie. Puis, l'avion et son propriétaire disparurent lentement dans l'horizon.

On se précipita pour ouvrir la boîte. Elle contenait 40 000 \$ en petites coupures et un mot écrit d'une main malhabile :

Pour les enfants infirmes. De la part d'un pionnier de Reneault.

Les témoins racontent que l'avion s'engouffra dans un petit nuage, ce genre de nuages qui disparaissent peu à peu dans le ciel, dissous par le beau temps, et qu'il n'en ressortit jamais. Il ne m'aurait pas surpris d'apprendre qu'à son bord il y avait plein d'autres passagers : le vieux Émard avec sa petite souris sur ses genoux, le vieux Jenesse avec son orignale, Charrois le *chauffeur*, avec son lacet de bottine et mon père tout souriant tenant le Pit au cordeau... Tous heureux de rejoindre leur passé de géants rabougris!

Aujourd'hui, ce genre de nuages me fascine chaque fois qu'ils me survolent. J'espère toujours en voir surgir un petit Cherokee rouge qui me larguerait une pleine boîte d'autres histoires à raconter sur le pays des bonsaïs !

Novembre 2008

